

Marion Ablain

LA
FABRIQUE
DE LA
COMPLICITÉ



Comment transformer notre connivence
avec les systèmes de domination
en alliances féministes ?

Marion Ablain

La fabrique de la complicité

Comment transformer la connivence avec les systèmes
de domination en alliances féministes ?

© Marion Ablain, 2026

Tous droits réservés

Cet ouvrage a été écrit en France et finalisé à Genève, Suisse.

Couverture : Marion Ablain

Illustration : Valérie Ablain

Cet ouvrage est une œuvre protégée par le droit d'auteur conformément à la Loi fédérale sur le droit d'auteur (LDA) et à la Convention de Berne. Sa lecture et son partage sous forme de lien vers le site de l'autrice sont autorisés et encouragés. En revanche, toute reproduction totale ou partielle, revente, ou mise à disposition sous une autre forme que celle publiée sur marionablain.ch est interdite sans autorisation écrite préalable. Toute violation pourra entraîner des poursuites judiciaires.

ISBN : 979-10-985627-0-9

marionablain.ch

À mes amies-sœurs.

« Notre amitié a court-circuité toutes les prudences polies, nous n'en avons pas eu le loisir. Notre lien s'est bâti à la hâte, de guingois, traversé par ces questionnements : comment rester en vie, pourquoi. Comment revenir à la vie. Aurions-nous éternellement peur. Serions-nous incapables d'oublier la nuit où. [...] À ces innombrables moments où nous avons compris que personne n'avait envie d'entendre parler de viol, nous opposons ce lien qui ne rompt pas, que je ne sais pas définir : une amitié, une sororité d'accidentées sans illusions, mais certainement pas sans espoirs. »

Lola Lafon

« Nous avons ouvert nos histoires de survie et de violence, et nous nous les sommes offertes les unes aux autres comme autant de cadeaux maladroits. Nos larmes arrosent les sols qui nous nourrissent. Nous nous sommes soutenues les unes les autres, nous nous sommes accompagnées le soir en dansant, nous nous sommes bercées de rires. Nos faces pleines d'éclats, brillantes d'espoir, ont réveillé la sève des feuilles de nos arbres. Par le deuil, pas moins que par la fête, nous grandissons ensemble. »

Alexis Pauline Gumbs

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement mon amie Mélissa pour son soutien sans faille à travers toutes les étapes aussi douloureuses que flamboyantes qui m'ont menée jusqu'à la création de cet essai, qu'elle a lu, relu et annoté avec soin.

Merci à Tahani pour sa relecture minutieuse et ses précieuses suggestions que j'ai, à peu de chose près, appliquées à la lettre.

Je remercie Christelle, pour sa relecture bien sûr, mais aussi et surtout pour avoir bousculé ma vie à tant d'égards.

Merci à Pauline pour son soutien, son enthousiasme et ses conseils.

Je remercie mille fois les femmes qui ont accepté de me confier leur histoire : Anne, Marie, Virginie, Laure, Meera, Charlie, Laurence, Maria, Caroline, Muriel, Emma, Daniela, Stéphanie, Sylvia, Solène, Camille, Nathalie et Chloé. Leur force a été contagieuse, leurs récits sont à jamais en moi, et je me suis redécouverte à travers leurs histoires.

Merci à ma maman pour la superbe couverture, et pour tout le reste.

Merci à Maureen. Son combat a inspiré le mien.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	8
PROLOGUE	12
INTRODUCTION	16
À PROPOS DE L'ENQUÊTE, DE L'OUVRAGE ET DE MA POSTURE	24
Déroulement de l'enquête	24
Penser la violence au-delà du genre	29
Comprendre le continuum des violences de genre	31
PARTIE 1 : Agent·es, complices et chien·nes de garde de la domination : fabrique et pratique de la connivence	34
Chapitre 1 : L'institutionnalisation du silence	36
Le terreau des violences : modèle parental, contexte culturel et politique	36
Complicité et défaillance de l'institution familiale : le cas de l'inceste	49
Banalisation et minimisation des violences	53
Invisibilisation des violences contre et au sein de la communauté LGBT+	64
Le corps soignant : silence, et on regarde ailleurs	71

Celles qui ne sont plus là	77
Chapitre 2 : Que faire de la parole ?	84
Ce que la parole coûte	84
La charge verbale	88
<i>À propos du voisin</i>	93
Le secret et l'emprise	96
Prendre parti	105
<i>Toi aussi</i>	110
PARTIE 2 : Comment se rendre complices ?	112
Chapitre 1 : Constituer des structures de vigilance	114
Créer des constellations affectives	114
Faire famille autrement	120
Parler de la violence avec les enfants	126
Chapitre 2 : Construire de nouveaux imaginaires	138
Embrasser la déferlante Me Too	139
Transgresser l'âgisme	154
<i>Petit éloge de la colère</i>	162
En finir avec la « bonne victime », ou la récupération politique du courage	166
CONCLUSION	172
RÉFÉRENCES	178

PROLOGUE

J'ai eu la chance qu'Adélie me remercie de lui faire confiance quand elle a été la première personne à qui j'ai raconté avoir été agressée sexuellement dans mon enfance. Que ma sœur me dise « tu sais, moi aussi » au moment où je commençais à douter de mes souvenirs. J'ai eu la chance que Brune décroche son téléphone, en pleine nuit, quand j'ai eu envie de me faire du mal. Que Célestine ne se décourage jamais de m'aider à comprendre le mal-être qui m'habitait depuis l'adolescence. J'ai eu la chance que Maureen devienne mon amie pendant que nous traversions toutes les deux des parcours judiciaires éreintants. D'avoir pu pleurer dans les bras de Mélissa à la sortie du tribunal quand l'audience de mon agresseur a été reportée d'un an, et de rire avec elle, le soir de ce procès manqué, même quand les larmes n'étaient jamais loin. J'ai eu la chance que mes amies deviennent des sœurs de lutte et que mes sœurs de lutte deviennent des amies. Que de nombreuses colères s'agrègent à la mienne. Que des paroles naissent après que j'ai moi-même parlé. Que nous puissions célébrer collectivement les plus minces victoires de ces batailles aux contours abrupts. J'ai eu la chance de

pouvoir rire avec mes sœurs, à gorge déployée, alors que nous parlions de viol et d'inceste. Nous nous rappelons souvent ce qui fait que notre lien est si particulier. C'est un peu triste à dire, mais c'est cette expérience commune qui nous a rassemblées. Celle d'avoir été des filles et des femmes, victimes de violences sexuelles commises par des hommes¹. Pour reprendre les mots de Lola Lafon : « À la violence de ce qui nous a réunies s'oppose la force de ce qui nous lie aujourd'hui. La traversée a été longue, mais pas solitaire². » Ça, et le fait de n'avoir collectivement jamais renoncé à l'idée qui nous a toutes maintenues en vie : il y aura un après.

J'ai eu la chance que ma mère me croie. Ça aussi, c'est triste à dire, mais c'est encore une chance aujourd'hui. Ma mère parfois si naïve, si douce, qui un jour m'a dit à propos de mon agresseur : « si tu veux prendre un train pour aller lui péter les genoux, j'achète un billet et je pars avec toi ». Ma mère qui soutient n'avoir jamais fait l'expérience de la violence masculine, et qui me raconte pourtant la fois où un homme inconnu l'a suivie d'un centre

¹ Les personnes condamnées pour des faits de violences sexuelles en France sont quasi-exclusivement des hommes (99 %), dont plus des trois quarts sont majeurs. *Les violences sexuelles*. (2023, 12 décembre). Ministère de la Justice.

² Armanet, J., Bastide, L., Brey, I., Bulle, E., Chaillon, R., Harmange, P., Cherhal, J., Coffin, A., Froidevaux-Metterie, C., Kiyémis, Lafon, L., Ouassak, F., Ovidie, Salvayre, L., & Soumahoro, M. (2021). Sororité. Points.

commercial jusqu'à chez elle. Ma mère, dont le patron insistait régulièrement pour avoir des relations sexuelles avec elle, alors qu'elle était à peine plus âgée que moi. Son amie, la soixantaine, qui, alors qu'elle était en train d'acheter des oranges au bord d'une route en Espagne il y a quelques années, a subi une agression sexuelle de la part du primeur. Elle n'avait jamais évoqué cette expérience avec ma mère avant que je ne lui partage ma propre histoire. Tout comme mon ancienne collègue de travail, la cinquantaine, qui m'assure n'avoir jamais vécu de violence similaire à la mienne, mais qui pourtant n'a jamais oublié *la fois où*. Comme Adélie, qui, avant de me remercier, m'avait confié : « tu sais, ma mère aussi ». Sa mère aussi, durant l'enfance, qui s'entend dire par sa propre mère alors qu'elle lui rapporte des faits d'agression : « tais-toi, c'est trop la honte ».

INTRODUCTION

Les violences sexistes et sexuelles (VSS) n'ont statistiquement rien d'exceptionnel. En France, on estime que plus d'une femme sur deux (53 %) et plus de six jeunes femmes sur dix (63 %) ont déjà été victimes de harcèlement ou d'agression sexuelle au moins une fois dans leur vie, et que 16 % des Français·es auraient été victimes de violence sexuelle dans leur enfance³. En d'autres termes, parmi toutes les personnes adultes que vous connaissez, au moins 1 sur 6 vit avec des souvenirs de maltraitements sexuelles dans l'enfance. Dans l'écrasante majorité des cas (85 %), les victimes sont des filles ou des femmes, et les mis en cause sont des hommes (96 %)⁴. Il n'existe pas une réalité annexe dans laquelle les victimes de VSS se réparent, se soutiennent, et se réinventent

³ #NousToutes. (s. d.). *Comprendre les chiffres*.

<https://www.noustoutes.org/comprendre-les-chiffres/>

⁴ Ministère de l'Intérieur. (2024, 7 mars). *Les violences sexuelles hors cadre familial enregistrées par les services de sécurité en 2023*.

<https://www.interieur.gouv.fr/actualites/communiqués-de-presse/violences-sexuelles-hors-cadre-familial-enregistrees-par-services>

avant de redevenir agentes au sein de la société. Pourtant, ces processus de retour à soi sont souvent menés dans le secret et dans la honte. Ils sont souvent pris en charge par d'autres femmes, elles aussi victimes de violences. On oppose souvent la catégorie des « victimes » à celle des « bourreaux ». C'est une catégorisation rassurante, mais trompeuse, car elle présume que les personnes victimes de violences n'en sont jamais elles-mêmes autrices, et réciproquement : on oublie que les violences participent de la même matrice. Il faut bien comprendre que les violences de genre sont politiques, c'est-à-dire que leur ampleur est suffisamment considérable pour les imputer à un ensemble de conditions géographiques, sociales, culturelles, historiques, et institutionnelles qui les rendent tolérables, les encouragent, les minimisent. La conception manichéenne des rapports dominant·es/dominé·es, bourreaux/victimes empêche de politiser les oppressions. Politiser signifie : rattacher les *phénomènes* d'oppression à un *système* global. C'est un terme qu'il est important de comprendre pour exclure d'emblée la malchance, le hasard ou la déviance individuelle de notre analyse. Nous travaillons trop dur pour entendre que les hommes qui violent sont des psychopathes, des reclus frustrés, des monstres, des anomalies. Les chiffres semblent plutôt montrer qu'il n'y a rien de plus ordinaire qu'un homme violent. Et dans plus de 90 % des cas, les

femmes victimes de VSS connaissent leur agresseur⁵. Nous connaissons trop bien le traumatisme de nos sœurs pour entendre que tel ami est *un peu lourd* avec les femmes, que tel voisin a *abusé* d'un·e enfant. L'ami harcèle, le voisin agresse et viole. Cessons d'euphémiser ce qui se déroule sous nos yeux.

Nous sommes tous et toutes (bien que de manière très inégale) de potentiel·les auteur·ices et complices de violence, nous en sommes toutes et tous de potentiel·les victimes, de même que nos enfants. Nous devrions donc tous·tes être concerné·es par leur prise en charge. Les femmes victimes de violences sont les mêmes femmes qui s'occupent de nos enfants, délivrent nos médicaments, nettoient nos bureaux, conduisent nos bus et nos tramways, dansent dans les bars, enseignent dans nos écoles, circulent dans l'espace public. Ce sont nos sœurs, nos mères, nos cousines, nos camarades de classe, nos amies, nos amantes, nos voisines, nos épouses, qui composent avec cette violence, qu'on est trop facilement tenté·e de dissocier de la socialité.

Mon expérience de victime s'inscrit dans une réalité bien spécifique. Je suis une jeune femme blanche, j'ai grandi dans un cadre privilégié, j'ai eu accès à des ressources matérielles et culturelles qui m'ont permis de me connaître et de comprendre le monde

⁵ #NousToutes. (s. d.). *Comprendre les chiffres*.

<https://www.noustoutes.org/comprendre-les-chiffres/>

dans lequel j'évolue. Ma mère m'a toujours encouragée à me tourner vers différentes formes de thérapies lorsque j'exprimais un mal-être. Mes amies sont, pour la plupart, issues de milieux favorisés. J'ai entamé et enduré la procédure judiciaire à l'encontre de mon agresseur pendant les années qui ont suivi la déflagration *Me Too*⁶. Au début de ma vie d'adulte et de celle de mes amies, les violences sexistes et sexuelles que nous avons subies ont été rendues dicibles par ce mouvement. Il a ouvert, peut-être plus spécifiquement aux jeunes générations via les réseaux sociaux, un répertoire infini de témoignages, de ressources éducatives, et des espaces de solidarité, virtuels ou concrets. Il a rendu intelligibles des faits que nous nous sommes engagées à dévoiler, dénoncer et combattre collectivement. Une étude sur la pratique de la sororité⁷ chez les étudiantes, menée en 2019 par les sociologues Viviane Albenga et Johanna Dagorn, montre ainsi que « La dénonciation du continuum de violences et la résistance pratique et immédiate à ces violences semble désormais plus ordinaire, de même que le dépôt de

⁶ Initialement lancé en 2007 par la travailleuse sociale afro-américaine Tarana Burke pour dénoncer les violences sexuelles sur les minorités aux États-Unis, le mouvement devient viral en 2017 à l'occasion de l'affaire Weinstein. Des femmes du monde entier prennent la parole sur les violences de genre qu'elles vivent.

⁷ Terme féministe qui désigne une solidarité entre femmes, équivalent féminin de la fraternité.

plainte à la police cristallise l'entraide sur les réseaux sociaux, au-delà des cercles de militantisme féministe⁸. »

En tant que jeunes femmes, nous nous revendiquons bien plus volontiers féministes et militantes que nos mères avant nous et d'autres femmes ne bénéficiant pas de nos privilèges. Nous avons appris à créer des espaces de soutien et à reconnaître les mécanismes sexistes qui entravaient nos amitiés. Dans la douleur et l'injustice, nous sommes devenues sœurs. Mais nous nous sommes souvent demandé : comment survivent celles qui ne militent pas ? Comment nos grands-mères, nos tantes, nos arrière-grands-mères composent-elles depuis tant d'années avec la violence ? Comment nos mères comprennent-elles les mécanismes de domination qui ont traversé leurs vies conjugales, sexuelles, leurs jeunesse, leurs expériences au travail, en dehors de ce prisme féministe que nous embrassons ? À quoi ressemblent leurs amitiés ? Sont-elles aveugles à ces violences ?

Mes amies et moi avons décidé de faire communion dans une démarche tant salvatrice que politique, qui coïncide avec un intérêt croissant pour le concept de sororité, dans la culture populaire comme dans les espaces militants. Beaucoup de travaux féministes s'accordent à dire qu'une plus grande complicité entre

⁸ Albenga V., Dagorn J., (2019). Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises. *Mouvements*, (n° 99) (3), 75-84.

femmes permettrait non seulement d'entretenir des relations interpersonnelles et un rapport à soi plus sains, mais aussi d'opposer une résistance politique au patriarcat, qui méprise (et redoute) les relations affectives entre les femmes. Si la famille est étudiée sous toutes ses coutures en sociologie, l'amitié, le lien sororal, restent des objets d'étude marginaux dans le champ des sciences sociales, particulièrement en France. Pourtant, comme l'explique la sociologue britannique Sasha Roseneil, « Beaucoup de ce qui compte pour les gens en fait d'intimité et de *care* prend place de plus en plus au-delà de la famille, au sein de réseaux d'amis. En fait, comme le suggèrent les travaux des historiennes féministes sur l'amitié [...], il est probable que la plus grande partie de la vie affective des gens s'est toujours déroulée beaucoup plus en dehors de la « famille » que cela n'a été reconnu par les chercheur·es en sciences sociales⁹. »

Dans son essai *Une théorie féministe de la violence*, la militante décoloniale Françoise Vergès « tente d'imaginer une société postviolente, non pas une société sans conflits et sans contradictions, mais une société qui ne naturalise pas la violence, qui ne la célèbre pas, qui n'en fait pas le thème central de son récit sur le

⁹ Roseneil, S. (2011). Mettre l'amitié au premier plan (F. Armengaud, Trad.). *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 56-75.

pouvoir¹⁰. » Tendre vers un équilibre, c'est accepter qu'il demeure imparfait. Il n'existe pas *une* manière de s'aimer ou de s'entraider qui soit un rempart contre *toutes* les oppressions : il faut tenir compte, accueillir et préserver la complexité des liens qui nous unissent. Comprendre ce qui circonscrit la sororité, ce qui l'empêche, n'implique pas d'éradiquer tous les paradoxes et les tensions qui nous animent, mais de réapprendre à nous allier dans l'intérêt de nos luttes. Ainsi, bien qu'elle ait été une formidable entrée en matière dans ma démarche exploratoire, l'amitié en tant que telle ne suffit pas à rendre compte de la diversité des relations affectives qui jalonnent nos vies. Il me paraît d'ailleurs un peu ambitieux de qualifier l'amitié, comme je pensais le faire initialement, d'« outil de lutte féministe contemporain ». Car il ne faut ni essentialiser, ni idéaliser l'amitié : elle prend corps dans une réalité politique trop complexe. Je préfère donc parler de relations affectives, d'amitié, d'amour ou de sororité sans nécessairement en figer le nom, ni hiérarchiser ces espaces affectifs et de soin.

En considérant que les violences participent d'un continuum d'expériences, j'ai intégré ma propre histoire à mon analyse, ainsi que des échanges que j'ai eus avec mes amies au cours de l'enquête. Si les récits que vous allez découvrir sont ceux de

¹⁰ Vergès, F. (2022). *Une théorie féministe de la violence. Pour une politique antiraciste de la protection*. La fabrique.

femmes nées avant 1980, il est moins question ici de théoriser des pratiques propres à une génération que de proposer une réflexion collective sur de nouvelles manières de résister, de se soutenir et de s'aimer. Les entretiens que j'ai menés ont ouvert la voie à des prises de conscience importantes pour mes amies et moi. La résonance entre toutes nos histoires est un enjeu central de cet ouvrage, qui se divise en deux parties, traversées par la question de la complicité.

Dans la première partie, il est question d'une complicité endogène, une forme de connivence isomorphe et aveugle au système de domination à partir duquel elle est pourtant entièrement façonnée et qu'elle alimente à chaque fois qu'elle a lieu. Dans la seconde, j'aspire à une complicité politique, réflexive, consciente, située et muable. Réflexive, car elle embrasse la remise en question et les conflits qui la traversent. Consciente, car sa pratique est l'objet d'un choix délibéré. Située, car elle se manifeste à un endroit, à un moment, entre des individus·es donné·es, dans des conditions données, qui la façonnent. Enfin, muable, en ce que sa pratique se réinvente constamment et n'a pas vocation à être essentialisée. À travers le cas spécifique des violences sexistes et sexuelles, une question anime l'ensemble de ce travail : comment transformer la connivence avec les systèmes de domination en complicités politiques au service de nos luttes ?

À PROPOS DE L'ENQUÊTE, DE L'OUVRAGE ET DE MA POSTURE

Déroulement de l'enquête

J'ai recueilli les témoignages que vous allez lire dans le contexte d'un mémoire de recherche en sociologie. Entre novembre 2024 et mai 2025, j'ai mené 18 entretiens biographiques approfondis d'une durée moyenne de deux à trois heures, dont 2 par téléphone et 9 par appel vidéo. Les femmes que j'ai interrogées ont entre 45 et 70 ans, et n'ont donc ni grandi, ni commencé leur vie sexuelle et affective avant ou à la lumière du mouvement *Me Too*. Toutes ont vécu des violences de genre. Harcèlement, lesbophobie, agression, viol, tentative de meurtre... Chacune d'entre elles a répondu à l'enquête dans une temporalité par rapport aux violences qui lui est propre : certaines sortent tout juste d'emprise, d'autres font un travail sur elles depuis des années, certaines viennent de rompre le silence et sont toujours en danger, d'autres encore portent leur parole en public et sont engagées auprès des victimes. Plusieurs des enquêtées exercent, au moment des entretiens, un métier qu'elles décrivent comme « alimentaire », sans rapport

avec leur formation d'origine ou avec le poste qu'elles occupaient avant de subir des violences. Certaines sont en incapacité totale ou partielle de travailler depuis plusieurs mois voire plusieurs années. Le rapport à la parole et la charge émotionnelle varie d'un entretien à l'autre, de même que le désir ou la nécessité d'anonymat. Pour respecter des procédures judiciaires en cours, en raison de menaces d'atteinte à leur vie, ou tout simplement par choix personnel des enquêtées, certains lieux, noms et éléments ont été modifiés ou volontairement omis.

La conduite des entretiens a parfois été éprouvante. Je ne crois pas que cela altère la qualité de mon travail, mais mon analyse ne fait pas systématiquement (et c'est un choix) abstraction des émotions qu'ont suscité mes échanges avec les enquêtées et leur retranscription. Il est inévitablement arrivé que je me sente angoissée, découragée, choquée, triste ou activée par les récits de violence que j'ai reçus. J'ai pris le temps qui m'était nécessaire pour pouvoir les aborder de manière analytique. Je pense aux mots de la réalisatrice Sofia Fischer qui a recueilli des témoignages particulièrement difficiles dans le cadre d'un documentaire sur les infanticides et qui, ayant recours à sa propre voix pour la voix-off du film, dit : « C'est délicat la parole. Ça coûte cher à ceux qui la livrent. Toutes ces femmes acceptent de répondre à mes questions pour la même raison : l'espoir d'en sauver d'autres. Mais c'est dur de les observer

en train de regarder dans le rétroviseur¹¹. » Je n'ai pas trouvé de parade pour ne plus être touchée par les récits qui m'ont été confiés, et quelque part, heureusement. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être insensible à la violence pour la combattre.

La question du choix m'a parfois paralysée dans mon travail. Comment rendre justice au récit des femmes qui m'ont confié ce qu'elles ont de plus intime ? Puisque le traitement d'un sujet exclut de traiter des données récoltées de manière exhaustive, comment choisir de *quoi* parler sans les trahir ? Comment décréter que cette phrase plutôt qu'une autre est *pertinente* ? Comment ne pas déposséder à nouveau ces femmes de leur récit ? Si j'écris mal, la trahison est plus grande que si je n'écris pas. Pourtant, plusieurs raisons m'ont poussée à écrire au-delà du cadre de l'exercice universitaire : **a)** Les travaux universitaires sont produits par et pour des universitaires. Or ce projet n'est pas le *mien*, il est le fruit d'une collaboration dynamique avec les enquêtées : c'est à partir de leur savoir que j'ai pu produire un travail de compréhension, d'analyse et de restitution, à la croisée de toutes nos subjectivités. Il est donc essentiel qu'il s'adresse à tous·tes. **b)** J'écris parce que je peux le faire, dans le sens où j'ai matériellement accès à l'écriture (en

¹¹ Fischer, S. (Réalisatrice). (2024). *Mères à perpétuité* [Film]. Arte.

termes de ressources financières, intellectuelles, et d'espace mental). Mais c'est aussi l'endroit où militer m'épuise le moins, c'est-à-dire que ce travail me coûte, bien entendu, mais sans me dégoûter de l'engagement politique auquel je crois. c) L'affect et le personnel n'ont pas ou peu de place dans les travaux académiques, or je voulais créer des ponts entre les témoignages que vous allez lire, les innombrables conversations que j'ai eues avec d'autres femmes, et ma propre expérience. Je conçois ce livre comme un outil de dialogue, dans lequel chacun·e peut s'approprier les récits qui lui parlent.

Ce qui résout mon problème de départ : ma seule responsabilité est la transparence, aussi bien envers les lecteur·ices que les enquêtées, et l'humilité : mon travail est une contribution d'un certain type, qui porte un certain regard depuis une certaine place, à un ouvrage collectif. Ma posture est à la fois singulière et représentative de tout ce que j'incarne politiquement. Ma subjectivité sensorielle, émotionnelle et affective transparait dans ma réflexion, elle coexiste nécessairement avec le sujet politique que je suis. Ce travail m'a inmanquablement amenée à questionner certains de mes propres comportements, et à reconnaître, avec inconfort, que je ne suis pas étrangère aux mécanismes que je décris. J'ai dû lutter contre l'envie de vouloir tout dire, tout mettre, tout justifier. J'ai dû me résoudre à ce que cet ouvrage ne reflète qu'une infime partie de mes questionnements et des sujets que l'enquête a explorés.

J'ai éclaté de rire la première fois que j'ai entendu l'expression « regarder son nombril et croire y voir le centre de la Terre ». C'est un peu ça, au fond, le problème de la création et de l'engagement politique. C'est une illusion de penser qu'on peut tout dire, tout faire, comprendre tous ses biais, qu'on dira *la* bonne chose et que ce sera pertinent pour tout le monde et pour toujours. Tout travail scientifique, politique, créatif ou personnel est dynamique et imparfait : une large partie de ce travail consiste à ne pas se perdre dans des considérations métaphysiques paralysantes.

Ainsi, bien que les propos qui vont suivre aient été recueillis dans le cadre d'un travail universitaire, et si la sociologie et l'anthropologie soutiennent ma réflexion tout au long de l'essai, ma posture n'est pas strictement celle d'une chercheuse. Je qualifierais plutôt ma démarche de réflexive, située, et en mouvement, car je n'ai pas la prétention d'énoncer ici des vérités immuables, mais plutôt de proposer une manière, située, d'analyser et d'articuler entre eux des récits, situés eux aussi.

Il faut bien comprendre que les violences ont souvent lieu au croisement de plusieurs facteurs de vulnérabilité : handicap, précarité financière, isolement social, race, genre, âge... La psychiatre Muriel Salmona, spécialisée dans la question des violences sexuelles, explique que « Les viols n'ont rien à voir avec la sexualité, ce sont des armes massives de domination, de destruction, de soumission et de contrôle social, que ce soit en temps de paix ou de guerre. Ce sont avant tout des violences masculines, sexistes, haineuses et discriminatoires qui s'exercent dans un contexte de rapport de force, d'inégalités et de discriminations. Les enfants en sont les premières victimes et parmi eux les filles sont les plus touchées (83 % de filles pour 17 % de garçons) ainsi que les enfants les plus vulnérables et plus discriminés : enfants handicapés (4 à 6 fois plus victimes de violences sexuelles), enfants en grande précarité, orphelins, placés en institutions, enfants racisés¹² ». Plusieurs études montrent que les personnes en situations de handicap sont davantage exposées aux violences sexuelles, « quatre fois » voire

¹² Salmona, M. (2015, août). *La reconnaissance des conséquences psychotraumatiques sur les enfants victimes de violences sexuelles : un impératif humain pour respecter les droits des enfants et une urgence de santé publique*. Association Mémoire Traumatique et Victimologie.

« six fois plus en cas de handicap mental ou psychique, personnes placées dans des institutions, marginalisées, racisées, sans domicile fixe, demandeuses d’asile et sans papiers, en situation prostitutionnelle », ce qui cause « une aggravation des inégalités, des handicaps et une précarisation des victimes¹³ ». Muriel Salmona insiste par ailleurs sur le « manque très important de données sur les personnes les plus vulnérables, qui sont celles qui subissent le plus ces violences (enfants, personnes en institution, en situation de handicap particulièrement pour les non verbaux et pour les handicaps mentaux et neuropsychiques)¹⁴ ». Je me suis entretenue avec une femme en situation de handicap mental, résidente au sein d’un foyer d’accueil en région parisienne, mais elle n’a pas souhaité que son témoignage soit rendu public.

J’aimerais, comme je le ferai pour les femmes qui sont mortes des violences, évoquer les grandes absentes de l’enquête. Je n’ai pas interrogé de femmes en situation de rue, en situation de migration, ni de femmes trans, elles aussi particulièrement exposées aux violences de genre. Ceci s’explique par plusieurs raisons : je n’ai pas fait la démarche d’aller à la rencontre de femmes sans domicile dans le cadre de cette enquête relativement courte, je n’ai pas touché de femmes trans à travers mes appels à témoignages et

¹³ Salmona, M. (2022). *Le livre noir des violences sexuelles (3e éd.)* Dunod.

¹⁴ Salmona, M. (2022). *Le livre noir des violences sexuelles (3e éd.)* Dunod.

j'ai aussi estimé ne pas être la meilleure interlocutrice pour recevoir leurs histoires. J'ai d'ailleurs interrogé en majorité des femmes blanches, ce qui m'a questionnée sur ma démarche d'appel à témoignages. Là encore, je pense que sur mon petit échantillon d'interrogées, le fait que je sois une femme blanche et cisgenre a peut-être dissuadé ou n'a en tout cas pas encouragé certaines femmes à se livrer à moi. S'ajoute à cela le fait que, au regard du temps et des contraintes dans lesquelles j'ai réalisé cette enquête, j'ai diffusé l'appel à témoignages en grande partie auprès de structures connues, de proches qui l'ont relayé à d'autres proches... Ce qui maintient l'enquête dans une certaine endogamie. N'omettons pas que bien d'autres facteurs de vulnérabilité que ceux que le livre décrit existent et se cumulent.

Comprendre le continuum des violences de genre

Pour finir cette introduction et introduire mon travail, il est essentiel de comprendre que les VSS s'inscrivent dans un *continuum* de violences faites aux femmes. La sociologue britannique Liz Kelly explique que cette notion de *continuum* permet d'appréhender plus justement la portée traumatique de tous les types de violence de genre, et coupe court au relativisme que certains récits suscitent dans l'opinion publique. Liz Kelly rappelle ainsi que

« toutes les formes de violence sexuelle sont graves et ont des effets : la polarisation (« plus ou moins ») du *continuum* se rapporte uniquement à leur fréquence. On montrera que certaines formes de violence sexuelle rencontrées par la plupart des femmes au cours de leur vie, sont aussi celles qu'elles risquent de subir le plus fréquemment. Les plus communes sont aussi les plus susceptibles d'être définies par les hommes comme des comportements acceptables, par exemple le fait de considérer le harcèlement sexuel comme « un petit jeu » ou « juste une blague », et elles ont moins de chances d'être définies légalement comme des délits¹⁵. » Dans *Genre, violences et espaces publics*, Marylène Lieber indique elle aussi que « les insultes apparemment les plus anodines ou le viol n'ont certainement pas le même impact dans la vie des femmes qui y sont en butte, mais les appréhender comme un continuum permet de mettre l'accent sur la façon dont ces violences opèrent ; productrices de peur, les violences a priori anodines renvoient systématiquement à la potentialité de violences autrement plus graves, dont

¹⁵ Kelly, L. (2019). Le continuum de la violence sexuelle (M. Tillous, Trad.). *Cahiers du Genre*, 66(1), 17-36.

le risque est véritablement incorporé aux identités de genre, constitutif de la socialisation de l'individu féminin¹⁶. » Il faudra donc lire mon ouvrage dans ce cadre théorique.

¹⁶ Marques-Pereira, B. (2011). Marylène Lieber : Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question. *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 121-125.

PARTIE 1 : Agent·es, complices et chien·nes de
garde de la domination : fabrique et pratique de
la connivence

Chapitre 1 : L'institutionnalisation du silence

Le terreau des violences : modèle parental,
contexte culturel et politique

La socialisation primaire se déroule dans un cadre législatif, historique, spatial, politique, et économique, qui façonne aussi bien la construction de soi que notre rapport aux autres. Jusqu'à l'adolescence au moins, ce qui se passe dans la famille sert de curseur de normalité. La famille est une institution, elle ne fonctionne pas uniquement sur un mode affectif et émotionnel. Les figures parentales n'échappent pas aux dynamiques de domination par le genre, par la race, par la classe, à l'homophobie, au validisme¹⁷, à l'adultisme¹⁸ (la liste n'est pas exhaustive) et, quand nous évoquons l'enfance, la plupart des enquêtées décrivent une éducation

¹⁷ Discrimination envers les personnes en situation de handicap en faisant des personnes valides la norme sociale.

¹⁸ Système de domination des adultes sur les enfants.

très genrée, hétéronormée, et une exposition plus ou moins explicite, depuis le plus jeune âge, à la culture du viol¹⁹. Les normes et les pratiques familiales ne sont pas décorrélées de la manière dont nous tissons des relations interpersonnelles à l'âge adulte. Et comme on fabrique des victimes, on fabrique des complices.

Plusieurs enquêtées ont grandi dans un climat familial misogyne et violent. C'est le cas de Laurence, la cinquantaine : « *Mon père est violent avec ma mère, et les femmes sont des connes. En gros, mon père est misogyne, ma mère est maltraitée psychologiquement, encore maintenant – ils sont toujours ensemble, parce que dans ma famille, on ne divorce pas. Le couple, c'est difficile, mais on ne divorce pas. Je suis la première à avoir divorcé. Tu vois par exemple, quand j'étais petite, il accélérât en voiture pour lui faire peur. Comme c'est la seule famille que je connais, pour moi, c'était normal. Et puis ma mère avait fait face. Alors moi, j'ai, comme ça, été longtemps dans le sacrifice. J'accepte. J'accepte*

¹⁹ L'essayiste féministe Valérie Rey-Robert a consacré un ouvrage à la notion de culture du viol qu'elle définit comme « la manière dont une société se représente le viol, les victimes de viol et les violeurs à une époque donnée. Elle se définit par un ensemble de croyances, de mythes, d'idées reçues autour de ces trois items. On parle de « culture » car ces idées reçues imprègnent la société, se transmettent de génération en génération et évoluent au fil du temps. » Rey-Robert, V. (2020). *Une culture du viol à la française*. Libertalia.

parfois l'inacceptable. » Elle décrit : « Mon père parle de sexualité parfois très crûment, et puis des femmes comme des merdes. En même temps, il dénigre ceux qui ont de la sexualité juste pour le plaisir, comme ça. J'ai été exposée très tôt à des livres érotiques de mes frères. Un jour, mon frère me parle de sodomie, comme ça, sur la terrasse, en disant : « la fille, tu lui demandes pas, puis paf, tu te trompes de trou ». Voilà, la notion de consentement. Et en fait, c'était derrière un rideau. Je l'avais pas oublié, tout ça, mais je l'avais pas... J'avais enlevé le côté inapproprié. » Selon l'imaginaire familial, Laurence doit se démarquer de la figure de la « pute » et de la « salope ». Je lui demande d'expliquer ce qu'elle entend par ces deux termes : « je pense que dans la tête de mon père, la salope c'est une femme qui baise à tour de bras, en gros... Et pour moi, c'est une femme qui assume sa sexualité librement et qui se fout du qu'en dira-t-on. C'est pas une salope, du coup, c'est une femme libre. Peut-être que la pute, c'est plus celle qui 'use' de ses... Je le pense pas vraiment, attention, je te... Je le pense pas, mais... Qui 'use' de sa féminité pour arriver à ses fins. C'est horrible, ce que je dis ! » Ces propos violents, sexistes et misogynes ont façonné la perception des genres chez Laurence : « en gros les femmes font chier les hommes, c'est ça que j'entends dans la famille. Mon père me dit : « ta mère me scie les couilles ». Les femmes sont castratrices, y compris sa propre mère à lui. »

Le conditionnement à la haine du féminin et donc de soi pour une femme qui grandit dans ce contexte n'est pas sans conséquence : comment s'estimer en tant qu'individu·e, comment connaître et poser ses limites dans sa vie amicale, de couple et de famille une fois à l'extérieur du foyer familial violent ? C'est sur un schéma « *sacrificiel* » et de grande culpabilité que Laurence me raconte avoir construit sa vie d'épouse. Elle se rappelle avoir accueilli *Me Too* avec les préjugés misogynes qui lui ont été inculqués : « *Mon père est un peu à la Depardieu, donc au début, j'ai pu me dire, parce que c'est ce qu'on m'avait mis dans la tête, « mais qu'est-ce qu'elles cherchent, toutes ces femmes ? » Je me suis dit ça, c'est sûr. C'est un truc qui n'est pas de moi, en réalité. Qu'est-ce que cherchent ces femmes ? C'est comme si on me l'avait mis dans la tête, je sais pas comment expliquer. Récemment, ma mère entendait parler de l'affaire Bétharram, et elle a dit « pauvre Bayrou ». Là, je lui ai dit, stop. Maintenant, je me dis, chaque personne qui verbalise ça, je sais à quel point c'est difficile de le dire. Forcément qu'elle le dit pas juste pour faire du buzz. Au début, j'ai dû me dire ça. J'ai pu me dire « elle cherche à faire du buzz... » Ça me dégoûte de l'avoir pensé, parce que c'est dégueulasse. »*

Il est fréquent de contribuer soi-même, en tant que victime, au lynchage médiatique ou symbolique des autres dominé·es, et ce constat rétrospectif est souvent douloureux. Plusieurs des enquêtes partagent la même impression que Laurence : comment ai-je

pu dire, faire, cautionner une chose pareille, étant moi-même victime et / ou directement concernée ? C'est le résultat d'un intensif conditionnement émotionnel et cognitif par la culture du viol : nous sommes toutes aliénées par la pensée dominante. Naître filles ne nous rend pas moins sexistes, le système s'arrange pour faire des dominé·es ses complices. Deux choix s'offrent à nous : celui d'un (très) relatif bien-être qui requiert une adaptation parfaite à un monde intrinsèquement violent, ou celui de la déconstruction, avec à la clé une tout aussi relative liberté. Sortir de la connivence avec le système est coûteux, pénible et risqué. C'est un processus long, qui requiert des ressources matérielles, affectives et culturelles colossales, et qui implique souvent de sacrifier des parties de soi ou de son entourage.

Marie a 70 ans. Aujourd'hui retraitée, elle exerçait le métier d'assistante sociale à Lille, où elle vit encore avec son mari. Née en 1955, elle se rappelle d'un père « *misogyne* » et d'une mère « *soumise* », et des représentations culturelles sexistes dans lesquelles le foyer baignait : « *Je me rappelle des films des années 60, parce que mes parents avaient la télé, et mon père, qui était macho, ça le faisait rire de voir une femme qui se prenait un gifle. Il disait « ah il sait parler aux femmes ! » et moi je quittais la pièce, ça m'insupportait, ça m'a toujours choquée, peut-être que c'est pas normal d'être choquée, parce que c'est de l'art (ton ironique), mais non y'a plein de films que je veux pas voir, comme Le Dernier tango*

à Paris, j'ai jamais voulu le regarder ce film, y'a plein de films comme ça, c'était trop... Ma mère ne travaillait pas, donc c'était encore pire pour elle, c'était pas envisageable de parler et de s'opposer, parce que de toute façon elle dépendait complètement de mon père. »

Marie me parle du rôle que la pression sociale a eu sur ses choix de vie, notamment sur sa vie maritale, qu'elle s'est toujours appliquée à faire correspondre au mode d'emploi du couple hétérosexuel épanoui : vivre sous le même toit, partager le même lit, avoir des rapports sexuels réguliers, faire des compromis qui ressemblent souvent bien davantage à des sacrifices. Elle confie : *« Quand j'ai rencontré mon mari, j'avais 30 ans, donc j'étais pas si jeune. J'avais eu des copains avant, mais c'est la première personne avec qui j'ai vraiment vécu. Je me rappelle que j'étais pas super amoureuse mais que, je me le suis dit après, c'est bizarre, c'était comme si je faisais un mariage arrangé avec moi-même. Rassurée d'avoir un homme qui me protège, entre guillemets, je me sentais moins seule. Si je m'en foutais vraiment du regard social, je pense que j'aurais gardé mon appartement. Bon en même temps, j'avais envie de vivre avec mon mari au début, et puis c'est vrai que c'est sympa, mais pas tout le temps. Mais la pression sociale sur l'importance de vivre avec quelqu'un est réelle. Il y a une reconnaissance sociale en étant avec un homme, et puis faire des enfants... Après je regrette pas du tout d'avoir eu mes enfants.*

Donc si c'était à refaire, je ferais autrement maintenant. Mais avant c'était pas possible dans nos têtes. »

Elle poursuit : *« c'est vrai que j'aurais été un peu courageuse je serais partie, au moins quelque temps pour souffler... La seule fois où je suis partie c'était un week-end où j'en avais marre, il me menaçait de je sais pas quoi, et quand je suis revenue il était hyper mal. C'est quelqu'un de très dépendant. »* Je suis touchée quand Marie me dit manquer de courage, parce que j'ai le sentiment qu'elle a surtout manqué de représentations, de scénarios alternatifs qui l'auraient autorisée à réclamer mieux, pour peut-être finalement s'octroyer le droit de partir.

Les images et les fictions dans la culture populaire structurent les normes, les croyances et les imaginaires socialement partagés. Laure, née en 1978, se souvient d'une surexposition aux contenus sexuels et « graveleux » : *« Je suis de cette génération qui a grandi dans des univers un peu incestuels, avec les caricatures, les magazines, les bandes dessinées... On est des produits des années 70, 80, 90, on a grandi dans une ambiance de libération sexuelle. En tout cas, moi, c'était ça. Famille de gauche, anticléricale, profs et tout. Mais hyper quand même marquée par des... Comment ça s'appelle ? Je crois qu'il y a des mots pour tout ça, mais il y a quand même des propos violents et discriminatoires sur les femmes, des propos racistes. J'ai vécu dans différents endroits,*

les cultures sont pas les mêmes en fonction des endroits où on habite. Si tu grandis en ville ou à la campagne, c'est pas la même chose. Moi, dans ma famille de gauche, les magazines, c'était quoi ? Charlie Hebdo, Pilote, Fluide Glacial, je sais pas quoi, tous ces dessins-là qui avaient toujours des chapitres ou des pages entières de trucs sexuels. Les Guy Lux, Stéphane Collaro, les émissions de TF1 avec les Playmates et tout – je sais pas si t'as entendu parler de tout ça – mais tous ces trucs auxquels nous, on a été exposés. » Cette prise de conscience est récente : « Je me suis rendu compte pendant mon travail avec ma psychologue, que j'avais grandi dans des trucs comme ça, où il y avait tout le temps des remarques sexuelles graveuses sur le physique qui étaient faites aux enfants et aux adultes, avec des rires. C'est pas forcément de mes parents que venaient les remarques, mais c'étaient les amis de mes parents. Eux-mêmes, en rigolaient ou s'offusquaient, mais ça n'allait pas mettre à mal leur amitié avec eux. » Au moment de notre entretien, Laure a vécu une séparation difficile avec un ex-conjoint violent, et se remet d'une dépression. « Aujourd'hui, les blagues graveuses, ça me choque, suite à ce que j'ai pu vivre. Les allusions sexuelles, les choses comme ça. Même avec mon amie, avec qui je m'entends très bien. Récemment, elle en a fait une, elle était en train de monter des œufs en neige, et voilà, elle a fait une allusion. Et je lui ai dit non, je ne peux pas, je ne peux pas. En fait, en ce moment, je pense que je me protège énormément de tout ça. »

Laure a grandi dans ce contexte d'hypersexualisation, qu'elle rejette complètement depuis qu'elle l'a conscientisé. Aujourd'hui, elle choisit des contenus qui l'aident à comprendre la violence de genre : « *Sur Instagram, j'ai lu beaucoup de contenus de psychoéducation. Des comptes hyper intéressants qui mettent des mots sur ce qu'on vit. Parce que moi, j'avais pas les mots. Dans ma génération, on nous a pas mis les mots sur ça. Violence psychologique, violence économique, emprise, cycle des violences, stress post-traumatique. Voilà, on ne nous croyait pas, déjà, la plupart du temps. Les violences, elles étaient souvent niées.* »

Ce qui n'est pas nommé laisse place à des mythes (sexistes, fondés sur la responsabilité individuelle, tant qu'à faire). Les évidences arrangent toujours les agresseurs. Le couple, c'est comme ça. Les hommes, c'est comme ça. Que veux-tu qu'on y fasse. Tu vois bien que c'est une blague. Qu'est-ce qu'on aurait pu dire de plus, puisque c'est comme ça ? Notre complicité est dissonante : on incarne ce qui nous brise. Nathalie, 47 ans, chargée de projet dans le secteur de l'aéronautique, a reconsidéré son rapport aux femmes après avoir quitté un conjoint violent : « *Je me suis retrouvée à faire une asso et à proposer des ateliers de bien-être et de développement personnel pour les femmes et les enfants. Donc là, je me retrouvais dans un milieu complètement féminin, alors que j'ai toujours été dans un milieu complètement masculin. Là c'était un milieu plutôt bienveillant, et je pense que c'était pas la vision*

que j'avais des rapports entre les femmes, j'avais une vision très stéréotypée de la mégère, des coups de pute entre meufs, des trucs pas cool quoi. Le nouvel écosystème que je suis en train de construire, c'est des femmes qui sont dans le nouveau monde, des tiers-lieux, des machins, qui essayent de se réinventer, qui sont en reconversion professionnelle, qui vont plus vers la nature dans le respect du vivant, que ce soit la nature ou les humains et tout ça, donc c'est forcément pas dans un mode mégère, langue de pute sur qui a couché avec qui, machin, enfin potin, le stéréotype des femmes tu sais, réunion Tupperware pour raconter la vie des autres. »

Il est intéressant de relever le recours à des éléments de langage sexistes dans le discours de Nathalie : la figure de la « mégère », tout comme celle de la « bonniche », de « la langue de pute » ou de la femme « soumise », sont autant de représentations qui ressortent des témoignages de plusieurs enquêtées, la plupart du temps de manière volontairement caricaturale, pour dénoncer des comportements sexistes. Mais ce vocabulaire témoigne d'un imaginaire toujours actuel, qui, parce qu'il n'existe pas d'équivalent masculin à ces termes, met le langage au service de la rivalité féminine. Les conséquences sont celles que l'on peut observer dans l'histoire de Nathalie : les femmes sont d'abord encouragées à se

dénigrer entre elles plutôt que de se rassembler, et s'étonnent ensuite de vivre des expériences de sororité. Une complicité involontaire avec le même système qui nous broie.

Charlie a 47 ans. Après avoir longtemps travaillé dans le secteur de la culture, elle exerce provisoirement un métier « *alimentaire* » de vendeuse, en Loire-Atlantique. Au moment de notre entretien, après plus de dix ans de vie commune et de nombreuses années d'emprise²⁰, Charlie a divorcé de son ex-mari depuis six mois. Depuis sa sortie d'emprise, elle porte un nouveau regard sur l'éducation qu'elle a reçue. Elle décrit son environnement familial comme « *malsain dès le départ* ». Pour elle, il n'y avait « *pas de cadre* » dans sa famille, et un « *climat incestuel latent.* » Elle raconte : « *T'as pas de repères sur ce qui se fait, ce qui se fait pas. C'est des trucs des années 60, on se trimballe à poil, on se touche les parties intimes, on se parle de tout. Toutes les barrières étaient fracturées. Et moi j'ai réalisé ça très, très tard. Je devais avoir 25 ou 30 ans. J'ai dit à une copine « oh ça va je te trouve bien pudique. Moi je jouais avec le zob de mon père dans la douche, je vois pas où est le problème ».* Et là ma copine m'a regardée, elle a changé

²⁰ L'emprise désigne une relation de domination, dans laquelle la maltraitance psychologique et la manipulation placent et maintiennent la victime dans une situation de dépendance psychologique, voire matérielle.

de couleur. Et j'ai réalisé que je disais un truc énorme et qu'en fait y'a quelque chose qui n'allait pas du tout. » La spécificité de la famille dans la socialisation primaire est que son mode de fonctionnement est perçu comme le seul existant par l'enfant : il ne subit pas de comparaison. Ainsi, Charlie n'avait jamais questionné les pratiques familiales avant de se confronter aux regards extérieurs.

La notion de climat incestuel est importante à comprendre, car nous la retrouverons dans plusieurs récits. On distingue l'inceste, qui désigne des actes de violences sexuelles commis par un ascendant ayant un lien de parenté avec sa victime, de l'incestuel, qui désigne un climat créant des limites poreuses et une confusion des rôles au sein de la famille entre les adultes et les enfants. Dans l'incestuel, il n'y a pas de passage à l'acte, mais les conséquences psychologiques à court et long terme sont considérables. Je pense à Solène, 52 ans, qui confiait pendant notre entretien : « *À 80 ans, mon grand-père me disait, « si j'étais plus jeune... », en me regardant avec des yeux...* ». Ce climat se décline sous des formes différentes selon les familles, mais contribue de manière systématique à l'intégration de la culture du viol dans l'enfance. La violence de l'incestuel, c'est cette potentialité du passage à l'acte. Cette terreur s'inscrit dans la chair, d'une manière ou d'une autre, elle génère une hypervigilance qui perdure bien au-delà de l'enfance.

Plus tard dans notre échange, Charlie me parle de la relation inégalitaire entre ses parents : « *J'ai assisté à des scènes d'humiliation de ma mère par mon père. Après elle était là « je le pleure, je veux me suicider parce qu'il est plus là » mais what the fuck ? C'est le même qui t'humiliait, enfin qu'est-ce que tu fais ? Ça n'a pas de sens.*

- *Ça n'a pas de sens, et en même temps tu parlais tout à l'heure du climat des années 60. Tu parlais d'un climat incestuel, mais culturel aussi...*
- *Ouais c'est vrai. Oui il y avait ce côté on se trimballe à poil on montre la nudité aux enfants, mon père me parlait de sa sexualité dès que j'ai eu dix-douze ans.*
- *Mais alors ça, pour toi, c'était familial ou c'était culturel ?*
- *Non... en fait, c'était que mon père ça. C'est lui qui créait ce climat-là. Mon oncle et ma tante c'était la vertu bien rangée, classique et complètement pudique, excessivement pudique, avec de belles œillères. »*

Démêler le contexte culturel de la dynamique familiale est difficile, voire impossible : les deux sont profondément imbriqués. On peut tout au moins établir un lien certain entre le fait de grandir dans un climat incestuel et la difficulté de poser ses limites à l'âge adulte – mais pas de là à cantonner strictement cette donnée à une

époque particulière. Avec son regard d'adulte, Charlie complète, transforme et fustige, par exemple, les représentations de l'amour passionnel avec laquelle elle a construit son imaginaire relationnel : « *On fantasme tellement de choses sur l'amour. Je relis autrement les histoires d'amour dans les films, dans les livres, dans ce que j'ai en tête, dans les chansons... Bertrand Cantat, que j'ai tellement écouté ! Sweet Mary, elle est terrible. Toutes ces choses qui sont dans la culture, qui te nourrissent en tant que petite fille.* »

Complicité et défaillance de l'institution familiale :
le cas de l'inceste

Parmi les formes les plus intenses de défaillance familiale, l'inceste occupe une place particulière. Loin d'être une exception, il est plutôt l'aboutissement logique d'un système qui tolère la porosité des limites entre adultes et enfants. Caro est née en 1972. Institutrice en région bordelaise, elle se présente comme « *rescapée de l'inceste* ». Sa famille, avec qui elle n'a plus de lien, a non seulement échoué à la protéger, mais a contribué à la perpétuation des violences dont elle était victime : « *J'ai été incestée de l'âge de 3 à 7 ans par le père de mon géniteur. Je n'appelle pas mes sœurs mes 'sœurs', je les appelle mes 'co-sanguines'. C'est important*

pour moi. Ce n'est pas des sœurs. À 7 ans, donc, cet inceste a été révélé par ma co-sanguine aînée, qui a 10 ans de plus que moi. Donc à l'époque, elle avait 17 ans. Une fois, elle a vu ce qui se passait. Elle l'a révélé à mes géniteurs, et on a continué à aller chez ce grand-père tous les dimanches jusqu'à sa mort. La réponse de mes géniteurs, ça a été de me couper les cheveux ras et de m'interdire de porter des jupes et de m'approcher de ce grand-père. » À l'âge adulte, Caro construit sa propre vie de famille, elle a deux filles avec son mari, et oublie tout de ces années d'inceste. Pas dans le sens où elle met ces événements derrière elle, mais bien dans le sens où elle ne se rappelle pas les avoir vécus : c'est ce qu'on appelle l'amnésie traumatique. Lorsque sa mère décède, Caro consulte une psychologue. Après un an et demi de thérapie, elle sort brutalement d'amnésie lors d'une séance. Quand elle décide d'en parler, la réaction de sa famille la décide à couper les ponts : *« J'ai appris que tout le monde savait depuis beaucoup plus longtemps que moi. Mon géniteur a dit : « qu'est-ce que tu voulais que je fasse de plus ? » Ça, ce n'était pas possible à entendre pour moi. Ensuite, mes co-sanguines, il y en a une qui a dit, « oui, mais il était vieux, grand-père ». Après, j'ai appris que mon agresseur avait incesté sa fille. Et ma deuxième co-sanguine, elle me dit, « je savais, mais ça m'a vraiment fait tilt quand notre cousine a dit qu'elle aussi était passée à la casserole ». Il a fallu, quelque part, confirmation de cette cousine. Donc, j'ai coupé les ponts. »*

Le silence dans les familles incestueuses fait partie de la double peine des victimes d'inceste. Là encore, le fonctionnement en vase clos et l'absence de comparaison sont centraux : « Sans autre référence que sa propre vie et sans modèle extérieur, sans point de comparaison, on définit la normalité à partir de ses expériences. ²¹ » Dans son livre *Le berceau des dominations*, Dorothée Dussy, anthropologue, décortique l'inceste à l'appui d'une enquête sans précédent auprès d'auteurs et de victimes d'inceste : « Au moment où a lieu le premier geste à connotation sexuelle, l'enfant est depuis longtemps, voire depuis toujours, habitué à obéir à l'incesteur, habitué à l'écouter, à faire parfois des choses qui lui déplaisent mais qu'il est censé faire pour son bien, comme finir ses épinards, ranger sa chambre, etc. L'incesté aime l'incesteur, parce que c'est son père, son frère, son grand-père, et qu'on aime ses parents proches. Ainsi, même si l'incesté est mal à l'aise ou n'aime pas le premier geste sexuel, et même s'il le dit à l'incesteur, il ne lui viendra quasiment jamais à l'idée d'aller s'en ouvrir à un autre parent. Parce qu'il aime son incesteur, qu'il lui fait *a priori* confiance, et qu'il sait qu'on ne se plaint pas à sa mère (par exemple) d'une expérience imposée par le parent incesteur puisque son statut lui attribue toute légitimité d'agir. »

²¹ Dussy, D. (2021). *Le berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*. Pocket.

Elle parle de l'absence de modèles et de représentations de l'inceste, qui concerne pourtant « au moins 3 millions de personnes » en France. Or « pour incester 3 millions d'enfants, il faut du monde... ». Mais « Personne n'en parle, il n'y a aucun espace de dialogue pour évoquer l'inceste, aucun film d'enfant qui raconte une scène d'inceste, aucun copain ou aucune copine qui fasse part d'une situation équivalente, aucune histoire qui relate un inceste. Il y a éventuellement des histoires de pharaons égyptiens qui se marient entre frères et sœurs, mais on est bien loin de l'expérience de doigts, de sexe, de bouches, de halètement vécue par l'enfant, laquelle n'a rien à voir avec une cérémonie ou une alliance quelconque²². »

Une des enquêtées raconte comment l'inceste s'est mis en place, « par la force de choses » : « *Il y a eu une entreprise de séduction... Comment dire ? Affective. Qui a commencé quand j'étais petite fille et a duré à peu près un an. Les jalons ont été posés très progressivement. Ensuite, il y a eu les premiers viols. Au bout d'un moment, j'étais une adolescente qui pensait que c'était quelque chose d'inévitable. Que c'était même un dû, en fait. C'était comme ça.* » Elle ajoute : « *Comme tout le monde, je me sentais coupable, je me sentais responsable, je me sentais... Je pensais que c'était ma*

²² Dussy, D. (2021). *Le berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*. Pocket.

faute. Je pensais que c'était mon essence même qui faisait qu'il m'arrivait des trucs comme ça. On était coupés de tout à l'époque. L'intérêt peut-être de parler à quelqu'un de ma génération, c'est qu'on n'avait pas Internet, on n'avait pas de téléphone, on n'avait pas de gens qui témoignent de quoi que ce soit. »

À la fin de notre entretien, elle a une réflexion que je trouve bouleversante : *« La vulnérabilité, pour moi, c'est l'enfance. Je trouve que l'enfance n'est pas respectée en tant que telle. J'ai l'impression que nous, les filles, on ne nous accorde pas ce droit d'être des enfants. Parce qu'il y a des hommes adultes qui ont du désir pour nous. Et je trouve ça d'une violence, c'est sans doute la chose qui me rend le plus triste. Et la vulnérabilité, c'est ça, c'est d'avoir 13 ans, de sucer son pouce pour s'endormir. Il ne s'agit pas d'être plus pure ou moins pure, c'est juste qu'on t'accorde le droit d'avoir 13 ans. De sucer ton pouce, de regarder encore parfois des dessins animés, et de pas avoir envie de coucher avec un bonhomme. »*

Banalisation et minimisation des violences

L'inceste illustre de manière extrême un mécanisme qui traverse l'ensemble du continuum des violences : leur banalisation, leur minimisation, le refus collectif de les voir pour ce qu'elles sont.

Ce relativisme fonctionne, parce qu'il étouffe la colère et l'indignation des victimes. Le fait qu'il soit largement intériorisé, dans leur discours et dans leur chair, les ampute de la notion même de contestation. Les violences ont une place centrale dans la manière dont les victimes – ici, les femmes – occupent l'espace et se l'approprient. Le chemin jusqu'à la contestation commence au moins par l'étonnement, or quelle femme peut vraiment s'étonner ? Quelle femme, par exemple, trouverait complètement *étrange* de penser à changer de trottoir pour éviter un homme lorsqu'elle est seule ? Quelle femme s'étonne, sincèrement – et je ne parle pas de tristesse, de colère ou d'humiliation – quelle femme s'étonne de devoir, au moins parfois, « faire attention » ? Pendant l'un des premiers entretiens, j'avais demandé à l'une des enquêtées « *Tu t'es déjà sentie en danger dans la rue, en tant que femme ?* » À ma surprise, elle avait répondu « *non, pas vraiment* ». Et puis après une courte pause elle avait ajouté : « *Mais de temps en temps, je me sens pas très à l'aise. Parce que si je suis dans le tramway le soir, et que quelqu'un me regarde... J'ai peur. J'aime pas. C'est quelque chose que j'évite de faire.* » J'avais poursuivi : « *Et t'as déjà eu des stratégies pour contourner un danger ? Qu'il soit réel ou pas.*

- *De ne pas regarder, je pense. De rester comme ça* (elle baisse la tête). *Je le fais de temps en temps.* » Sans qu'elle pense à l'évoquer

pour autant. Quelle femme, finalement, trouve parfaitement aberrant d'être en perpétuel danger ?

Nathalie, 47 ans, a vécu du harcèlement sexiste d'ambiance au travail : *« Je me pensais féministe à l'époque, avant Me Too. Mais c'était du féminisme des années 70, où le combat c'était : j'ai un métier de mec et c'est bon. Mais en fait, pas du tout. Je le disais à mon père, il n'y a pas longtemps : j'ai l'impression que c'est triple ou quadruple peine pour ma génération. Parce qu'on nous a vendu qu'on allait pouvoir faire les mêmes études, qu'on allait pouvoir avoir les mêmes jobs. Et la réalité, c'est qu'au final, dans la vie familiale, dans le couple, les rapports n'ont pas changé dans ma génération, pour la plupart ».*

Nathalie a évolué dans un milieu masculin : *« Ma mère était dessinatrice industrielle, donc travaillait dans un environnement masculin. Mon père m'a élevée, donc j'étais dans un environnement masculin. J'ai fait une prépa méca, on était 4 meufs sur 40 étudiants. J'ai fait une école d'ingé, et puis j'ai enchaîné dans l'industrie aéronautique, où, en gros, dans ma dernière boîte, on était 10 % de meufs. Et donc là, les éléments stigmatisants, c'était : je ne suis pas de la région, je suis une femme, j'ai fait des études. »*

Nathalie occupe alors un poste de cheffe de projet. Elle décrit les effets pernicieux et délétères de l'ambiance de travail de cette entreprise sur sa santé : *« J'étais dans une espèce d'effort permanent*

pour tenir le coup, avec une espèce de violence diffuse quotidienne. Je me souviens, une fois, un vendredi matin, j'ai ouvert la grande porte du bâtiment et là, en avançant le pied pour passer par-dessus, je vois la longueur de ma robe et je me dis : oh putain, la journée va être longue. Et puis je réalise : ah, on est vendredi, les ouvriers ne travaillent que le matin. Ouf, c'est déjà ça ! C'est ce truc quotidien qui grève ta santé mentale, ta confiance en toi, tout ça. Et je pense que ça, c'est ce qui amène aussi à ce que tu sois toujours dans une espèce de performance pour essayer de survivre. Ça mène à l'épuisement. » Elle raconte d'autres épisodes : « Comme t'es une meuf, on t'attribue une liste d'amants longs comme le bras, y compris ton chef. C'est aussi se faire aboyer dessus en traversant l'atelier... Voilà, c'est des trucs... J'ai envie de dire aussi « anodins » que ça. Tu vas aussi avoir le chef qui va te demander de préparer la revue de processus, tu vas mener la revue de processus, et puis à la fin, ça va être le nom de qui signé en bas ? Ça va être le nom de ton chef. C'est pas toi, t'as rien fait. On va te proposer un poste, et puis le jour où tu l'acceptes, on va te dire que finalement, il y a untel qui est dispo. Mais les critères de sélection, c'est quoi ? C'est le sexe, la disponibilité, les compétences... ? » Cette violence « diffuse » a été difficile à identifier pour Nathalie qui voyait pourtant son état de santé se dégrader : « il m'a fallu être partie de l'entreprise depuis deux ans et une intervention extérieure pour que je m'en rende compte. » Elle réalise rétrospectivement

qu'elle a inconsciemment fait abstraction du sexisme ambiant dans son entreprise : « *le cerveau met ça sous le tapis, pour survivre* », en s'accrochant à la soi-disant égalité femmes-hommes dans le monde du travail dont on lui rebat les oreilles. Elle se répète : « *On nous a tellement vendu l'égalité, les chances, hommes-femmes, machin et nanani, alors pourquoi j'y arriverais pas ?* »

La philosophe féministe Elsa Dorlin a introduit dans ses travaux la notion de *dirty care*, ou *care* négatif, qu'elle définit ainsi : « la violence endurée génère une posture cognitive et émotionnelle négative qui détermine les individu.e.s », c'est à dire qu'« il n'est plus question ici de "se soucier des autres" pour faire quelque chose qui les aide, les soigne, les reconforte, les rassure, les sécurise, mais bien de se soucier des autres pour anticiper ce qu'ils veulent, vont ou peuvent faire de nous quelque chose qui potentiellement nous dévalorise, nous fatigue, nous insulte, nous isole, nous blesse, nous inquiète, nous nie, nous effraye, nous déréalise. » Le *care* négatif consiste ainsi à « se projeter en permanence sur les intentions de l'autre, à anticiper ses volontés et désirs, à se fondre dans ses représentations à des fins d'autodéfense », tout en établissant « une connaissance des plus poussée, documentée, sur les groupes dominants²³ ». Tous ces micro-comportements d'adaptation et d'anticipation sont des stratégies d'autodéfense que

²³ Dorlin, E. (2017). *Se défendre. Une philosophie de la violence*. Zones.

les populations minorisées mettent en place sans même en avoir conscience.

Au travail, Nathalie baigne dans un continuum de violences ordinaires. Leur minimisation l'empêche de percevoir son environnement professionnel tel qu'il est : hostile, dévalorisant, excluant. Si ces violences se veulent imperceptibles, Nathalie met en place ces stratégies de protection sans pour autant les inventer : elle les a déjà apprises. Si Nathalie choisit de troquer sa robe contre un pantalon pour traverser l'atelier, cette idée ne vient pas d'elle : elle connaît, de sa propre expérience et de l'expérience de ses paires, tout ce que porter une robe dans un environnement masculin implique. Elle sait, par exemple, qu'elle ne pourra pas se plaindre d'être « relaquée » de la tête aux pieds si elle dévoile (quel affront) ses jambes, ses bras, ou si elle porte trop de maquillage. C'est le contrat. Il ne faudra pas venir chouiner si on portait une jupe.

Nathalie poursuit : « *Dans ton enquête, tu parles de violences sexistes et sexuelles. Je ne sais pas si tu te souviens, mais au début, dans ma prise de contact, je t'ai dit que je ne savais pas si mon sujet allait t'intéresser. Parce que pour moi, ce n'était pas assez violent. Parce que ce n'est pas un truc, tu vois.* » Je me suis moi-même posé la question tellement de fois : sans ce long travail, j'aurais été incapable de nommer comme violence certaines choses que j'ai vécues — ou que j'ai fait vivre. Et je me rappelle parfaitement avoir pensé « ça peut toujours être intéressant » en recevant

le premier message de Nathalie, sans mesurer l'importance de ce type de témoignage.

Mon amie Maureen, 28 ans, adore son travail et s'estime chanceuse de l'exercer dans un cadre particulièrement prestigieux. Pour éviter de la compromettre, je me contenterai de dire qu'il s'agit d'un milieu très masculin dans lequel le sexisme est presque institutionnel, en tout cas largement banalisé. Malgré son amour pour son métier, elle cherche à quitter l'entreprise dans laquelle elle travaille car les remarques sexistes et les allusions sexuelles incessantes la font suffoquer. Depuis plusieurs semaines, au moment où j'écris ces lignes, elle nous parle de cette ambiance misogyne et homophobe qui affecte ses conditions de travail et la mettent dans un état d'hypervigilance permanent. Elle-même en couple avec une femme et victime de violences sexuelles durant l'adolescence, Maureen veille presque malgré elle à ce que des agressions ne soient pas dissimulées derrière ces blagues et ces allusions : elle se rend au travail avec l'angoisse que « quelque chose de plus grave » se cache sous des interactions ouvertement sexistes. Récemment, en repensant à mon entretien avec Nathalie, j'ai envoyé un message à Maureen dans lequel j'écrivais : « *Tu sais que ça a un nom ce que tu vis au taf ? Ça s'appelle du harcèlement sexiste d'ambiance. Je connaissais pas avant d'avoir en entretien une femme qui l'a vécu (et que ça a détruit car c'est reconnu comme une violence de genre). Je sais pas pourquoi j'y ai pas pensé plus tôt.* » Elle me

répond : « *Oh. Je sais pas pourquoi mais ça m'aide. J'ai l'impression de pas être folle* ».

En discutant frontalement de violences sexuelles avec l'entourage, il n'est pas rare que certaines personnes relatent des événements qu'elles ne jugent « pas si graves » ou qui ne sont « pas des agressions *mais* » qu'elles n'ont jamais oubliés et qui sont toujours associés à un certain inconfort. Par exemple, alors que je parlais du procès à l'une de mes collègues de travail, elle me raconte spontanément un souvenir d'enfance qu'elle ne jugeait « pas *aussi grave* » que le mien, et me décrit en fait une agression sexuelle (tout à fait similaire à celle que j'avais vécue et pour laquelle j'avais porté plainte) qui avait eu lieu sous les yeux de ses parents. Je me souviens qu'elle avait terminé son récit en disant : « *C'est marrant, j'ai cinquante ans passés et j'ai jamais oublié ce truc* ».

Ce truc, c'est une agression qui n'a jamais été nommée, mais demeure un malaise tenace. Que faire de ces souvenirs ? Comment savoir quelle différence ça fait, au fond, de ne pas s'y confronter, comment savoir si ça compte ? Quand je lui demande si elle aimerait avoir recours à la justice pour dénoncer le viol dont elle a été victime, Camille me répond : « *Je ne me sens pas légitime à prendre et à polluer de l'espace pour un truc qui s'est passé il y a 25 ans alors qu'il y a des femmes qui en ont besoin urgemment de l'attention des policiers, de la justice. Des femmes qui en ont*

plus besoin que moi, aujourd'hui. Parce que leur vie est en jeu. Moi j'en suis sortie et je suis en train de m'en sortir. » Après une courte pause, elle concède : *« Bon c'est une fausse excuse que je te donne là. »*

Laurence a subi plusieurs agressions sexuelles, dans l'enfance et à l'adolescence, avant d'être victime de violences conjugales. Elle exprime la même chose que Camille : *« Je ne me sens pas légitime. Ça fait quand même 50 ans que je vis avec ça. Je ressors ça maintenant, et je ne vais pas si mal. J'ai pas fait de dépression. J'ai quand même ma vie... Certes, je me suis fait violenter conjugalement, sans m'en rendre compte pendant 20 ans, d'accord. Même plus. Mais... qu'est-ce que j'irais remuer la merde ? Pour moi, c'est pas du tout confortable. »* Le fait d'être « fonctionnelle » peut être déroutant et conduire à minimiser ses traumatismes. Le retournement de la culpabilité contre soi, couplé à une représentation caricaturale de la condition de victime, provoque un raisonnement tronqué. Les mots de Laurence le prouvent : il faut remplir certaines conditions (elles ne sont jamais suffisantes) pour être une *vraie* victime. Il faut toujours quelque chose de plus grave que ce qu'on a soi-même vécu pour être une femme qui a *vraiment* souffert. Ce sentiment n'est pas une fragilité individuelle. Il suffit d'écouter une conversation au hasard pour constater les effets de la culture populaire sur notre conception de l'amour et de la sexualité. En esthétisant les violences de genre, en les mettant en scène sous

les noms de « dérapage » ou de « passion », la culture populaire altère notre discernement. Car dans la vraie vie, une femme qui dit non ne se fait pas désirer. Elle n'a pas envie, c'est tout. Elle n'est pas davantage une « allumeuse » quand elle n'a soudainement plus envie de faire l'amour. Elle n'a plus envie, c'est tout. Une claque n'a rien de sexy, même quand elle est donnée par une femme trahie dont le mascara coule sur les joues. Un prof n'a pas une « histoire compliquée » avec une élève. Le pote « un peu lourd » est une légende. La violence conjugale n'est pas une « grosse dispute », le conflit n'est pas nécessairement violent. Souvent, la violence est unilatérale, et elle ne ressemble pas aux scènes que le cinéma nous a appris à reconnaître. L'Observatoire des violences faites aux femmes de Seine-Saint-Denis et de Paris, avec l'association En Avant Toute(s) et la Mairie de Paris ont créé le Violentomètre, un outil destiné à sensibiliser les jeunes femmes aux violences conjugales. En donnant des exemples concrets de comportements violents, le Violentomètre permet aux jeunes femmes d'évaluer par elles-mêmes leur relation à l'aide de la gradation colorée qui va du vert au rouge. L'outil est gratuit, téléchargeable en ligne²⁴, et en libre-service dans certaines associations, stands de prévention, festivals, MJC et établissements scolaires. Les lycées en particulier avaient fait l'objet d'une campagne de diffusion en 2019. Laurence

²⁴ Centre Hubertine Auclert. (2019). *Violentomètre*.

a pu identifier certaines violences dans son mariage grâce à cet outil : « *Imposer du porno, ça fait partie du Violentomètre. Ah ben oui, alors c'est de la violence. Mais moi, comme il ne m'a jamais hurlé dessus, il ne m'a jamais tapée... J'aurais presque préféré. Enfin, c'est horrible, c'est horrible de dire ça, mais ça aurait été beaucoup plus clair.* » Ce genre d'outil permet de prendre la juste mesure des violences avant qu'elles ne s'intensifient. Un outil mis au point par des spécialistes peut non seulement pallier le manque de connaissances de l'entourage, mais a parfois plus de poids que leurs mises en garde. Laurence se rappelle : « *C'est comme si tout le monde voyait que je vivais des trucs de merde, mais que... Je sais pas. Il y a juste ma meilleure amie, la plus ancienne, qui, la première, m'avait dit, comme j'avais parlé de son problème d'alcool, elle m'a dit, « mais tu te casses ! Tu te casses ! » À l'époque je me suis pas forcée. Je suis restée parce que je suis restée, et c'est tout.* »

Je propose un exercice simple, remplacer « ce n'est pas si grave » par « est-ce qu'il faut attendre que ce soit *plus grave* pour s'en soucier ? » Faut-il avoir envie d'en mourir pour considérer que les violences nous font du mal ?

Invisibilisation des violences contre et au sein
de la communauté LGBT+

Meera a elle aussi vécu des violences sur son lieu de travail. En 2017, elle occupe un poste de responsable de communication au siège social d'une école parisienne, quand un nouveau directeur général est recruté : « *Extrêmement sympathique. En plus il arrive après une DG qui, elle, pour le coup, était vraiment pas sympathique du tout, donc tout le monde pousse un ouf de soulagement, et on se rend compte qu'on peut blaguer, on peut avoir, dans le premier mois, en tout cas, une ambiance de travail beaucoup plus détendue.* » Mais très vite, elle est victime de harcèlement : « *Je suis identifiée comme étant la lesbienne, la mal baisée. Il y a quand même beaucoup de blagounettes qui commencent à se cristalliser autour de mon orientation sexuelle, de mes revendications. Et progressivement, le DG commence à souder le collectif en réaction à mes postures. À chaque fois que j'ai été taclée, j'ai toujours répondu. Je disais « ça, c'est du sexisme, ça, c'est de la lesbophobie, ça, c'est de l'homophobie ». Et le collectif de rire, de rire, et ça prenait des degrés quand même relativement importants, puisque quand je prenais la parole, pour présenter mon travail, l'avancée de travaux, des résultats de recherche, j'étais coupée dans ma prise de parole « Bon, allez, taisez-vous. Allez, rendez-moi le micro. »*

Des choses qui étaient relativement violentes, donc auxquelles je réagissais. Mais le DG se sentait autorisé de dire ces choses parce que d'une part, il parlait du principe que Me Too, c'était un effet de mode. D'autre part, il avait réussi à souder le collectif contre moi et à m'isoler. On me demande qui fait l'homme, qui fait la femme, on me renvoie à la gueule que ma fille n'est pas ma fille parce que c'est pas moi qui l'ai portée dans mon utérus. Mais comment vous pouvez oser dire ça, quoi ? »

Elle finit par quitter son travail après avoir essuyé des refus de promotion, d'augmentation, au titre que « *j'en ai pas besoin parce que je suis lesbienne* » : « *pour moi c'était intenable. Je suis partie en novembre 2023, après 8 mois d'arrêt, j'ai vraiment été abîmée par ce travail-là. Je suis partie par rupture conventionnelle parce qu'il y a eu une reconnaissance d'accident du travail.* » Bien qu'elle n'ait jamais cessé de dénoncer et d'alerter sur les comportements sexistes et lesbophobes qu'elle subissait, Meera a attendu des années avant d'obtenir la reconnaissance de violences qui touchaient en fait l'ensemble des femmes de l'entreprise : « *On m'a donné raison parce qu'il y a eu plus de 30 femmes qui ont signalé des faits de sexisme, de violences sexuelles qui ont été commises par lui.* »

Les faits sont cependant minimisés, particulièrement pour Meera qui n'a subi « *que* » du harcèlement moral : « *Quand, moi,*

des administrateurs viennent me voir, ils me disent « Heureusement que c'était pas trop grave ». Je dis « mais comment ça, c'était pas trop grave ? » Et ils disent « Personne n'a été violé. » Sur 30 femmes, qu'est-ce que vous en savez, vous ? Qu'est-ce que vous en savez ? Et on me répond « Non mais vous, ça va ». » Elle poursuit : « 30 meufs, des étudiantes à qui il a proposé des faveurs sexuelles, à qui il a envoyé des photos de bite, des professionnelles, des collègues à qui il a promis des promotions pour pouvoir tirer un coup. Dans le cadre de ses fonctions, il gérait une résidence universitaire dans laquelle il avait réservé une chambre qui servait de lupanar. Des partenaires qui ne voulaient plus venir sur site parce qu'elles avaient peur de le rencontrer. Cette concordance de témoignages a conduit, non pas à ce que soit prononcée une faute grave, mais il a été remercié. Il a obtenu une rupture conventionnelle et il est parti avec un chèque de 70 000 euros. Et moi, en tant que responsable de communication, on m'a demandé de mentir sur les faits. Donc je me suis retrouvée dans une espèce de double bind où, d'une part, je devais faire mon travail de communication de crise, mais de l'autre côté on m'a demandé de mentir. » Meera insiste : les violences qu'elle a vécues étaient « observables » de tous·tes, elle était une cible désignée en raison de son homosexualité, qui a servi de prétexte pour le harcèlement dans l'indifférence générale.

Dans son essai *À nos désirs*, la journaliste et autrice Élodie Font mène une enquête inédite sur la sexualité et la vie affective des lesbiennes en France. Elle y consacre un chapitre sur la réalité des violences à l'encontre et au sein de la communauté LGBT+. Souvent restreintes dans l'imaginaire collectif à des attaques d'un extérieur homophobe ou transphobe, la forte prévalence des violences sexistes et sexuelles chez les personnes LGBT+ reste impensée : « En 2007 en France, selon l'enquête Contexte de la sexualité, 52 % des femmes lesbiennes confient avoir subi des violences sexuelles. Pour les femmes qui se sont entretenues avec [elle], ce chiffre dépasse même les 70 %²⁵. » Un autre sujet qui peut paraître contre-intuitif au vu des chiffres sur les violences conjugales, exercées en grande majorité par les hommes, est celui des violences au sein des couples lesbiens : car les couples hétérosexuels n'ont pas le monopole de l'hétéronormativité. L'invisibilisation des violences exercées par une femme sur une autre s'explique en grande partie par la méconnaissance des mécanismes des violences de genre : « En tombant amoureuse d'une femme, nous espérons nous sentir davantage en sécurité. Nous écarter des rapports de domination : qu'ici, entre nous, nous ne souffrirons pas, nous, personnes LGBT+, qui sommes déjà fragilisées par nos désirs hors de la norme hétérosexuelle », or « Les relations entre

²⁵ Font, E. (2024). *À nos désirs*. La Déferlante éditions.

femmes ne sont pas exemptes de dynamiques intersectionnelles d’oppression liées à la classe, la race, le validisme, voire l’expression de genre²⁶. » Invisibilisée dans l’espace public, la violence commise par les femmes est très majoritairement psychologique, ce qui contribue à la minimiser dans l’imaginaire collectif : « Personne ne veut croire à la violence entre femmes²⁷ ». Pourtant, les femmes lesbiennes subissent aussi des violences conjugales. C’est ce qu’a vécu Virginie, 49 ans.

Au moment où je la rencontre, Virginie est en arrêt de travail depuis bientôt 3 ans. Victime de violences de la part de son ex-conjointe, elle décrit un vrai manque de considération de sa souffrance, y compris de la part de la communauté LGBT+ : « *Ça me met en colère, parce qu'on parle de certains types de violences, et je le conçois très bien, cette importance-là, mais pour moi, ça ne devrait pas empêcher de visibilité les autres violences, même si elles sont minoritaires, elles ne sont pas moindres dans leurs conséquences sur les victimes.* » Elle ressent cependant, ayant par le passé relationné avec des hommes pour coller au modèle hétéro-normatif, que les relations amoureuses entre femmes assurent davantage d’égalité dans le couple : « *Il y a clairement une différence.*

²⁶ Font, E. (2024). *À nos désirs*. La Déferlante éditions.

²⁷ Font, E. (2024). *À nos désirs*. La Déferlante éditions.

C'est sûr. Parce qu'on est quand même sur un pied d'égalité, justement parce qu'il y a des déconstructions, en rapport avec cette orientation sexuelle. Et ça, ça change énormément de choses, c'est sûr et certain. » Socialisée avec l'idée que l'entre-soi féminin est un gage de sécurité, elle nuance la corrélation entre l'effacement des inégalités de genre et l'absence de violences : *« J'ai grandi avec l'idée qu'à partir du moment où on était entre femmes – alors, quand j'étais petite, adolescente, c'était les amies – on était en sécurité. Donc j'étais pas en capacité de reconnaître les red flags énormes chez une femme. Alors que c'est les mêmes que chez les hommes. J'ai grandi comme ça, et j'ai dû vivre des violences pour m'en rendre compte. J'espère vraiment que ça arrivera le moins possible à d'autres personnes. Parce qu'un jour, on en parlera comme on parle des violences exercées par les hommes. »*

Elle décrit le « deux poids deux mesures » qui a accompagné sa prise de conscience et sa prise de parole : *« Au début, j'avais beau parler, je ne parlais pas fort. Enfin, je veux dire, symboliquement. Mais c'était parce que j'avais peur, parce que j'étais dans le déni. Ça fait aussi partie du parcours de la parole d'une victime, mais effectivement, le fait que ce soit une femme, ça minorisait énormément la chose. Je pense que j'aurais parlé de cette manière-là d'un homme, peut-être que certaines personnes m'auraient dit « mais non, là, ça ne va pas. » Parce que moi-même, je minorais. Quand j'arrivais à pointer un truc, je le minorais tout de suite. Et*

après, quand j'ai vraiment fait un travail pour comprendre ce que j'avais vécu, pour comprendre les fonctionnements de la personne, ce qui m'a permis de décider aussi de déposer plainte, là, mon entourage a mieux compris. Parce que j'en parlais plus précisément, parce que je pouvais aussi m'autoriser à faire parfois cette comparaison, simplement : « ce que je décris là, en termes de comportements, c'est exactement les mêmes comportements qu'un homme. » J'arrivais à contrebalancer ce qu'on me renvoyait de minorisation de ces violences. » Elle poursuit : « Je me suis dit qu'un jour, j'écrirai mon histoire, je l'écrirai en genrant le texte au masculin. Je suis sûre que tout le monde serait étonné et je suis sûre que tout le monde serait grandement choqué. Si c'est au féminin on dira : « Ah, mais quand même, c'était une relation amoureuse, mais pourquoi elle s'est pas défendue ? » Il y a une essentialisation, là aussi : les femmes ne peuvent pas être violentes. Stop. »

Élodie Font évoque aussi la peur de récupération de la parole des victimes LGBT+ qui les enferme parfois dans l'autocensure : « Les victimes LGBT+ de violences conjugales craignent de renvoyer un message négatif à propos de la communauté, que leur appel à l'aide soit instrumentalisé par les homophobes²⁸ ». Virginie refuse d'en être tenue pour responsable : « *Il y a un Me Too lesbien, qui a existé, mais qui n'était pas bien perçu, parce que voilà,*

²⁸ Font, E. (2024). *À nos désirs*. La Déferlante éditions.

qui sont ces personnes qui viennent dire du mal des femmes et braquer les projecteurs sur des violences que peuvent exercer des femmes, alors même que ça pourrait être retourné contre nous. Pour moi, c'est faux. Tout peut être retourné, c'est le risque, mais à partir du moment où on a une parole étayée sur des faits, sur des analyses, sur des fonctionnements... Effectivement, des gens peuvent essayer de s'en saisir, mais ça n'ira pas bien loin, je pense. Ça va être qui ? Ça va être les masculins, ça va être l'extrême droite. On voit bien, c'est les mêmes que d'habitude, ils reprennent toujours la même rhétorique, comme les agresseurs. »

Le corps soignant : silence, et on regarde ailleurs

Si l'entourage échoue souvent à reconnaître les violences, on pourrait espérer que les professionnel·les de santé, formé·es à observer les corps et les souffrances, y soient plus attentif·ves. Les récits des enquêtées montrent que ce n'est pas le cas : le corps médical hérite lui aussi de la culture du viol, et sa position d'autorité confère à son silence un poids particulier. Laurence est pédiatre depuis plus de vingt ans. Elle suit les enfants de la naissance à la jeune adolescence. Depuis quelques années, elle questionne sa manière d'exercer la médecine auprès des jeunes publics : « *Je me demande comment je fais pour ne pas repérer les violences sexuelles*

chez les enfants, alors qu'il y en a trois par classe, au minimum. Parce que j'en ai eu, mais c'est les mères qui ont fini par me le dire. Mais moi, je n'ai pas posé les questions. Ça m'a beaucoup questionnée sur ma pratique. Sur tous ces petits maux, par exemple, les troubles du sommeil. J'avais une patiente de 6 ans, des troubles du sommeil depuis presque toujours. Un jour, elle finit par révéler devant toute sa famille, qu'elle est incestée par le grand-père. Je n'ai rien repéré, je n'ai pas posé la question. Donc ce que ça a fait dans mon parcours professionnel, c'est que maintenant, j'ai la question facile. Et j'essaye aussi, alors je n'y arrive pas toujours, parce que je ne sais pas pourquoi, je pense que j'ai une petite réticence, je me trouve intrusive, mais j'essaye, pour les nouveaux patients, de leur demander si eux, ils ont vécu des événements adverses dans leur enfance, genre séparation, deuils, violence psychologique, physique ou sexuelle. »

Victime d'inceste dans l'enfance, Caroline, 53 ans, se souvient de la violence des propos de certains professionnels de santé : *« Je me suis beaucoup heurtée à tout un tas de paroles extrêmement culpabilisantes dans le milieu médical. Ça a aussi freiné la possibilité d'en parler dans le relationnel, parce que si un médecin, un psy, a un discours qui n'est pas adapté, qui est culpabilisant, qui est moralisateur, etc., alors quelqu'un qui n'y connaît pas grand-chose, qu'est-ce qu'il va dire ? Il y a cette peur que ce soit nié, que ce soit pris comme une parole un peu légère. Un médecin, une fois,*

m'a dit « madame, il faut tourner la page, maintenant. » La méconnaissance de la symptomatologie des victimes d'inceste et de violences sexuelles de manière générale, tout comme des répercussions physiques et psychologiques des violences de genre sur les patient·e·s est encore fréquente, et la culpabilisation des victimes a encore la part belle dans le milieu médical. La minimisation voire la négation des expériences traumatiques des victimes entérine souvent leur silence.

Plusieurs professionnels de santé ont choisi d'ignorer la situation conjugale d'Emma. Pendant des années, elle vit avec un homme qui lui inflige des sévices d'une violence inouïe : coups, viols, privation de nourriture, menaces de mort, enfermement, dénigrement quotidien... Durant cette période, elle consulte à plusieurs reprises son médecin généraliste pour une fatigue extrême : *« J'étais sans cesse fatiguée. Quand je te dis fatiguée, à ne pas savoir ce qui t'arrive. Crevée, j'étais crevée. Mais mon médecin traitant, c'était un médecin de famille. Très âgé. Pas du tout... Pas formé. J'ai reçu pas mal de traitements à l'époque pour la dépression. Il ne comprenait pas pourquoi j'étais aussi fatiguée. Et puis pour lui, mon ex-mari, il était juste parfait. Il était grand directeur. Il voyageait à l'international. Le médecin disait « Vous devez tout gérer à la maison, oui, mais vous ne travaillez pas. » Donc non, il n'a jamais posé la question des violences. Et pourtant, j'avais des marques sur le corps. J'y suis déjà allée avec des coquards. »*

Ces récits montrent que les soignant·es ont une responsabilité dans l'accompagnement des victimes bien sûr, mais aussi qu'une intervention de leur part peut être *le* déclic voire un sauvetage d'urgence des victimes mal prises en charge. Chloé, née en 1966, raconte : « *J'ai commencé une thérapie avec un psychiatre neuf mois avant... avant les violences. Et on a fait quatre mois ensemble avec ce psy. Et au bout de quatre mois, il m'a clairement dit « Vous allez plutôt bien. C'est votre conjoint qui a un problème. »* »

Une nuit, le mari de Chloé la frappe jusqu'à ce qu'elle commence à perdre connaissance : « *Je me suis fait tabasser pendant toute une nuit. Il m'a prise à la gorge et j'ai cru que j'allais mourir, étranglée. Et je me suis affaissée. C'est marrant, quand on en parle, c'est quand même toujours... (sa voix se brise) Et on s'est couchés. Il s'est endormi, il me tenait. Mais après, il a lâché prise et moi, qui suis très bruyante et tout ça, c'est la première fois de ma vie, je pense, que j'ai pas fait de bruit. Je suis descendue et j'ai pris les clés de la voiture et je me suis barrée chez une amie.* »

« *J'ai porté plainte en janvier, il est passé au tribunal en septembre. Je me souviens, il s'était pété des phalanges parce qu'il avait tapé dans le mur en disant « Je peux plus te taper toi parce* »

que j'ai une plainte au cul. » Le jugement a eu lieu à la même période où Marie Trintignant a été assassinée²⁹. Au tribunal il a dit que c'était à cause de Marie Trintignant qu'il s'était pris trois mois de prison. »

« En février, il m'a proposé qu'on voie une psychologue ensemble, pour qu'elle répare notre couple. Et c'est mon psychiatre à moi qui m'a fait arrêter. Parce que pendant les séances en couple, je m'en prenais plein la figure. Je disais à la psy que quand on essayait de discuter, il me traitait de pute, de salope, elle me disait « mais ça, c'est des mots d'amour ». Puis mon psy m'a dit : « alors ce qu'on va faire, c'est que je vais vous aider à le quitter. » J'ai eu les bonnes personnes au bon moment. Quand la violence est arrivée, j'étais déjà suivie. »

Sylvia se souvient elle aussi d'une rencontre marquante avec une médecin : *« Je ne me suis pas rendu compte, mais j'ai commencé à sombrer. Jusqu'à aller faire une visite médicale, complètement anodine, et faire prendre ma tension. Et là, je tombe sur une personne exceptionnelle. En médecine du travail, ce n'est pas toujours le cas. Elle me garde une demi-heure. Elle prend ma tension. Et elle me dit, « ça va vous en ce moment ? » Elle me regarde. Je réponds oui. Elle me dit, « non, mais parce que vous avez 16, 17*

²⁹ Par son conjoint Bertrand Cantat.

de tension là ». Je dis, « ben non, ça, c'est pas possible. Parce que moi, j'ai toujours 10. Donc, je n'ai jamais 17. » Elle me dit, « non, non, je vous assure, là, vous avez besoin de vous reposer en ce moment ». Et là, je me suis effondrée. Parce qu'une tierce personne venait de me demander comment j'allais. »

Pour Charlie aussi, les déclics sont venus de l'extérieur : « *Mon choc traumatique s'est déroulé sur cinq jours, on va dire. Donc, il y a eu, dans l'ordre, ma sage-femme qui m'a dit « Vous vous rendez compte de ce que vous me dites ? » Parce que je parlais de rapports, jamais forcés, mais où je n'avais pas envie. Ensuite, il y a eu mon médecin, à qui j'ai raconté une autre histoire, qui m'a dit que c'était typique du pervers narcissique. On était deux jours après la rupture, j'étais là : ok, c'est énorme. Juste après, le soir du rendez-vous, j'ai été lire des articles sur le pervers narcissique, et j'ai halluciné : 99 % de ce qui était énoncé, c'est ce que j'avais vécu. L'article dit que l'emprise consiste à exercer un pouvoir et une manipulation sur l'autre qui l'amène à accepter l'inacceptable. C'est cette phrase qui m'a fait tilt. Parce que ça faisait des années que je lui disais que je ne lui pardonnerais jamais de m'avoir promis d'être la mère de ses enfants pour ensuite me retirer ma maternité petit à petit chaque jour, subtilement. C'était le truc qui m'obsédait, qui me faisait hyper mal depuis le début et que j'aurais dû écouter, si je savais écouter ce qui était bon ou mauvais pour moi. Plus tard, quand je suis arrivée dans le bureau*

de ma psy, je lui ai dit que j'avais lu cet article et que je pensais être sous emprise et elle m'a répondu « ah enfin Charlie, ça fait 2 ans que j'essaie de vous le dire ! »

Celles qui ne sont plus là

Toutes les femmes dont il a été question jusqu'ici ont survécu aux violences, au silence médical, à l'isolement. Mais il serait malhonnête de refermer ce chapitre sans nommer celles qui n'ont pas eu cette chance, ou à qui elle n'a pas été donnée. Les femmes que j'ai interrogées sont des survivantes, des rescapées, comme elles se nomment parfois. Mais parmi les nombreuses victimes de VSS, il y a celles qui ne sont plus là pour en parler. Dans son ouvrage *La force de la non-violence*, la philosophe Judith Butler écrit que « La violence sexuelle porte en elle une menace de mort, et trop souvent, elle ne manque pas à cette promesse. [...] Celles qui vivent comprennent qu'elles vivent encore, qu'elles vivent en dépit de cette menace ambiante, et elles résistent, et endurent, et respirent, dans une atmosphère de peur et de danger potentiel. [...] leur

expérience de l'inégalité et de subordination est déjà liée à leur statut de « personne tuable³⁰ ». »

Il faut donc intégrer à nos réflexions sur les violences de genre celles qui n'ont pas survécu, celles qui sont mortes sous les coups de leur conjoint ou ex-conjoint, victimes de féminicide, celles dont les blessures étaient si profondes qu'elles ont préféré mourir. Dans un compte rendu sur la corrélation entre violences sexuelles et tentatives de suicide, la sociologue et démographe Claire Scodellaro décrypte, pour l'Observatoire national du suicide, les résultats de différentes enquêtes sur les violences de genre. Ces études révèlent ainsi que « quasiment un tiers des femmes adultes exposées à un viol ou à une tentative de viol ont également tenté de se suicider³¹. » Ce sont des chiffres qui peuvent se perdre dans ceux des pathologies psychiatriques, en particulier chez les femmes. Stéphanie me raconte par exemple : « *Ma nièce, qui a 23 ans, a dit seulement là, uniquement parce que moi, j'ai porté plainte, et que j'ai vraiment mis les mots sur ce que j'ai vécu, c'est seulement là qu'elle a dit, « Quand j'ai fait une tentative de suicide il y a quelques années, c'est parce que j'ai été violée.* »

³⁰ Butler, J. (2023). *La force de la non-violence : une obligation éthico-politique*. Pluriel.

³¹ Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (DREES). (2022). *Fiche 15 – Violences sexuelles et tentatives de suicide*. Ministère des Solidarités et de la Santé.

Après son départ du domicile conjugal, Chloé, ancienne « *femme battue* », traverse une période très difficile durant laquelle elle « *perd pied* ». Elle est mise en arrêt de travail. Elle se rend avec son amie Flo dans la Drôme et « *touche le fond* » : « *J'ai dit à Flo « écoute Flo, je vais me pendre ». Pour moi c'était la solution, mais vraiment je m'en souviens très bien, il y avait ce putain de gouffre devant moi, je ne pouvais rien faire avec ce gouffre et la solution c'était : je me pends comme ça, c'est réglé. Et là Flo m'a dit « mais tu ne voudrais pas mourir pour lu » et je dis « mais c'est pas pour lui, c'est à cause du gouffre* ». Heureusement, Chloé a survécu à ces pensées suicidaires, en partie grâce au soutien de ses proches et une prise en charge psychologique.

Charlie témoigne elle aussi : « *J'appelais SOS suicide deux fois par nuit parce que j'avais envie de me foutre en l'air. Je réalise maintenant que la levée d'amnésie sur un passé incestuel a fait l'effet d'une bombe, ça m'a fait si mal que c'en était insoutenable. Le fait que je me sois laissé piétiner aussi longtemps surtout, j'avais une forme de colère contre moi-même pour ça.* » Quand elle prend conscience des violences psychologiques que son conjoint a exercées sur elle durant des années, elle ressent la douleur dans sa chair : « *Quand tu fais le rapprochement, tu gèles de l'intérieur. C'est pas des images. J'avais froid physiquement. J'avais une colonne de froid qui commençait dans la gorge et qui se terminait dans le vagin, pendant 5 mois. C'était physique, quoi. C'est dingue.*

Je sais même pas si on peut croire à un truc pareil. C'est hallucinant ce que fait le corps ».

Emma a 53 ans. Elle a survécu à des violences conjugales d'une extrême violence qui ont duré une vingtaine d'années. Des violences physiques, sexuelles, économiques et un contrôle coercitif qui l'ont petit à petit vampirisée : « *Il m'a tellement expliqué que j'étais folle, il m'a tellement dit que j'étais complètement tarée... À un moment, je pesais 40 kilos, il me privait de nourriture, de sommeil. Il est allé jusqu'au bout de sa destruction mentale. Il m'a dit, « je te la ferai à la De Ligonès.³² » Il rentrait le midi, il me mettait une arme sur la tempe, en me disant, « je vais te tuer. » Emma décide un jour d'appeler sa mère pour lui parler des violences qu'elle vit. Au lieu de la soutenir, elle appelle le mari d'Emma. Ensemble, ils l'emmènent à l'hôpital psychiatrique de force, alors qu'elle s'effondre. À l'hôpital, elle rencontre un spécialiste, est suivie plusieurs mois, sans qu'aucune pathologie psychiatrique ne soit diagnostiquée. Pour autant, la question des violences n'est jamais évoquée, malgré l'état physique et psychologique alarmant d'Emma : « *Mon bourreau est allé jusqu'à m'emmener avec ma mère aux urgences psychiatriques pour me faire passer pour folle. On ne m'a même pas posé la question des violences. En gros, j'étais juste**

³² Xavier Dupont de Ligonès est soupçonné d'avoir tué sa femme, ses quatre enfants et leurs deux chiens avant de les enterrer sous la terrasse de leur maison.

quelqu'un qui risquait de se foutre en l'air. Je suis tombée au plus profond qu'on peut tomber, je pense. Je me suis dit je ne peux pas tomber plus bas de ma vie. J'ai pas compris ce qui m'arrivait. Je me suis retrouvée en psychiatrie. Hommes et femmes mélangés. Toutes pathologies confondues. Alors, j'étais pas dans des unités où il y a de la contention, c'était libre. Mais des zombies. Les chambres ouvertes, donc la nuit, autant te dire, il y a carrément des mecs qui sont rentrés dans la chambre. Donc je me disais « je vais me faire violer ». Moi, j'avais rien, si ce n'est que... J'étais cadavérique. Je suis arrivée, mon corps ayant lâché, ma psyché ayant lâché. Je ne faisais que pleurer. Je me rappellerai toujours me coler contre le radiateur avec 3 épaisseurs, des couvertures. Assise, prostrée. En situation de... D'effondrement et de post-trauma. Je prenais conscience, mais je pouvais pas dire les mots de violence. Et je passais mes journées contre le radiateur à pleurer. Ils m'ont proposé un psy, deux, trois fois. C'est tout. Ils m'ont filé un anxiolytique. »

Emma décrit un enfer sur lequel elle n'a jamais été questionnée durant son séjour à l'hôpital : *« Dans le jardin, on avait une mare. Il me disait que j'avais qu'à me jeter dans la mare. Je sais pas comment, je me suis pas foutue en l'air. Il est allé jusqu'au bout de sa destruction. Jusqu'au bout. Je sais que ça peut paraître dingue, mais je fais partie des femmes qui, pendant 20 ans, ont dit « Je suis tombée dans l'escalier. » « Je me suis frappée. » « J'ai*

pris la portière de ma voiture. » Maintenant, j'ai du recul. Mais c'est comme ça. Tu as tellement honte. Tu as tellement peur. Tu vis dans un climat de terreur. » Emma réussit enfin à obtenir le divorce, après que son ex-mari l'a assailli de procédures judiciaires en tout genre, que je ne détaillerai pas ici. Commence un long combat pour poursuivre sa vie : « Avec du recul, j'ai fait un long travail pour comprendre que la faute, c'était pas moi, que la culpabilité, je devais pas en avoir, mais c'est terrible. C'était un très bel aveu d'échec. Maintenant, je peux pas dire ça, mais avant, je me disais, j'ai perdu 20 ans de ma vie. C'était mes plus belles années. À 25 ans... tu te réveilles 20 ans plus tard, t'es juste un cadavre. T'as pas un rond. T'auras 550 euros de retraite. T'as plus rien. T'as plus d'amis, t'as plus de famille. T'as que dalle. » Pour elle, les violences perdurent bien au-delà du départ du domicile : « La violence, elle continue. C'est ce que je dis souvent. À la limite, les pires violences que j'ai vécues, c'est pas les violences physiques. Les pires, c'est les violences psychologiques. C'est aussi les violences après. Un flic m'a dit « vous avez fait le plus dur, vous êtes partie. » Non. Le plus dur, c'est après. C'est les procédures. C'est toutes les violences institutionnelles. Parce que moi, Dieu sait si j'en ai eu. Les multiples procès, les décisions... Et c'est toutes ces petites violences après. Les violences, elles continuent. C'est juste terrible. »

Dresser la liste de celles qui ne sont plus là est un devoir de mémoire, mais ne suffit pas à faire justice aux survivantes qui, elles, doivent composer avec l'après (et n'oublions pas que les mécanismes de connivence des institutions dont nous avons parlé sont exacerbés pour les femmes racisées, précaires, non valides...). Le premier outil de notre reconquête est la parole. Longue, douloureuse, parfois maladroite, elle est souvent une étape charnière pour transformer l'isolement en alliance. Pourtant, prendre la parole ne garantit pas d'être entendue. Comment devient-elle un levier politique ?

Chapitre 2 : Que faire de la parole ?

Ce que la parole coûte

Dans son documentaire *Une Famille*, l'écrivaine et réalisatrice Christine Angot, incestée par son père durant des années, filme sa quête de reconnaissance auprès de ses proches et entreprend un travail de déconstruction autour des tabous pour dire l'inceste. Dans une scène de tête à tête avec son ex-mari Claude, violé à l'âge de 11 ans, l'homme de 69 ans s'interroge, en larmes, sur le prix de la parole : « Qu'est-ce que ça va me révéler à moi-même – et aux autres, mais avant tout à moi-même – de ma vie, de qui je suis, de comment j'ai construit ma vie, de comment j'ai nourri mon rapport aux autres, à toi, à ma fille, aux autres femmes, à toute personne, sur quelle base³³ ? »

Caroline me parle de ce film lors de notre entretien, et du rôle de Christine Angot dans la visibilisation de l'inceste dans l'espace médiatique : « *Elle avait une manière, et elle a toujours, quoi que je trouve qu'elle s'est un peu adoucie, mais elle a une manière*

³³ Angot, C. (2023). *Une Famille*. Nour Films.

hyper cash, hyper raide, d'en parler, et ça peut être un peu rebutant. Moi, je me suis réconciliée avec ce qu'elle disait de son histoire et ses prises de parole à la suite de ce film. On y va, c'est cash, c'est l'horreur, et pourquoi vous n'entendriez pas l'horreur de ce que j'ai vécu ? Nous, on prend des gants tout le temps, et c'est vrai qu'on ne va pas aller heurter des publics qui n'ont rien demandé, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais à un moment donné aussi, il faut se rendre compte que notre quotidien, c'est dégueulasse. »

Sylvia est née en 1973, et habite à Bordeaux avec son mari et son fils. Elle a parlé pour la première fois et publiquement en 2021 d'une agression dont elle a été victime en 1989. En février 2018, le magazine Hebdo publie un article dans lequel plusieurs femmes témoignent et accusent un homme politique d'agressions sexuelles et de viols. Cet article est un déclencheur pour Sylvia : après trente ans de silence, elle décide de se livrer, devant les caméras d'Envoyé Spécial, sur un viol subi à l'âge de 16 ans, commis par cet homme. Pour elle, la volonté de parler plus tôt n'a pas suffi. Elle déplore l'absence de questionnement de la part de son entourage : *« On ne m'a jamais posé de questions non, mais vraiment, jamais, quoi. C'est important : on parle de la prise de parole, mais il faut vraiment qu'on parle de l'écoute. Je pense que beaucoup de femmes ont essayé de parler. L'écoute a manqué. C'est l'écoute qui est en train de mûrir. Je suis convaincue qu'il y a plein de fois où*

on aurait pu me faire parler. » Je lui demande : quelles questions aurait-elle voulu qu'on lui pose ? Sylvia répond : « Est-ce que tu veux me dire ce qu'il t'a fait ? », ne serait-ce que cette phrase. Ou « je te crois ». Cette phrase va venir, pour la première fois de Valentine Oberti qui était journaliste. Ça ne veut pas dire que les autres ne me croyaient pas, mais c'était la première fois que c'était verbalisé. » Lors de la diffusion de l'émission, Sylvia est accompagnée de son conjoint, son fils et deux amies : « Elles ont eu des réactions qui sont hyper récurrentes à l'époque : « Mais pourquoi tu parles ? Qu'est-ce que ça va t'apporter ? Mais tu te rends compte, ça va te remettre là-dedans. » Je pense que c'est pas du tout de la malveillance, mais... non, ça va pas me remettre, j'y suis toute ma vie, donc ça va pas me « remettre » là-dedans. C'est juste que vous, par contre, peut-être que vous n'êtes pas prêtes. Mais je l'ai accepté. D'abord, parce que c'étaient mes meilleures amies, je les avais choisies. Elles sont toujours des amies très proches, je les vois toujours. Mais par contre, j'ai compris qu'elles feraient le chemin qu'elles ont à faire. Et tout le monde n'est pas capable d'écouter, de recevoir des témoignages de victimes. »

Depuis la diffusion de l'émission, Sylvia regrette que ses amies ne lui reparlent jamais de son témoignage : « Je me demande quelle est ma part de responsabilité : est-ce que moi, j'ouvre l'espace ? » Je lui demande si elle a déjà sollicité ses amies pour en parler : « Je me rends compte que non. Parce que je suis tout de

suite allée me faire prendre en charge psychologiquement, donc j'estimais que je déposais ça quelque part. Mais tout compte fait, est-ce que moi, je peux aider l'autre à un peu en parler ? »

Parler n'est pas un processus linéaire. Quand la parole a lieu, il arrive qu'elle soit suivie d'années de silence, comme dans l'histoire de Sylvia : « *Je me suis tue pendant plus de 30 ans. Par contre, le jour où c'est arrivé, le 27 mai 89, j'ai confié le minimum syndical à une amie, la seule personne avec qui j'étais vraiment en confiance. Je lui ai confié qu'il s'est passé quelque chose. À ce moment-là je n'ai pas les mots que je peux avoir 30 ans après, évidemment. Parce que c'est un long chemin, de se rendre compte de ce qui s'est passé. Je ne vais jamais lui raconter ce qui s'est passé. Je ne vais jamais le raconter à personne. Ça, je vais vraiment attendre le 2 décembre 2021 à l'audition, enfin, quand j'ai été convoquée à la brigade des mineurs, puisqu'une enquête a été ouverte au lendemain de la diffusion de l'émission d'Envoyé Spécial. Ce jour-là, ça me donne l'impression de lâcher quelque chose, je crois, tout de suite. Par contre, ça va s'arrêter là. Après, je n'en parle plus jamais à personne. »*

Marie, 70 ans, est mariée depuis bientôt quarante ans. Elle décrit son mari comme « *super sympa à l'extérieur et puis, dès que la porte est fermée, différent. Tout le monde l'adore, mais il est très difficile à vivre* ». Sensible aux inégalités de genre depuis l'enfance, Marie était convaincue d'être armée pour échapper à la domination masculine : « *Ça m'a toujours énervée de voir ma mère soumise, et puis mon père, cette rage qu'il avait en lui depuis longtemps... et puis comme par hasard je retrouve un mari...* (Pause suivie de rires) *Enfin ça c'est de la psy après !* (Rires). *Mais c'est vrai que je me suis toujours dit que je serais jamais comme les femmes battues qui disent « non je suis tombée dans les escaliers » ou « je me suis cognée à la porte »... et c'est une erreur. En allant me confier à mes copines en disant qu'il était infernal et violent psychologiquement, j'avais l'impression que j'étais pas comme les femmes battues qui ferment leur gueule, mais quelque part ne pas me confronter à lui, ne pas me confronter au problème, c'était pas mieux. »*

Elle chérit l'espace de confiance que lui ont procuré ses amitiés dans sa vie d'épouse et de mère : « *Heureusement que j'avais des amies, surtout des amies du travail, des collègues qui sont vraiment des amies proches, et on a grandi entre guillemets*

ensemble quoi. Les enfants étaient jeunes, les problèmes de couple, c'est incroyable, le nombre de problèmes de couple ! Enfin c'est pas facile d'être avec quelqu'un. Même si ça a des côtés chouettes, j'avais souvent pas envie de rentrer à la maison quoi, parce qu'il mettait une atmosphère... De toute façon il ne s'est jamais occupé des enfants, il rentrait à minuit sans prévenir... » Elle reconnaît néanmoins que ces confidences ressemblaient parfois davantage à un défouloir qu'à un moment d'échange et de partage, et que cette habitude avait par ailleurs parfois pu occulter la gravité de certaines situations qu'elle vivait : « *Le fait de parler à mes amies, je pensais que ça enlevait le problème. Communiquer avec lui c'est pas possible, donc c'est vrai que ça déplaçait le problème sans le résoudre. C'était une soupape, ça me permettait de tenir mais ça ne changeait rien quoi. Je revenais un petit peu, à peine plus affirmée quoi, mais à peine. »*

C'est toujours un dilemme : comment protéger les personnes qu'on aime sans les brusquer, comment parler à des proches en détresse sans les braquer et perdre leur confiance ? Faut-il qualifier les faits pour la personne qui décrit des violences, ou doit-on simplement la croire et la laisser cheminer par elle-même ? Existe-t-il autant de réponses différentes qu'il existe d'individues ? Qui n'a jamais eu envie de crier « mais quitte-le/la ! » à un·e ami·e qui évoque des difficultés dans son couple ? C'est un réflexe commun qui s'entend tout à fait et qu'il faut parfois réprimer pour mieux

répondre aux besoins de la personne qui se confie. C'est ainsi que Laure, qui vivait pour la seconde fois une situation de violences conjugales qu'elle n'arrivait pas à nommer, me raconte comment une de ses amies l'a aidée : *« Je disais ce qui se passait et au lieu de me dire « fais-ci, fais ça », ou « c'est vraiment un connard », elle me disait « mais tu penses que tu vas tenir encore longtemps comme ça ? » Et ça m'a aidée moi-même à réfléchir, à formuler moi-même les questionnements et à arriver un jour à cette réponse : il faut que je parte. Je le savais, en fait. Je le savais même depuis le moment où j'avais emménagé avec lui. »*

Si les désaccords et les ajustements sont le lot de toutes les relations, la charge émotionnelle revient quasi exclusivement aux femmes chez tous les couples hétérosexuels que je connais. Un jour, mon amie Christelle, 26 ans, m'a dit : *« Quand t'étais stressée par rapport à ce mec, quand tu doutais de toi, j'avais envie de te dire « mais Marion, réveille toi ! », je crois que j'étais soulée de la place que les mecs prenaient dans nos vies. J'étais vèner contre les mecs, je me disais putain ça me soule tout le taff émotionnel qu'on fait, c'est comme mon père qui sait pas communiquer, et ma mère qui dit « oh mais il sait juste pas communiquer ». Et ça m'énerve quoi, il a 50 ans ! Et à côté de ça quand tu vois à quel point nous, on passe du temps à interpréter, à se prendre la tête, à réfléchir à ce qu'il faut dire, ce qu'il faut pas dire... »* Ce que je raconte là

peut sembler anecdotique et anodin, mais c'est pourtant symptomatique de beaucoup de moments que mes amies et moi avons passés ensemble. Avec elles ou d'autres femmes, j'ai passé tellement de temps à décortiquer des messages, des dynamiques relationnelles, et à essayer de pallier l'indisponibilité émotionnelle de mes partenaires ou des leurs. Il n'est pas question de ne plus évoquer le couple entre amies, nous prenons régulièrement des nouvelles des histoires de chacune et nous réjouissons de nous savoir amoureuses. Mais l'énergie consacrée et la place accordée à la « résolution de problèmes » dans nos amitiés sont sans commune mesure avec celles que leur consacrent les cercles d'amitié masculins : ces conversations s'ajoutent à la charge mentale des femmes et saturent les amitiés féminines, car le traitement des problématiques conjugales est un travail qui se fait au détriment d'autres conversations et d'autres activités. Il ne faut pas naturaliser ce processus hautement politique : la mise en place de ce défouloir sert l'hétéropatriarcat. Il contribue non seulement à maintenir les femmes dans des relations insatisfaisantes et inégalitaires, mais aussi à justifier collectivement des comportements violents, dénigrants, dissimulés derrière des problèmes à résoudre entre femmes.

Je désigne cet ensemble de contraintes sous le terme de « charge verbale », au sens où la charge cognitive et émotionnelle qui incombe aux femmes (verbaliser, nommer, expliquer les vio-

lences systémiques qu'elles traversent) s'articule avec l'invisibilisation de ces mêmes violences. Le mauvais accueil de la parole et la méconnaissance de la dimension structurelle des oppressions sont des données que les victimes intègrent à leur discours, quand elles ne les empêchent pas de parler. La prise de parole a donc un coût social et psychologique important, elle résulte d'un calcul bénéfice/risque matériel et symbolique. Et c'est aussi aux victimes que revient la charge de ménager l'extérieur de leur douleur. Les victimes de violences ont prouvé à maintes reprises leur inclinaison à prendre la parole, les témoignages abondent sur les réseaux sociaux comme dans la littérature. Cependant, ces témoignages ne sont pas toujours bien accueillis : entre celles et ceux qui soupçonnent les victimes de mentir ou de vouloir qu'on s'intéresse à elles, les proches qui ne savent pas quoi faire de ces récits, en passant par les refus de plainte, la parole sert encore de levier pour perpétuer la violence. Malgré les vagues successives de libération de la parole, une intuition collective reste puissante, selon laquelle les violences sexuelles demeurent un sujet dont on attend que les concerné·es parlent avec délicatesse, pour ne pas incommoder celles et ceux qui ne veulent pas savoir. Comme Sylvia le souligne, « *on a intégré, en tant que victime, que c'est la victime qui dérange* ».

À propos du voisin

J'ai porté plainte en juillet 2020. J'ai eu de la chance, j'ai été reçue décemment à la gendarmerie, on m'a crue, on m'a posé les bonnes questions, on m'a donné les bonnes informations, on n'a pas contribué au traumatisme. La personne qui m'avait reçue pour le dépôt de plainte m'a contactée en septembre 2021 pour m'informer que l'agresseur avait reconnu les faits. C'est là que quelque chose de plus grand que mon histoire se joue. L'agresseur est un multirécidiviste âgé, à qui les proches ont tourné le dos depuis des années après qu'il a agressé x enfants, y compris les petites et jeunes filles de sa famille. Plusieurs victimes ont parlé, les faits ont été rapportés, l'entourage a coupé les liens : si aucune action en justice n'a été intentée par sa famille, les crimes et délits commis par l'agresseur ont tout de même une forme de conséquence. Au moment où l'agresseur est interrogé, il ne nie donc plus les faits.

Ça, c'est pour dire que si ma plainte a abouti, c'est parce que d'autres familles ont eu le courage d'être les premières à lancer l'alerte et d'être celles qu'on n'allait pas croire pendant des années. C'est une voisine, qui n'a pas honte de dire que le voisin a agressé sa fille, qui a le courage de prévenir personnellement toutes les personnes qui lui confiaient leurs enfants, et dont on pense qu'elle est

demeurée et pénible pendant des années. On n'a pas envie de se dire qu'on vit dans un monde où nos frères, pères, cousins, oncles, amis, collègues ou voisins sont ceux qui violent nos enfants. Pourtant le voisin n'était ni un monstre ni une malédiction, notre histoire n'a rien d'un fait divers. C'était l'ami de mon père. C'était un père, un oncle, un grand-père. Les gens *savaient*. Les enfants ont parlé. Ma sœur aussi avait *dit*. Ce sont les adultes qui, sans se consulter mais d'un commun accord, ont choisi ce qui leur semblait plus facile, plus confortable : ne pas prendre le risque d'accuser un autre adulte à tort. Ce qui est bien plus supportable que l'idée que l'enfant dise la vérité. Il va falloir couper les ponts. Mettre les mains dans la crasse d'un autre. Demander ce qu'il s'est passé. Veut-on vraiment savoir ? Que son enfant a été violé·e, pénétré·e par un adulte, tiré·e de son sommeil par des mains adultes sous son pyjama ? Veut-on vraiment imaginer ? Qu'un adulte a désiré sexuellement son enfant ? Que peut-être, pendant que vous êtes assis·es à la même table, un homme que vous aimez est en train de bander à l'idée d'avoir un rapport sexuel avec votre nourrisson ?

On brise toujours le silence pour les autres. C'est parce que certain·es ont crié dans le vide en prenant parti pour les victimes, qu'un jour, l'agresseur a perdu son privilège. Ce sont celles qui ont parlé avant moi qui m'ont permis de retrouver la mémoire, de comprendre ce qui m'était arrivé, et qui à la lumière de leur récit ont rendu insupportable d'imaginer que cet homme continue de faire

des petites filles ses proies. C'est grâce à elles que je n'ai jamais peur de déranger avec mon histoire. À vrai dire, je n'en ai rien à foutre, que ça dérange. Tant mieux. C'est censé vous déranger, parce que c'est dégueulasse. Ça ne me traverse jamais l'esprit de *dire les choses autrement*, d'être moins *cash*. Nous avons déjà la charge de parler, celles et ceux qui veulent savoir devront apprendre à entendre.

« Dans un monde où 'le bonheur de la diversité' est employé comme technologie de description du social, le simple fait de parler d'injustices, de violence, de pouvoir, de subordination peut signifier faire obstacle, 'se mettre en travers' du bonheur des autres. Ainsi, tel qu'il est perçu, votre discours semble remuer le couteau dans la plaie, comme si vous vous accrochiez à on ne sait quoi — à une mémoire individuelle ou collective, à l'idée que cette histoire n'a pas trouvé sa résolution — en raison de la douleur que vous ressentez³⁴. »

³⁴ Ahmed, S. & Bonis, O. (2012). Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés). *Cahiers du Genre*, 53(2), 77-98.

Parfois, silenciées par un entourage qui choisit de fermer les yeux, les victimes font les frais de cette confusion collective autour des comportements violents qui, ajoutée à la peur, la culpabilité, et la honte qu'elles ressentent, contribue à leur isolement. Le phénomène d'emprise est un mécanisme assez méconnu des violences conjugales qui conduit souvent les victimes à se raconter une version euphémisée de leur histoire. C'est ce qui est arrivé à Stéphanie. Alors en pleine séparation avec le père de ses deux filles, Stéphanie rencontre un homme avec qui elle entame une relation. Il la vampirise : son entourage s'inquiète de la voir s'éteindre, soupçonne des violences, elle perd 25 kg. Il finit par la quitter pour se mettre en couple avec une amie de Stéphanie, « *la seule personne qui pouvait vraiment témoigner qui était très, très proche* ». Le choc est tel qu'elle se fait hospitaliser : « *je me suis effondrée quand j'ai appris qu'ils étaient ensemble* ». À l'hôpital, l'équipe médicale lui explique qu'elle a été victime d'un pervers narcissique. Aujourd'hui tombé dans le langage courant, le terme est souvent galvaudé alors qu'il désigne un phénomène bien particulier, qui renvoie à des notions de psychopathologie, mais aussi, ce qui nous intéresse ici, de ressentiment envers les femmes. Le sociologue Marc Joly a produit un copieux travail de recherche sur

le sujet³⁵. Il y explique la personnalité du pervers, un manipulateur hors pair, connu des tribunaux depuis peu : « Pour échapper à ses propres affects destructeurs, le pervers narcissique les projette sur autrui, dans une volonté de contrôle total et un manque absolu d'empathie ». Le travail de Marc Joly dépasse le cadre de la psychologie et politise les récits d'emprise : il voit dans la perversion narcissique « le symptôme d'une résistance masculine souterraine face à l'émancipation des femmes ». Le pervers n'est donc pas un monstre isolé, il est « le symptôme d'une véritable pathologie sociale : l'impossibilité de rester un dominant légitime produit une forme de déviance³⁶ ». Utiliser ce terme, d'autant plus dans le contexte d'analyse qu'est le nôtre, c'est donc moins poser un diagnostic médical que nommer une stratégie de domination sociale qui vise à briser l'autonomie des femmes.

Une fois ce terme connu, Stéphanie a pu mettre des mots sur la violence qu'elle subissait et comprendre les stratégies qu'elle avait mises en place pour survivre : « *Je disais aux gens, « je suis tombée sur un sale type et j'ai fini à l'hôpital », voilà. C'était ce que je me racontais, j'étais la responsable. C'est moi qui avais tout fait pour sortir avec lui, c'est moi qui étais en couple alors qu'il*

³⁵ Joly, M. (2024). *La perversion narcissique, étude sociologique*. CNRS éditions.

³⁶ CNRS Le Journal. (s. d.). Pervers narcissique : un syndrome social. <https://lejournal.cnrs.fr/articles/pervers-narcissique-un-syndrome-social>

était célibataire. Et je me suis raconté ça pendant sept ans. » Stéphanie commence à raconter son histoire sur les réseaux sociaux. Elle ne le nomme jamais, mais il la contacte : « Il reconnaît. Il me dit, « je n'ai sans doute pas vu ton consentement. Tu as été sous emprise, mais je ne le voulais pas. Et je m'en excuse. » Enfin, il reconnaît tout ce qu'il m'a fait. Et là, c'est à la fois une libération, mais c'est aussi extrêmement violent d'être validé par son agresseur ». Non seulement il reconnaît les faits, mais il lui permet même de porter plainte contre lui : « Si ça te fait du bien ». « Donc le plus dur aujourd'hui, depuis que j'ai porté plainte le 23 mai dernier, c'est de dire à mon entourage « je vous ai raconté une histoire qui n'était pas la vraie histoire pendant sept ans ». Et je me suis raconté cette histoire aussi, parce que je ne pouvais pas la voir autrement. C'était impensable pour moi. Moi, je suis forte. D'accord, j'ai fait une dépression, mais je suis forte, je suis celle qu'on admire, je suis celle à qui on ne coupe jamais la parole. Je suis... Ça n'était pas possible. J'ai toujours dit, « j'ai eu de la chance, moi, je n'ai jamais été agressée ». Donc c'est compliqué, d'un coup. »

L'emprise fait écran entre la violence et l'entourage : les victimes ont tendance à filtrer ce qu'elles disent de leur relation, de leur partenaire, ou se tiennent elles-mêmes pour responsables de ce qui leur arrive. Ce filtre impose de pouvoir reconnaître chez les

autres les stigmates de l'emprise, pour lire entre les lignes d'un discours tronqué par la honte, d'un récit où la violence est rationalisée, intériorisée et naturalisée.

Charlie, 47 ans, a été mariée dix ans à un pervers narcissique. Elle décrit elle aussi le décalage entre le début de la relation, les projections et les fantasmes nourris par cet homme, et le rapport de domination qui s'est instauré entre eux insidieusement : *« Il a toujours idéalisé mon corps, la façon dont j'étais avec lui, ce que je lui apportais, c'était tellement fabuleux, tout ce dont il avait toujours rêvé. C'était tellement parfait que tu te dis : comment il peut penser ça, et là, me haïr au point que je sente qu'il veut me tuer psychologiquement quelques jours après ? »* Charlie se remet en question, cherche une explication logique, rationnelle, qui justifierait la manière dont son ex-mari pouvait la maltraiter quotidiennement : *« J'en ai parlé avec mes psys pour vérifier si je n'étais pas en train de délirer parce qu'à chaque étape, tu te dis mais je suis folle, c'est moi qui ai un problème, en fait. Je suis allée jusqu'à me remettre en question sur des troubles psys que je pourrais avoir et tout, alors que ça fait six mois que mes psys me le disent à chaque séance et que j'arrive pas à l'accepter, que j'ai pas de problème. Enfin, si, il y a un gros manque affectif et une histoire familiale tordue avec des repères un peu foireux. Mais il n'y a pas de pathologie. Alors que chez la personne en face, oui. Et toi, tu te remets en question. C'est là qu'était la perversion. »* Charlie ne se l'explique pas :

« J'étais dans les milieux militants, j'étais référente égalité, donc je connaissais bien tout ça. Les trucs sont tellement énormes que tu culpabilises une fois que tu sors de l'emprise. C'est violent. Comment j'ai pu ne pas voir des trucs pareils ? ». Nous évoquons ensemble son militantisme, je lui demande si elle savait que les violences psychologiques étaient des violences conjugales à l'époque : *« Oui je le savais, mais je n'avais aucune représentation de ce que c'était. Je pense qu'il est hyper important qu'on éduque les filles sur ce que c'est que la violence psychologique. »* La subtilité avec laquelle la perversion de son mari s'immisce dans leur couple amène Charlie à *« accepter l'inacceptable »* : quand ils se rencontrent, son ex-mari a trois enfants d'une précédente union. Elle voulait être mère, lui ne souhaitait pas avoir d'autres enfants. Ils conviennent ensemble qu'elle deviendra parent grâce à leur union : ils n'auront pas d'enfants ensemble, mais il lui promet : *« ces trois-là seront les tiens »*. Une parentalité qu'il lui retire : *« Je me réveille quand même sans enfants à 45 ans. Je ne vois plus les enfants que j'ai élevés pendant 8 ans. Donc, c'est ultra violent pour moi. J'étais mère et je ne le suis plus. Et je ne le serai jamais parce que je suis trop vieille pour avoir des enfants. »*

Solène, 52 ans, chanteuse lyrique, a été sous l'emprise d'un de ses professeurs au conservatoire, un musicien connu internationalement. À l'époque, il a 31 ans, elle en a 23. *« Mes meilleurs amis de l'époque n'étaient surtout pas au courant. Ma famille était*

au courant. Ma mère était ravie. Parce qu'enfin, quelqu'un de bien qui s'intéressait à moi, ça la faisait fantasmer, on va dire les choses. » Elle apprend qu'il est marié et qu'il entretient des relations extra-conjugales avec plusieurs jeunes femmes, alors qu'elle est au début de sa vie sentimentale : *« C'était ma deuxième relation. Il me demandait des pratiques qui me choquaient, que je n'étais pas encline à faire, en tout cas, à cette époque-là. Mais il me disait clairement que si je ne voulais pas les faire, il irait voir Machine ou Machine, qui étaient des copines du conservatoire. Donc, il y avait une sorte de chantage, de contrainte. Il m'avait fait un super chèque (à l'époque, je ne gagnais pas mes sous) de 300 euros pour aller m'acheter de la super lingerie, que je détestais, parce que ça grattait, je me sentais surtout déguisée. Après, en parlant avec une personne, deux personnes, j'ai réalisé qu'en fait, il achetait la même chose à tout le monde. Il demandait à tout le monde d'avoir le même truc. Donc je me suis rendu compte, maintenant, que c'était la panoplie de la nana qui l'intéressait, et pas la nana en dessous. »*

L'emprise se construit souvent dans et par le secret : c'est précisément parce que la violence reste innommée qu'elle peut continuer. À l'époque, Solène ne pouvait pas parler de cette relation à ses camarades : *« Il y a vraiment une omerta, un secret, un gros secret. Donc ça, ça fait partie de la lourdeur des choses. Et c'est l'histoire de la honte qui est dedans. »* Il insuffle *« le chaud et*

le froid » jusqu'à ce qu'une réelle dépendance s'installe. C'est alors une escalade dans la violence, qui aboutit à un viol. Au cours d'un rapport sexuel, il lui impose une sodomie : « *Il y a eu un rapport sexuel comme il rêvait, devant la cheminée, sur le tapis. Sauf qu'à un moment... Moi, au départ, je n'ai pas compris ce qu'il voulait faire. Et quand j'ai compris, j'ai dit non, non, non. Il a insisté : « mais si, tu vas voir, ça va être super ». Je répète : non, non, non. Et je n'y ai pas échappé. Je me souviens très bien du début. Et là où il y a peut-être une amnésie traumatique, c'est que la suite, je ne sais pas trop ce qui s'est passé. Je sais juste que ça s'est passé parce que j'ai eu des douleurs terribles pendant plusieurs mois. Il m'a dit que j'avais sûrement des hémorroïdes quand j'en ai parlé le mois d'après. Mais j'ai mis un voile là-dessus, si tu veux. Et ça a continué. Après, on a continué la relation. »*

Son récit montre très justement ce que l'emprise fait aux victimes : inversement de la culpabilité, continuum et escalades de violences, avec toujours en toile de fond cette sensation de consentir à son propre malheur. « *En fait, c'est un truc progressif. Plus les choses passent, plus t'acceptes les trucs. Et là, ce qui s'est passé ce jour-là, je me suis dit, bah ouais c'est de ma faute. J'ai insisté, je suis allée chez lui. »* S'ajoute à cela le contexte social et politique : « *À l'époque, on ne parlait pas de prédateurs. On ne parlait pas des relations comme ça, prof à élève, dans un conservatoire de*

haut niveau. Maintenant, on commence à se dire que c'est pas normal. Mais à l'époque, c'était courant. Et un truc qui se passe comme ça entre personnes qui sortent ensemble, on n'appelait pas ça un viol. On mettait pas ce mot. »

Le professeur se fiance finalement à une autre femme, Solène n'entretient alors plus de relation avec lui. L'été suivant, il l'invite à passer une soirée chez lui *« pour démarrer une nouvelle amitié »*, ce qu'elle accepte, dans l'espoir de retrouver une complicité avec cette personne qui a compté pour elle. La soirée se déroule *« en tout bien tout honneur »*. Il lui prépare la chambre d'amis au rez-de-chaussée, lui dort à l'étage. En pleine nuit, *« vers quatre, cinq heures du matin »*, il entre dans la chambre alors que Solène est endormie : *« Il tente de me mettre son truc dans la bouche. Il était en érection. »* Elle refuse le rapport sexuel, lui indiquant qu'elle est trop fatiguée. Il insiste, puis finit par partir, Solène se sent immédiatement coupable : *« Quand il est parti, j'étais désolée pour lui. Je me suis dit « le pauvre, je l'ai déçu ». Tu vois à quel point j'étais encore dans le truc. »*

Plus tard, alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis 17 ans, il lui écrit par message : *« Au fait, qu'est-ce que tu avais préféré ? Le tapis devant la cheminée ou la chambre d'amis ? »*, omettant bien sûr l'absence de consentement de sa partenaire. L'emprise est tellement forte qu'en 2023, Solène prend sa défense quand il se retrouve accusé de plusieurs agressions sexuelles sur des élèves du

conservatoire. Je lui demande ce qui l'a poussée à le faire. Était-ce par affection ? Par peur ? Est-ce qu'elle conscientisait ce qui lui était arrivé ? Ce à quoi elle me répond : « *Je ne conscientisais rien du tout. J'avais l'impression que c'était moi qu'on attaquait* ».

Quand l'affaire sort dans la presse, elle n'a pas conscience d'avoir été violée par cet homme. Je demande à Solène : « *Si je comprends bien, il créait chez toi cette insécurité que seul lui pouvait rassurer, c'est ça ? Et tu avais besoin que ce soit faux pour pas penser qu'il t'était arrivé la même chose ?* » Elle me répond : « *Exactement* ». Et puis, après une pause, cela me fait rire, elle note ma remarque dans un carnet en disant : « *C'est pas con ça, c'est vraiment pas con.* »

Un jour, son déni se fissure brutalement : « *J'ai perdu je ne sais pas combien de kilos, je dormais plus. Je suis retournée voir ma psy, que je voyais il y a 20 ans, qui, elle, tout de suite m'a dit que c'était une sortie d'emprise. Et je lui ai dit, « mais quelle emprise ? » J'ai pas compris ce qu'elle me disait. Je lui ai dit, « bah non, y avait pas d'emprise, j'étais amoureuse », je ne comprenais pas de quoi elle parlait. Et puis j'ai commencé à lire des articles sur les prédateurs, tout ça. Il y a eu, entre-temps, deux étudiantes qui ont porté plainte, une collègue qui a porté plainte pour une agression sexuelle dans une chambre d'hôtel, mais qui était prescrite.* » Le choc traumatique arrive au début d'un premier procès contre le professeur : « *Je suis arrivée devant la porte pour sortir*

de chez moi, et là, je me suis mise à trembler de partout, à pleurer. J'ai été, pendant trois semaines, une espèce de légume. Je ne pouvais plus marcher, mon pied se posait trois centimètres devant l'autre, j'avais les jambes qui tremblaient de partout, je ne pouvais plus parler. Mon larynx était devenu du béton, je ne pouvais pas avaler, même la salive. Je ne pouvais pas aller aux toilettes, c'était trop loin, 10 mètres, je ne pouvais pas marcher. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. » Elle finit par enfin comprendre : « Du coup, les hémorroïdes, je me dis, mais attends, c'était un viol. Je mets le mot « viol ». Je me dis, mais attends, quand il m'a fait le truc la nuit, là, que je dormais, mais c'est tentative de viol avec surprise. Waouh. Et trois semaines après, j'écris un message à l'une des avocates des filles qui portaient plainte, en disant « je voudrais témoigner, je voudrais vous parler. »

Prendre parti

Nous l'avons compris, la décision de parler ne naît jamais dans un vide : elle est toujours en lien avec un entourage. Et cet entourage, qu'il soutienne ou qu'il se dérobe, n'est jamais neutre. Il est inconfortable et pourtant essentiel de questionner notre propre responsabilité en tant qu'entourage de l'agresseur·euse quand il ou elle est un·e proche. Comme les précédents récits le montrent, les

violences sont parfois invisibles et les hommes violents sont bien souvent, en façade, des personnes charismatiques et charmantes. C'est ce que raconte Chloé, à qui on a parfois attribué une co-responsabilité dans les violences qu'elle a subies : *« Alors comme toujours dans les systèmes de violence conjugale ou de viol, le gars c'est pas le méchant, lui c'était le charmeur, beau gosse, qui plaisait à tout le monde. Quand une femme dévoile la violence, elle dévoile la part d'ombre de cet être de lumière, du coup c'est très dur à vivre pour les personnes de l'entourage. Dans mon entourage, majoritairement, on va dire qu'on m'a plutôt crue. Je dis plutôt, parce que j'ai quand même eu le cas d'une amie dont j'étais très proche qui m'a dit « Chloé dans un couple c'est 50-50 ». Il y a juste dans notre entourage une seule personne, un gars, qui m'a dit que c'était ma parole contre la sienne, sinon tout le monde m'a crue. J'ai aussi eu comme remarque quand ça a été dévoilé : « mais toi Chloé, si forte, comment as-tu accepté ça », et donc après je disais aux gens « bah je suis une merde, vous avez pas remarqué ? (Ton ironique) Je suis une grosse merde en fait ! » Elle conclut : « Je comprends que les femmes ne disent pas les choses. »*

Pour se rassurer, pour ne pas faire face à ses propres difficultés, par souci des injonctions, l'entourage peut, sans le vouloir, et souvent même en pensant bien faire, reproduire des violences symboliques en naturalisant les violences conjugales. Laure se sou-

vient que ses proches avaient tendance à normaliser ce qu'elle vivait, en donnant aux violences conjugales un statut de difficultés de couple : « *Des personnes disaient « non mais c'est normal, dans les couples, c'est comme ça ». Enfin, c'étaient plus des personnes plus âgées. Ma mère, par exemple, mes parents. Parce qu'ils n'avaient pas pris conscience. Je n'avais pas expliqué clairement. J'avais expliqué qu'il y avait de la violence, mais... Enfin, non. J'avais expliqué que c'était dur, que ça n'allait plus. Ils me disaient que c'était normal. « Nous aussi, on a vécu des choses difficiles. C'est ça, le couple, il faut tenir. »* Même si les parents de Laure n'étaient vraisemblablement pas mal intentionnés, ils l'ont probablement empêchée de parler. Le raisonnement est très simple : si je commence à m'ouvrir sur une situation difficile, qu'on me renvoie immédiatement que c'est ma perception qui est mauvaise et que ce que je raconte n'a rien d'anormal, voire que c'est à moi de faire des efforts, je n'ai aucune raison d'en raconter davantage.

Laure et son ex-conjoint avaient un groupe d'amis·es commun. Elle a choisi de mettre un terme à certaines amitiés, avec des personnes qui refusaient de mesurer la gravité de sa situation : « *Nos amis n'étaient pas forcément au courant de ce qui se passait, parce que lui ne racontait pas ça comme je le raconte moi. Et donc ça c'est aussi des histoires d'amitié qui sont hyper dures, je suis entrée en conflit avec certaines personnes. Je disais « écoute, moi ça me fait vraiment quelque chose que tu entretiennes des relations*

avec lui, que tu ailles dans cette maison qui est aussi ma maison, de laquelle j'ai dû m'enfuir puisqu'il y avait des violences ». Et il y a un ami notamment qui m'a écoutée, qui m'a dit « ah ouais, je pensais pas que tu avais vécu ça. C'est vrai qu'il est chiant, mais bon ça va, on l'aime bien quand même. » Des choses comme ça. Il me racontait aussi des situations au football qu'il avait vécues avec lui, où il y avait de la violence sur le terrain. Mais il continuait à me dire « oui mais bon ça va, il est comme ça quoi. On continue à se voir, on joue aux cartes. » Donc leur relation perdurait et la nôtre se termine. » Les ami·es dont parle Laure sont des personnes qu'elle connaissait depuis une dizaine d'années, et qui faisaient partie du cercle social de son mari depuis trois ou quatre ans seulement. Elle exprime son désarroi et sa colère face à l'inaction de leur entourage commun : « J'aurais aimé que ces amis-là, prennent parti aussi, ou même qu'ils aient des discussions claires et nettes sur la responsabilité de l'amitié dans la perpétuation des violences, le boys club, tout ça quoi. D'exclure, pourquoi pas, cette personne qui était violente sur un terrain de foot, et qui était violente avec d'autres personnes. Des choses comme ça, où on se sent plus soutenue. Et en fait là, clairement pas. Et je me dis c'est quand même votre responsabilité, vous les mecs, à un moment, de dire les choses ou de parler, de mettre le sujet sur la table, d'une personne qui n'agit pas correctement, qui commet des violences, même au sein

de vos propres groupes à vous, pour que les autres soient au courant, plutôt que de créer une sorte d'omerta. » Laure vit une désillusion d'autant plus grande que l'homme qui lui a fait vivre des violences se revendique ouvertement féministe : *« Lui, il dit qu'il est féministe, et puis on a parlé beaucoup de consentement. C'était comme s'il y avait des mots magiques et qu'une fois qu'ils étaient prononcés, ça pouvait prémunir contre tout. Mais en fait, pas du tout. Et puis, il y en a qui s'en servent aussi de ce vocabulaire et de tout ça pour manipuler. Et moi, c'est ce qui s'est passé. »* Elle raconte même comment les amitiés de son ex-conjoint, épanouies et sincères en façade, ont contribué à lui donner confiance en lui : *« Quand je l'ai rencontré, je me disais wow, il a plein d'amis et tout, il a untel comme ami que je connais bien, qui est un super gars, untel, untel... Ouais, bon, ça doit être un mec bien : il a tellement d'amis. Et après, une fois que je l'ai quitté, j'en ai rediscuté avec un de ces amis, que je connaissais, qui était sympa. Et je lui ai dit « je pensais que c'était un mec super, parce que vous étiez potes, j'avais vraiment l'impression que vous étiez des super amis. » Et lui, il m'a dit que non, pas vraiment. Je pense que dans la manière aussi, peut-être, dont certains hommes racontent l'amitié qu'ils ont avec d'autres, il y a une exagération, quelque chose d'un peu mensonger ou exagéré, fantasmé, de boys club ou d'intégration.*

Toi aussi

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons dressé une cartographie des silences et des complicités qui nourrissent la violence. Je ne lisserai pas ce constat : les institutions échouent à protéger les femmes, quand elles ne les trahissent pas activement. Mais quelque chose a fleuri, là où tout semblait sale et définitif. Pour certaines, c'est à peine perceptible, pour d'autres, la vie a pris un sens nouveau. Car si notre douleur reste lancinante, nous savons qu'*elles aussi*. Nous avons entendu nos histoires dans la bouche de nos amies, vu notre souffrance dans les yeux de nos sœurs. Nous avons accueilli leurs sanglots dans nos cous, serré leurs mains en serrant des dents, nous sommes restées silencieuses quand elles avaient besoin de toute la place pour hurler. La colère que nous éprouvons les unes pour les autres nous maintient debout. Quand nous sommes tristes et fatiguées, l'autre *sait*. Quand nous sommes incapables de voir le bon en nous, l'autre est reconnaissante que nous existions – et que nous existions *encore*.

Ce n'est pas parce que les structures traditionnelles faillissent que nous sommes condamnées à l'isolement. C'est précisément de notre complicité choisie que naît notre reconquête. Car la victoire est autre chose que la justice. La guérison se joue ailleurs

que dans un tribunal. Notre victoire, je crois, c'est d'avoir parlé d'inceste à nos mères, d'avoir demandé « est-ce que toi aussi ? » à nos sœurs, d'avoir compris que, oui, même un type sympa, ça viole, que oui, même un papa, même un ami, ça viole. Que même quand ça a duré quelques secondes, même quand on s'en souvient à peine, même quand on avait dit oui avant de dire non, même quand ce n'est arrivé qu'une fois, c'est déjà trop grave. Notre victoire c'est d'avoir compris que « tais-toi c'est trop la honte » est une phrase de coupable. Qu'on n'est pas obligé·es de baisser la voix quand on parle de viol sur mineurs, qu'on n'a pas à rougir quand on parle de l'inceste qui a eu cours dans sa famille. Que regarder ailleurs quand son enfant vit des violences, c'est en être complice. Que tant qu'on en parle, on s'évite de suffoquer. Tant qu'on en parle, on reste vigilant·es. On sait qui doit avoir honte.

Et quelle réussite.

PARTIE 2 : Comment se rendre complices ?

Chapitre 1 : Constituer des structures de vigilance³⁷

Créer des constellations affectives

Les réseaux affectifs que les enquêtées développent en dehors de la famille et du couple ne portent pas toujours le nom d'amitié. Il s'agit parfois de « solidarité », de « sororité », de « copinage » ou encore d'« entraide ». La lutte est éreintante : nous avons besoin de constellations de soutiens pour les mener sur un temps long. Sous des formes plus ou moins conventionnelles, ces structures de soin émergent à des endroits parfois inattendus, et rendent nos vies respirables. Chloé se souvient des personnes qui l'ont soutenue lorsqu'elle a quitté son domicile : *« C'est une autre femme qui m'a accueillie. Je l'ai perdue de vue, mais je l'aime infiniment. Et j'ai tout de suite appelé SOS Femmes Solidarité. Ils m'ont dit d'appeler un médecin. SOS Médecins est venu, c'était une femme, c'est le hasard. Elle a été géniale. Ensuite, le lendemain, à l'époque, ça n'existe plus, c'est bien dommage, mais il y avait une*

³⁷ Cette expression a été empruntée à Raybaud, A. (2024). *Nos puissantes amitiés*. La Découverte.

cellule de violence conjugale à Strasbourg. C'est Flo qui m'a accompagnée à la cellule de violence conjugale. J'étais prise en charge par des femmes avec une brigadière absolument géniale qui m'a expliqué comment ça allait se passer, comment il allait tomber à genoux, regretter... Et c'est exactement ce qui s'est passé. »

Meera estime qu'elle doit en partie sa survie à ses amies, après un viol qu'elle a subi à l'âge de 14 ans : *« C'est une situation que j'ai tue pendant très longtemps, jusqu'en 2007. Je pense qu'au moment où j'ai fait ce coming out de viol, j'avais déjà 40 ans. Deux amies ont été véritablement là pour accompagner l'éclosion de cette identité. C'est-à-dire que je suis passée par un processus où je me suis pleinement ressentie et identifiée comme victime. C'était vraiment une période de collapsus. Tout s'effondre, tu es dans une situation de stress post-traumatique, plus rien n'est fonctionnel. Elles ont été là vraiment avec une présence inconditionnelle. Non pas pour ramasser les morceaux, mais juste pour s'assurer qu'ils ne se dispersent pas. Parce qu'il y avait un risque que je porte atteinte à moi-même. Tu as juste envie de te foutre en l'air, tu ne comprends pas ce qui t'arrive. Et elles ont été là. »*

Camille, quant à elle, me raconte qu'elle a tissé de profonds liens avec ses paires dans un cercle de femmes, à l'écart de son cercle amical et professionnel : *« Tous les mois, on se retrouvait entre femmes, toujours les mêmes, et on a évolué pendant un*

an toutes ensemble. Et forcément, dans ces sphères-là, il y a beaucoup d'intime qui est partagé, de questions aussi qu'on n'arrive à poser à personne, que ce soit un spécialiste médical ou à ses proches, son mari, ses enfants ou ses frères et sœurs. Et j'ai trouvé de très belles ressources au sein de ces cercles. Elles sont devenues de très bonnes amies qui font partie aujourd'hui de mon cercle rapproché. Et on s'appelle nos sœurs. Les sœurs de cœur. » Un attachement fondé non pas sur la classe sociale, l'appartenance ethnique ou religieuse, ni même l'orientation sexuelle ou les enjeux professionnels, mais sur une sensibilité ou un vécu communs et un profond respect mutuel : *« On n'évolue pas dans les mêmes sphères professionnelles, mais pour autant, on a les mêmes interrogations, les mêmes besoins, les mêmes attentes sociétales, affectives, amoureuses. »*

Pour Caroline, la résistance a commencé avec le livre de Camille Kouchner, *La familia grande*, dans lequel l'autrice dénonce l'inceste commis sur son frère jumeau par leur beau-père³⁸ : *« Ça a été le livre-choc où je me suis dit, merde, il y en a d'autres. À côté de chez moi, il y a un festival, un salon du livre de poche qui est super bien. Camille Kouchner était venue faire une conférence et je l'avais rencontrée, je lui avais parlé et j'avais trouvé que*

³⁸ Kouchner, C. (2022). *La familia grande*. Points.

c'était une femme incroyable. Elle m'avait prise dans ses bras, enfin, voilà. Et je lui avais dit : j'aurais aimé avoir une sœur comme vous. » Suite à ce déclic, Caroline participe à la première commission d'enquête française CIIVISE³⁹ : *« D'abord, le juge Durand m'a accueillie. Il accueillait tous les gens personnellement. Et c'était hyper fort, avec des mots extrêmement réconfortants et tout ça. Et puis j'ai regardé autour de moi et je me suis aperçue qu'il y avait des gens qui avaient vécu ce que j'avais vécu. Pour moi, ça a été ça, l'impact. Parce que le Me Too, je l'avais rencontré avec des copines ou des victimes de viol. Mais des rescapés de l'inceste, on ne le sait pas. Bon, le viol, on ne le sait pas toujours, mais l'inceste, encore moins. Tout d'un coup, je me suis aperçue que je n'étais pas toute seule. Et puis, pour la première fois de ma vie, il y avait quelqu'un qui savait de quoi je parlais et qui savait réceptionner ma parole. »*

Les espaces d'écoute et le récit d'autres victimes, sans être nécessairement un cercle amical à proprement parler, sont souvent des refuges, des lieux de reprise de parole, de force et de retour du lien social chez les femmes qui vivent des violences si difficiles à nommer. C'est seulement à l'âge de 51 ans que Caroline évoque pour la première fois son traumatisme d'inceste à une collègue,

³⁹ Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants.

âgée de dix ans de moins qu'elle. Depuis, elle s'est également liée d'amitié avec une autre jeune femme dans le cadre d'une association : *« Je suis co-référente du collectif enfantist ⁴⁰, j'ai fondé l'antenne 33. Quelques mois après, est arrivée une jeune femme, qui est co-référente avec moi maintenant. C'est une jeune femme qui a 20 ans de moins que moi, elle va avoir 33 ans, qui est tout le contraire de moi, mais en même temps complètement semblable. C'est quelqu'un qui dévore la vie, qui est dans les relations d'amitié, qui est dans l'énergie... On a eu une sorte de coup de foudre amical, je crois. Là, je n'avais même pas besoin de me livrer, puisque dans ce collectif, je me présente d'emblée comme rescapée de l'inceste. C'est une personne qui est hyper dans l'accueil des émotions. Par exemple, le premier discours qu'on a fait, moi, après, j'ai pleuré, et elle m'a fait un énorme câlin. Alors, on s'est trouvées dans le cadre de ce collectif, bien sûr, mais il y a un truc au-delà qui fait que je suis là pour elle. Je suis là pour elle, elle est là pour moi. »*

Charlie raconte comment le fait de voir d'autres femmes faire appel à la même association qu'elle l'a aidée dans sa reconstruction en tant qu'individue : *« Tu regardes les autres femmes dans la salle d'attente, t'en as d'autres qui sont là avec toi, et ça me faisait à la fois de la peine de savoir qu'elles étaient en train de le*

⁴⁰ Association de défense des droits des enfants, qui lutte contre la domination adulte.

vivre, et à la fois je me dis, enfin je sais pas comment le nommer, mais t'es pas juste une victime, t'es aussi une personne. À ce moment là, on t'a vidée de ta substance, t'es plus rien, et tout d'un coup, de voir d'autres personnes, qui sont pas rien, qui sont en train de vivre la même chose que toi, tu te dis : si elles, elles sont pas rien, moi non plus je suis pas rien. Et t'arrives à retrouver une consistance. » Elle emploie le terme de « piliers de résilience » pour désigner l'entourage qui l'a aidée à se reconstruire. À la fin de notre entretien, Charlie me raconte un moment de soutien qui l'a particulièrement marquée : « J'ai vécu un truc à un de mes cours de danse, dans les 2-3 mois qui étaient terribles, où physiquement j'avais très peur de danser parce que je me disais toujours que j'allais tomber dans les pommes, parce que j'avais plus aucune force, je mangeais très peu et ça allait pas. Je sentais qu'il fallait que je danse quand même, et cette prof – elle est fabuleuse – elle nous emmène dans des trucs toujours hyper intérieurs, hyper riches, hyper positifs, et elle nous a fait faire un exercice que j'adore d'habitude, c'est un truc pour réveiller le corps. On commence par une espèce de méditation, on est dans le sol et puis elle nous dit « imaginez une couleur qui est sur vous et vous la répandez partout. » J'adorais cet exercice, je suis peintre, donc oui la couleur ça me parle. Et là j'ai ressenti un gouffre : j'ai eu physiquement cette vision qu'il y avait un trou noir en dessous de moi et qu'il n'y avait plus de couleur. Ça m'a paniquée, j'ai fait une crise de larmes, donc

je suis allée dans le vestiaire et ça a été atroce. J'avais mal, comme je pense que j'avais rarement eu mal. Elle est venue me voir et elle m'a pris les mains, elle m'a regardée dans les yeux, je me vidais de toutes mes larmes et je lui disais « Il m'a pris toutes mes couleurs » en boucle, elle était au bord des larmes. Elle m'a dit « Mais moi Charlie je te vois, je te vois, t'es là, je vois tes couleurs et t'es un arc-en-ciel. » C'était tellement beau... ça m'a fait un bien fou. Elle m'a reconstituée en une phrase, et c'est peut-être plus important que tout le reste, cette phrase. »

Faire famille autrement

Meera, née en 1967, a longtemps fait de son mieux pour répondre aux injonctions à la maternité et à l'hétérosexualité : « Pour moi le couple c'était la chose qui était socialement attendue. Je savais que j'étais lesbienne. Enfin non, je savais que j'aimais les femmes, je ne savais pas que j'étais « lesbienne », c'est une nuance. Très jeune, à 14 ans, je savais que j'aimais les filles. Et très rapidement, la première fois qu'on m'a traitée de gouine, je savais que c'était mal. Et donc que le comportement attendu n'était pas celui-là, c'était pas celui d'aimer les filles ou d'exprimer l'attirance pour les filles, c'était d'exprimer l'attirance pour les garçons et de se mettre en couple, de se marier, d'avoir des enfants ». Soucieuse

d'incarner la norme, et « *parce que c'était vraiment le truc qu'il fallait réussir* », Meera épouse un homme avec qui elle a trois enfants, et s'adonne à ce rôle de mère et d'épouse avec une volonté qui frôle l'acharnement : « *J'en faisais des caisses pour pouvoir montrer à quel point j'étais vraiment la bonne épouse. Et la bonne mère* ». Le terme « acharnement » n'est pas un jugement de ma part, il retranscrit à la fois la stupéfaction et la tristesse que j'ai ressenties quand Meera m'a parlé de toutes les contraintes qu'elle s'était imposées pour échapper à tout prix à la lesbophobie. Après 25 ans de vie commune, Meera se sépare de son mari. Elle fait immédiatement son *coming out* : « *J'étais propulsée dans une autre vie, une sphère complètement différente. Et mon militantisme a véritablement démarré à ce moment-là. C'était l'euphorie, j'étais enfin au bon endroit, avec les bonnes personnes. À 45 ans.* » Elle rencontre une femme, elles partagent leur vie pendant 8 ans et ont une petite fille ensemble. Quand elle me reçoit chez elle pour l'entretien, Meera est en pleine séparation. Elle confie : « *Je pense que les sujets que j'aborde aujourd'hui, si j'avais pu les aborder quand j'avais 20 ans, je n'aurais pas fait les choix que j'ai faits. Je n'aurais pas eu d'enfant, je leur dis souvent. J'adore mes enfants, je les aime, mais je fais partie de ces femmes qui regrettent d'avoir eu des enfants, et mes enfants le savent. Si quelqu'un touche un cheveu de mes enfants, je le bute, mais oui, effectivement, si j'avais su, même il y a 8 ans, ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas du*

tout fait le même choix de vie. Je trouve que c'est un énorme avantage pour la génération de mes enfants de se dire qu'on peut relationner avec quelqu'un sans se revendiquer comme étant hétéro, sans forcément cohabiter, sans forcément être exclusif, sans envisager nécessairement d'avoir des enfants. »

Une fois mariés, beaucoup de couples ont tendance à former une entité indissociable socialement. L'identité de couple s'éprouve à travers le faire ensemble, y compris dans la contrainte, parce que les centres d'intérêts divergent, parce que l'un·e n'a pas forcément d'affinité avec les ami·es de l'autre... La sociologue Claire Bidart explique que « le mariage ou l'installation en couple marquent un seuil crucial et une chute plus brutale des pratiques de sociabilité. Les activités pratiquées avec des amis et le niveau de fréquentation de ceux-ci diminuent considérablement à ce moment-là. La naissance du premier enfant dans le foyer est un second seuil, encore plus déterminant. Le réseau personnel se restreint alors très nettement⁴¹. » L'expérience de Meera s'aligne sur ce constat : « *Je pense que le mariage a vraiment influé sur la qualité des relations que je pouvais avoir. C'est quand même assez fou comment cette notion de mise en couple contribue aussi à cons-*

⁴¹ Bidart, C. (2010). Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation. *Transversalités*, N° 113(1), 65-81.

truire un désert autour de soi. Parce que je pense que par définition, le couple c'est quelque chose de souffrant quand c'est un espace de huis clos, ça ne devrait pas exister. Et en ça, je vois qu'aux âges de mes enfants, il y a une relation beaucoup plus saine qui s'établit au sein du couple, quand il y en a un, qui est basée sur beaucoup plus de lâcher prise, de liberté, d'autonomie, chacun a son espace. On n'est pas forcément cohabitants déjà. Déjà la notion de cohabitation, pour moi c'est une aberration. »

Quand elles s'écartent du modèle familial hétéronormé après avoir été victimes de violences, qu'elles aient eu lieu au sein du couple comme à l'extérieur, les enquêtées ont tendance à développer leur réseau affectif et amical. Malgré le chagrin et le sentiment de « constat d'échec » qui entoure la fin d'une relation, Meera voit dans la séparation en cours avec sa femme l'occasion de se retrouver en tant qu'individue et de redonner à l'amitié une place beaucoup plus en adéquation avec ses valeurs : « *Ça me permet de reprendre mon identité à titre individuel, de sortir de cette espèce de persona de couple et de retrouver l'énergie qui vient avec l'individualité. C'est-à-dire qu'avec la défusion, le désamour, on retrouve la capacité à nouer des liens avec d'autres personnes et à forger de nouvelles amitiés. Même si ces amitiés, encore une fois, ne sont certainement pas aussi ancrées ou puissantes que peuvent l'être les anciennes amitiés. J'ai commencé à chanter, je chante*

avec une chorale lesbienne qui s'appelle Les Gamelles. Les Gamelles, qui portent très bien leur nom (sourire). C'est un collectif de femmes joyeuses, un collectif de lesbiennes. Et là, pour la première fois depuis de longues années, je me dis, « ah, je vais aller voir mes copines ». Mais là, je parle de copines : il y a une nuance entre le copinage et l'amitié. Mais ça m'apporte vraiment une bouffée d'air frais, de la joie. Il peut pleuvoir comme ce soir, j'ai aucun problème à aller répéter avec les meufs. »

Chloé a 59 ans. Elle s'identifie comme non-binaire, et vit en « famille logique⁴² » dans la banlieue nord de Strasbourg avec Flo, depuis 2003, et Jesper, depuis 2018. Quand elle me parle de son mode de vie, sa joie est contagieuse et je lui dis « *Tu sais que tu es en train de décrire notre vie de rêve avec mes copines !* » Chacun·e d'entre elleux dispose de sa propre chambre, mais il et elles ne se définissent pas comme de simples colocataires. Chloé insiste pour dire qu'ensemble, les trois ami·es forment une famille, un foyer : « *on a créé une espèce de petite communauté de love* ». Cet espace permet à Chloé de s'affranchir de l'hétéronormativité : « *J'ai plus de conjoint depuis... Ça fait presque bientôt dix ans. Mes relations amoureuses ne m'ont rien apporté. Dans ma vie, dans mes vies que j'ai eues, j'ai eu des relations hétéronormées, qui ne m'ont*

⁴² L'expression vient de l'ouvrage : Maupin, A. (2018). *Mon Autre Famille*. Editions de l'Olivier.

pas satisfaite. Avec du recul, je les ai vécues parce que c'est ce qu'on m'attendait de moi dans la société. » Les trois amies mutualisent les dépenses, partent en vacances ensemble, et ont adopté trois chiens et un chat. Très engagées politiquement, il et elles court-circuitent beaucoup de normes relationnelles. Chloé raconte : « Là, je reviens de week-end, j'étais à Bâle avec Jesper, on s'est fait deux jours de musées et de bouffe végane, c'était juste le bonheur intégral. Avec Flo, on se fait des vacances, on va marcher à proximité parce que comme on est engagées aussi écologiquement, on fait des choses qui sont à portée, pas très loin de chez nous, et on découvre le coin. » La vie en communauté n'échappe pas aux contraintes pratiques et nécessite une organisation et une communication autour de la répartition des tâches. Chloé explique que le conflit et les mises au point font partie du quotidien des trois amies : « Comment est-ce qu'on vit à trois ? À un moment donné, je m'étais rendu compte, comme c'est moi qui suis le plus à la maison, finalement, c'est moi qui avais le plus de charges du foyer, et c'était trop. Et donc, j'avais fait un tableau dans la cuisine où on mettait au fur et à mesure ce qu'on faisait : vider les poubelles, les sortir, plein d'autres choses par rapport au nettoyage, etc. Et on mettait des croix quand on faisait. Et ce tableau a fait prendre conscience qu'effectivement, c'est moi qui en faisais le plus. Et c'était chouette parce que tout le monde s'est ajusté. Quand il y a des tensions, on dit les choses et après, on tombe dans les bras de l'autre. On fait le

workflow et puis on dit qu'on s'aime et que c'est passé, c'est digéré. » La communication comme la juste répartition des tâches font partie du soin qu'il convient d'accorder aux personnes que l'on aime pour entretenir des relations égalitaires, qu'elles soient amoureuses, amicales, familiales. Chloé en atteste : « *Il n'y a que comme ça que la relation peut évoluer. Parce que si on vit dans une relation où c'est les peurs qui maintiennent la relation, elle est dysfonctionnelle.* » Comme le montre le récit de Chloé, d'autres manières de faire famille, d'aimer, de cohabiter sont possibles. Ces alternatives n'impliquent pas de renoncer systématiquement au couple ou à la parentalité, elles nuancent leur hégémonie sur les autres cercles affectifs de nos vies.⁴³

Parler de la violence avec les enfants

Comment parvient-on à construire ces modèles alternatifs ? Doit-on désapprendre ce qui a façonné nos désirs ? Comment

⁴³ « Questionner la famille nucléaire ne se résume pas à un rejet de tout ce qui lui ressemble, il s'agit plutôt de créer des alternatives à son hégémonie [...]. Cela implique la prolifération des relations qui peuvent ou non être basées sur des liens de sang mais sont construites dans le soin et l'amour. » bergman, c., Montgomery, N. (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes.* Éditions du commun.

penser un ailleurs sans comprendre ce qui nous fait mal là où nous sommes ? Ces questions soulèvent un enjeu de réflexivité, mais aussi de transmission. C'est un thème central qui a émergé des entretiens : le dialogue avec les enfants. Pour les enquêtées, il ne s'agit pas seulement d'éduquer, mais d'imaginer des parcours exempts des aliénations dont elles ont souffert, comme Charlie : *« J'ai réalisé que j'avais étudié l'histoire de l'art pendant dix ans sans qu'on me parle d'une seule femme et que ça ne m'a pas dérangée. Et aujourd'hui, ça me saute au visage, c'est une évidence. Partout, tout est fait pour que tu te construis de manière à ne pas voir ça. »*

Chloé aussi a été marquée par le sexisme dans sa scolarité : *« J'ai toujours fantasmé les héroïnes, pas les héros. J'ai une fascination pour les femmes et l'univers féminin. Maintenant, je fais même un choix conscient : tout ce qui est polar et tout ça, je choisis d'abord des femmes. C'est politique. Mais mes autrices préférées, quand j'étais ado, c'était Colette et Virginia Woolf. Et en seconde, on avait un prof de français qui, une fois, nous avait demandé notre auteur préféré. Et je lui avais dit que c'était Colette. Et il m'avait dit – à l'époque, il ne parlait pas d'autrice, il parlait d'auteur – « c'est pas un vrai écrivain. » Je suis rentrée chez moi et ça m'avait vraiment blessée. Ça m'a fait pleurer. Pas pour Colette, mais parce que je me disais « quelle valeur j'ai ? » Moi, j'aimais des personnes qui n'étaient pas de vrais écrivains. C'est fou quand on y*

pense, quelle violence de la part de cet enseignant. Mais ça ne m'a pas empêchée de continuer à aimer Colette. (Rires) » Aujourd'hui elle-même enseignante dans un collège, Chloé s'applique à transmettre le savoir autrement : « Je sens que le mouvement Me Too est passé par là. Je pratique le langage inclusif en cours, je pratique la règle de proximité. Et je leur explique bien que le langage est politique. Mon programme d'histoire de terminale, et même celui de géographie, me le permettent. Mais je constate une polarisation des choses dans les jeunes générations : des jeunes plus politisés, mais beaucoup plus clivés. Il y a une réaction à cette libération de la part des garçons, aussi, de filles. »

Caroline est institutrice dans la région de Bordeaux, et co-référente du collectif enfantiste⁴⁴ du département de la Gironde. Elle est très active dans la prévention et la sensibilisation à la vie affective auprès de ses élèves « *Ce n'est pas possible pour moi d'envisager de ne pas parler de tout type de famille et de toutes les diversités, des possibilités aussi amoureuses pour eux plus tard. En CM2, par exemple, je parle de genre, d'identité de genre, je parle de transidentité. Je suis au-delà du programme, évidemment, mais c'est quelque chose qui me tient à cœur. Je suis potentiellement avec des enfants ou des élèves qui se sentiraient concernés. Je suis*

⁴⁴ <https://collectifenfantiste.fr>

dans un milieu, en cité, où c'est des choses qui ne sont pas forcément dites et acceptées. Donc, je pense que c'est important. » Je demande à Caroline si elle ne rencontre pas d'opposition de la part des familles. *« Je n'ai jamais eu de retour de parents. Alors après, je suis très implantée, je suis la plus vieille de l'école, je crois qu'il y a aussi quelque part une certaine confiance. L'année dernière on est allés assez loin dans ces discussions, et j'ai un élève qui m'a dit « Tu sais, moi, ça m'a intéressé tout ce que tu as dit. Je ne suis pas forcément d'accord, mais ça m'a intéressé. Par contre, je ne vais pas en parler à la maison. »*

Je lui demande quels autres sujets elle aborde avec ses élèves. *« Par exemple, en CE1, tout bêtement, je commence par les droits des enfants, la Convention internationale des droits des enfants. 80 % des élèves ne savaient pas que les enfants avaient des droits. En CM2, j'aborde beaucoup l'adultisme, maintenant. Bon bien sûr c'est un mot qu'ils ne connaissent pas, donc je leur explique en début d'année. Et je leur dis que moi, je lutte contre ça, mais que j'ai des travers et que ça m'arrivera de l'être. Et que là, leur mission, c'est de me dire « hop, hop, hop, attention, maîtresse ! » Et ils le font, ils le font. Et je m'excuse, par exemple, si j'ai un peu élevé la voix. Je crois vraiment qu'on a beaucoup à gagner dans ce rapport très égalitaire. »*

Caroline subit elle-même des violences au sein de l'institution : la domination n'émane pas uniquement des adultes vers les

enfants. Elle raconte : « *Je suis la plus ancienne dans l'école après mon directeur. Les équipes tournent beaucoup parce que, un, je suis en cité, et deux, on est avec un directeur qui a un comportement extrêmement problématique. Moi, il me fiche un peu la paix, je dirais, depuis quelques années, depuis que je lui suis rentrée dedans, mais c'est quelque chose qui me fait souffrir au quotidien. Et dans l'équipe, deux personnes sont extrêmement malmenantes avec les enfants, mais aussi avec les gens un petit peu... alors, ils appellent ça « les gens fragiles ». Je m'estime très forte d'avoir survécu, mais avec les gens, voilà, il y a des moments où j'ai besoin de rester tranquille dans ma classe, où je ne vais pas manger avec les autres, alors ils se sont un petit peu acharnés, je dirais, avant les vacances de Noël. Et cette fois-ci, cette année, je me suis effondrée. J'ai toujours eu beaucoup de symptômes, en tout cas physiques, beaucoup, mais là, les choses se sont vraiment accélérées.* » Je lui demande des précisions sur le comportement de son directeur : « *C'est quelqu'un qui est extrêmement méprisant avec les femmes, on va dire, de plus de 45 ans, sauf si elles sont vraiment très, très jolies et très fines. Moi, j'ai beaucoup de formes, donc ça ne passe pas. Le plus dérangent, c'est qu'il a un regard sur des jeunes femmes, alors pas sur des enfants, pas sur des moins de 18 ans, mais sur des jeunes femmes. On a des jeunes mamans, là où je suis, qui ont autour de 25 ans, quelque chose comme ça, si elles sont mignonnes et tout, voilà. Il a aussi ce truc très dominant et très*

écrasant. J'ai beaucoup de collègues que j'aimais beaucoup qui sont parties à cause de lui. Ça crée une ambiance que je connais trop bien d'omerta, de silenciation, de domination. Et cette année, ça a été extrêmement violent pour moi. » À travers les dynamiques de domination au sein du personnel de l'école, un terreau de violence particulier se met en place, et s'ajoute à la domination adulte : bien que ce type de violence ne soit pas propre à l'école mais puisse se retrouver dans n'importe quel environnement de travail, comment ne pas faire le lien entre les violences et la domination subies dans les équipes pédagogiques et le ruissellement de ces violences sur les enfants ? Comment espérer que les enfants puissent tisser entre eux des liens amicaux exempts de ces violences ?

Les enquêtées, pour la plupart, ont elles-mêmes été, nous l'avons vu, des enfants socialisées dans la culture du viol. Aujourd'hui, certaines sont mères. Avec de nouveaux outils à disposition, comment faire de la prévention sans effrayer les jeunes et les empêcher de vivre ? Camille s'interroge : *« J'ai peur qu'en leur faisant comprendre qu'une femme doit se méfier de tout, rester combattante et dans sa posture de « On me touche pas » – oui, évidemment, on me touche pas si je l'ai pas voulu – mais de se mettre toutes ces barrières autour, toutes ces carapaces, les empêche de découvrir ce que c'est qu'aussi le plaisir, juste le plaisir pour elles déjà. Le plaisir avec l'autre, que ce soit femme ou homme. Je crains ça. »* Je réponds à Camille : *« C'est intéressant*

ce que tu dis, la balance entre le rôle éducatif, le rôle d'information, de prévention, et en même temps, de ne pas en faire des filles traumatisées avant d'avoir une sexualité. Parce que si ça se trouve, ça passera très bien. C'est marrant, moi, j'arrive en fin de vingtaine. Me Too, c'était au début de ma vingtaine. J'avais déjà des expériences sexuelles, j'avais déjà commencé ma vie affective. Et pour le coup, avec mes copines, on s'est rendu compte qu'on se faisait marcher dessus. Il se passait des dingeries, et on ne savait pas trop mettre de mots dessus. Pour autant, on a eu ces expériences-là, parfois graves, qui nous ont traumatisées ou non (on s'accommode de pas mal de choses terribles finalement). Il y a eu des choses plus graves que d'autres, qui font partie de nous aujourd'hui. On sait dans notre chair ce que c'est, quand c'était non. C'est presque « constructeur », mais en même temps, on ne peut pas souhaiter à quelqu'un de devoir passer par là. »

Ouvrir le dialogue sur les violences qu'on a subies désamorce les incompréhensions et les reproductions des schémas violents, au sein de la famille comme à l'extérieur. Laurence a très récemment partagé son passé traumatique avec ses deux fils, âgés de 19 et 21 ans, dans le cadre d'une thérapie familiale, ouvrant un espace de communication entre eux : « *Je leur ai dit « voilà ce que j'ai vécu dans l'enfance : d'abord, mes parents ne m'ont pas vraiment écoutée, ne m'ont pas appris à poser mes limites, et puis j'ai vécu ça. » Et donc, eux, ils ont tout de suite parlé d'agressions*

qu'ils ont vécues aussi. Avec des copines, avec des filles qui les ont agressés. » Elle a permis à ses fils d'évoquer des violences sexuelles qu'ils avaient subies, alors même que le sujet des violences sur les garçons et les hommes reste marginal dans l'espace public. Elle poursuit : *« Ça a permis à mon deuxième fils, un jour, de dire qu'il avait très honte parce qu'il avait forcé sa copine aussi. Il disait qu'il était un monstre et tout ça, donc j'ai pu ouvrir le dialogue à ce sujet, au moins. J'ai pu lui dire qu'effectivement, c'était inacceptable ce qu'il avait fait. Alors, il n'a pas été jusqu'au bout du... Mais enfin, il y a eu une agression sexuelle, clairement. Donc je lui ai dit « c'est inacceptable, mais c'est pas pour autant que t'es un monstre. » Il se considérait comme une grosse merde. J'ai pas eu besoin d'en rajouter. Il a été très insulté par la famille de cette fille, alors j'ai envoyé un message à la mère de cette fille, en disant « dites à votre fille de porter plainte et mon fils assumera ». Mais elle ne l'a pas fait. »*

Bien qu'on distingue la violence de la sexualité en tant que telle, discuter de violences sexuelles en famille reste difficile, dans un sens comme dans l'autre, car malgré tout, on parle d'actes sexuels. Reconnaître la violence qu'on a pu exercer soi-même, la violence que ses enfants ont subie ou infligée, demande un certain degré de politisation de cette violence. Pour cette raison, l'école peut être un lieu de sensibilisation et de dialogue particulier, à l'écart des sensibilités religieuses, personnelles ou culturelles des

parents, qui ne sont parfois eux-mêmes pas informés sur certains sujets concernant la santé sexuelle, le système reproductif, la vie affective et les violences.

Laure, 47 ans, enseigne le français dans un collège. Elle travaille, avec ses élèves, sur les thématiques de l'amour et de l'amitié. Elle raconte leur intérêt pour la question, et ce que les conversations traduisent de leurs représentations affectives déjà bien établies : *« Les questions de l'amitié, pour eux, c'est hyper important. Amitié, amour. Mais surtout l'amitié, ils vont en parler beaucoup plus facilement. Ils sont peut-être un peu jeunes aussi, c'est vrai, pour l'amour. Mais parfois, ils ont les modèles de leurs parents, toutes sortes de modèles. Il y a eu beaucoup la question des violences conjugales aussi, qui est sortie. On a commencé le chapitre en définissant un peu, pour eux, ce que c'était que l'amour. En français, on n'a qu'un mot pour désigner l'amour. Dans d'autres langues, il y a plein de mots, et puis il y a tout ce qui est trahison, tout ce qui est jalousie, tout ce qui est manque, tout ce qui est réciprocité, consentement. On est dans un chapitre sur l'amour en poésie, l'amour en chanson, mais j'essaie d'élargir un peu aussi nos relations amicales, parce qu'on a parlé aussi des ruptures amicales, qui peuvent être des ruptures terribles. Je dis aussi que quand il y a de la violence dans l'amour, c'est plus de l'amour. »* Les « grands classiques » enseignés au collège et au lycée n'échappent pas au sexisme et à la culture du viol : *« Mon grand souci avec*

l'enseignement du français, c'est qu'il y a énormément de textes où les femmes sont absentes, où l'amour n'est présenté que de manière dominatrice et violente, souvent, quand même, dans des viols ou des choses comme ça, pas seulement dans les tableaux, mais aussi dans les textes ». Pour pallier ce manque de diversité, Laure se sert de la culture populaire contemporaine : elle a demandé à ses élèves de faire « *une liste de chansons sur l'amour* ». Attentive au contenu des musiques (par exemple, si certaines élèves lui font remarquer que tel artiste a une manière de parler des femmes qui les dérange, elle choisit de les mettre de côté) comme aux artistes (si tel artiste est accusé par quatre femmes de viols, elle essaie d'en mettre en valeur un·e autre), Laure reconnaît que certains thèmes sont plus difficiles à traiter que d'autres. Par exemple, elle doit modérer les remarques ou les blagues homophobes de certain·es élèves. Elle doit également rester vigilante à attribuer un temps de parole égal pour les garçons et les filles : « *Dans les classes, je m'oblige à interroger un garçon, une fille, un garçon, une fille, un garçon, une fille. Sinon, c'est tout le temps les garçons qui lèvent la main, c'est tout le temps eux qui parlent et qui se font remarquer. Et moi-même, sans faire exprès, je n'interroge que les garçons.* »

carla bergman et Nick Montgomery écrivent que « Créer des réseaux d'intimité et de soutien intergénérationnels est un acte

radical dans un monde qui a privatisé le soin et l'éducation des enfants, l'habitat, la subsistance et la prise de décision⁴⁵ ». Apprendre les un·es des autres implique de renoncer à la verticalité des savoirs. Les liens intergénérationnels ont ceci d'intéressant qu'en observant des pratiques différentes, on questionne nos normes, et de nouveaux imaginaires émergent. Les jeunes générations s'inspirent ou se construisent en opposition à des modèles de vies plus avancées. Il ne faut pas minimiser l'impact des remises en question et des changements de vie des aînées sur les jeunes femmes, de la même manière que les enquêtées décrivent à quel point les pratiques affectives, politiques et professionnelles des jeunes nourrissent leur réflexion sur leurs trajectoires de vie.

Meera constate avec joie que ses filles s'émancipent de l'hétéronormativité dans leurs pratiques relationnelles. Le fait d'être en lien avec les ami·es de ses enfants lui apporte beaucoup : *« Les amies viennent souvent à la maison. On fait des soirées jeux, on s'amuse beaucoup. Elles appellent, prennent des nouvelles, elles sont très soutenantes, elles parlent énormément. Alors je ne me fais pas d'illusion, ce ne sont pas mes amies. Ce sont les amies de mes enfants. Mais leur présence m'apporte énormément. En ce sens où elles me permettent de mettre en perspective d'abord des vécus que*

⁴⁵ bergman, c., & Montgomery, N. (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes*. Éditions du commun.

moi j'ai pu avoir. Et de puiser, de me rendre compte que le modèle qu'elles adoptent, qu'elles vivent, qu'elles traversent, est quand même vachement fort. » Le rapport de Meera aux injonctions qui avaient guidé sa vie est bousculé par ses enfants et leurs ami-es : « *Le lien au travail, le fait de travailler que si on en a besoin, pour pouvoir se nourrir et pour pouvoir subvenir à ses loisirs. Le fait de décentraliser la notion de travail. De changer de lieu de travail. De ne pas passer 10 ans, 15 ans, 20 ans dans le même boulot. C'est hyper important. Alors peut-être parce que mes enfants font partie de... Ils sont relativement privilégiés. Sans être financièrement dans l'aisance, ils ont un bagage intellectuel. Ils sont éduqués, ils ont cette capacité à réfléchir sur les choses. Et je trouve ça fascinant. Parce qu'au même âge, j'en aurais été incapable. Donc finalement je vis des situations d'amitié par procuration. Et ça me permet quelque part, en étant plutôt en retrait, de bénéficier de ces liens très forts qui peuvent s'établir avec mes enfants. Et je trouve ça vraiment chouette. C'est vraiment très, très fort ».*

Chapitre 2 : Construire de nouveaux imaginaires

« La communauté c'est ce depuis quoi, par quoi et pour quoi nous nous mettons en mouvement. [...] C'est avant tout un groupe humain dans lequel nous nous reconnaissons et auquel nous sommes attaché·es. Ça n'est pas un espace complètement homogène, ni délivré du chaos du monde, c'est au contraire souvent une caisse de résonance des violences systémiques. Mais c'est aussi un socle, une base arrière. Faire communauté, c'est se lier profondément, au point de s'approcher mutuellement en conscience et avec ambition, celle de prendre soin du collectif auquel on appartient, de porter plus loin la lutte ensemble [...]. Se lier profondément et dans le soutien mutuel implique aussi de rendre des comptes, de prendre ses responsabilités vis-à-vis des autres⁴⁶. »

⁴⁶ Rousseau, J. (2021). *Lutter ensemble : Pour de nouvelles complicités politiques*. Éditions Cambourakis.

Embrasser la déferlante Me Too

Caroline qualifie les violences qu'elle a vécues de « *tsunami* » ou de « *bombe* ». Sylvia parle d'une « *déferlante* » dans sa vie : « *C'est un long chemin. Je te le dis comme ça en deux minutes, mais c'est un chemin qui met du temps. La colère devient du raisonnement. La colère, la dépression, tout ça, tous ces sentiments-là, la tristesse, construisent le raisonnement et donnent de la force et donnent de la justesse à tout ça, et de l'ancrage.* » Le vécu traumatique marque plusieurs ruptures dans la trajectoire de vie des enquêtées : celle de l'événement traumatique au moment où il a lieu, puis celle de sa relecture, sa conscientisation, de sa contextualisation qui fait souvent écho à la manière dont les enquêtées ont été socialisées dès l'enfance. La plupart des enquêtées ont fait un travail de réflexivité qui leur a permis d'identifier ce qui appartenait à un extérieur social et ce qui relevait de la domination systémique dans leur intimité – bien que les catégories ne soient pas parfaitement étanches. Un âge, une grossesse, une naissance, un décès dans la famille, l'agression d'un·e proche, sont autant de déclencheurs potentiels vers un cheminement personnel, ou un élan collectif. Comment, de ces bouleversements, pouvons-nous dessiner les contours d'une nouvelle culture de l'amour de soi et des autres ?

Reprendre possession de son désir, devenir ou redevenir un sujet dans sa sexualité, voilà un travail de grande envergure que même les femmes de mon âge ont dû entreprendre après un début de vie sexuelle et affective centrée sur le désir et le plaisir de l'autre (du masculin, en particulier). Comme tous les traumatismes, les VSS n'ont pas les mêmes conséquences sur les victimes selon leur sensibilité, leur parcours de vie, leurs ressources ou encore leur état de santé général. Dans *Le consentement*, Vanessa Springora écrit : « Chaque fois qu'un homme tentait de me donner du plaisir, voire, pire encore, de prendre du plaisir à travers moi, il me fallait toujours lutter contre une forme de dégoût, tapie dans l'ombre, prête à fondre sur moi, contre une violence symbolique que je plaquais sur des gestes qui en étaient dénués⁴⁷. » Vaginisme⁴⁸, anorgasmie⁴⁹, dyspareunie⁵⁰, pensées intrusives lors des rapports, les répercussions psychologiques et physiques des VSS dans la vie sexuelle et affective des victimes sont nombreuses et pourtant encore méconnues. Elles viennent s'ajouter à la charge mentale des femmes qui, en plus de la charge mentale du foyer, prennent souvent à charge l'épanouissement sexuel du couple hétéro : « Cette prise en charge

⁴⁷ Springora, V. (2020). *Le consentement*. Grasset.

⁴⁸ Contraction involontaire des muscles du périnée, empêchant la pénétration vaginale.

⁴⁹ Impossibilité d'atteindre l'orgasme.

⁵⁰ Douleurs lors des rapports sexuels.

continue des besoins d'autrui est particulièrement visible au travers des enquêtes sur la sexualité des couples. On sait par exemple que 30 % des femmes françaises simulent l'orgasme régulièrement (Ifop, 2015). Préserver l'ego de leur conjoint constitue ainsi une raison pour outrepasser leur propre bien-être, même dans la sexualité. Or, cette attention accrue aux besoins d'autrui est une attitude particulièrement féminine. Ce différentiel de travail émotionnel entérine une relation inégalitaire, puisque loin d'être futile ou superflu, cet altruisme à sens unique constitue un risque pour les femmes de se couper de leurs propres besoins⁵¹. »

C'est dans ce contexte que Sylvia confie : « *J'ai eu une sexualité construite sur le plaisir de l'homme* ». Elle m'explique avoir pris conscience de son anorgasmie à 37 ans, alors qu'elle était avec son ex-conjoint depuis plusieurs années : « *Moi, je n'avais pas d'orgasme. Voilà, j'ai commencé très, très, très tard à me dire... Putain, j'ai un problème, il y a un truc qui ne va pas, quoi. En lisant Cosmopolitan, je comprends qu'apparemment, on est soi-disant traversée par une certaine vague. Je me disais... De quoi ça parle ? Je ne comprends pas ce que c'est, ce truc-là, de quoi ils parlent. Désolée, c'est ultra-intime, mais je me dis... C'est quoi, cette*

⁵¹Avvenenti, M. (2023). *Amour conjugal hétérosexuel : analyse sociologique du couple comme entité sociale de reproduction de la domination patriarcale*. Mémoire de master, Université de Genève.

vague ? Je ne vois pas ce truc, quoi. Le jour où je me suis fait agresser, mon estime de moi a été détruite, et en plus par un viol, donc par le biais de la sexualité. Il y avait quelque chose qui n'allait pas se construire après ça, quoi. » Elle décide de partager cette découverte avec son conjoint de l'époque : « Alors là, j'ai détruit mon couple. C'était un truc... Ah ben là... Je lui renvoyais à lui qu'il pouvait ne pas avoir été à la hauteur. Il m'a dit, « Oh là, toi, toi, toi, il s'agit toujours de toi... » Il ne s'était jamais imaginé. Avec un peu de recul, comment lui en vouloir ? Puisque moi-même, je m'illusionnais dans une sexualité que je disais épanouie. Puisque je ne savais pas de quoi on parlait. Mais bon, il n'a pas voulu être celui avec qui je pouvais aller un peu plus loin ».

Caroline ne parle pas de sa vie intime avec ses amies : « Je pense que déjà, si j'arrivais à partager avec le premier concerné, ça serait pas mal ». Depuis sa sortie d'amnésie, Caroline me confie connaître de grandes difficultés dans sa sexualité, avec son mari : « Il y a eu l'avant et l'après amnésie. Avant, il n'y avait pas de soucis, de mon côté. Et après, la sortie d'amnésie a été compliquée. Et finalement, c'est un sujet qu'on évite tous les deux et qu'on met de côté tous les deux parce qu'il y a une peur d'aller dans la discussion, d'aller affronter les choses. Je pense que, quelque part, ça nous arrange. » Elle ajoute : « Les seules fois où je me suis positionnée en tant que femme, j'étais femme objet. Donc, c'est aussi très compliqué maintenant pour moi, connaissant mon histoire et

ayant eu ce réveil d'amnésie, étant avec quelqu'un en qui j'ai 100 % confiance, etc., c'est très difficile de me positionner à nouveau comme femme. Donc, je suis tout sauf femme, en fait. Je suis mère, je suis rescapée, je suis amie, je suis une épouse aimée... Je suis la meilleure amie, peut-être, de mon mari. Je suis maîtresse de mes élèves, etc., mais je ne suis pas femme. Il n'y a aucun pan de ma vie qui est un pan de femme. »

Comment parler de sexualité quand la sexualité est le lieu de tels traumatismes ? L'évitement ou le rejet de la sexualité se retrouve chez de nombreuses victimes de VSS. Moi-même, je n'ai pu évoquer le sujet sans verser quelques larmes pendant des années, j'avais le sentiment d'être enfermée dans un corps qui était devenu mon ennemi. Un corps douloureux, fermé, hostile, craintif, j'ai longtemps lutté contre lui, en lui faisant violence, en lui faisant du mal et en le détestant d'avoir mal. Comme Sylvia et comme la plupart de mes amies, j'ai commencé ma vie sexuelle de manière purement performative, en en tirant pour seule satisfaction le sentiment d'avoir comblé mon partenaire. Quand j'ai compris que j'avais été agressée, j'ai cessé de performer et j'ai réalisé que mon corps connaissait moins le plaisir que la peur d'avoir mal. J'ai mis des années avant d'en prendre conscience et plus de temps encore à en parler pour la première fois autour de moi. Dire « je n'ai jamais joui avec un·e partenaire » demande un certain courage et des ressources auxquelles beaucoup de victimes n'ont pas accès : un

cercle amical compréhensif, des professionnel·le·s de santé informé·es et pédagogues, des espaces d'écoute bienveillants. La peur du jugement, de la pathologisation, la peur d'avoir un problème, de ne pas être un « bon coup », la culpabilité et la honte, et puis, comme dans l'histoire de Sylvia, la responsabilité de ne pas vexer sa ou son partenaire, dissuadent les victimes de parler et les enferment dans le sentiment d'être seul·e au monde.

Il faut bien rappeler que parfois, parler de plaisir est un luxe. Dans l'histoire de Marie, le consentement au sein du couple a été un angle mort : *« J'ai subi aussi les... quand on parle du consentement dans la vie conjugale, euh... c'était zéro, quoi. Je pense que ça aussi c'était inhérent à notre âge, à notre génération, dire non au mari c'était pas possible quoi. Parce qu'on a déjà bien de la chance d'avoir un mari, parce qu'il est déjà bien sympa d'être là, de ceci, cela, et qu'on ne peut pas refuser. »* Le viol entre époux n'est reconnu par la loi française comme un viol aggravé que depuis 2006. À cette date, Marie a cinquante ans passés. Comment parler d'une violence qui n'a pas de nom ? Et même une fois nommé, le viol conjugal n'en reste pas moins tabou malgré sa prévalence : *« En France, environ 45 % des viols que subissent les femmes seraient le fait de leur conjoint ou de leur partenaire, et pourtant 2 % seulement de ces viols sont dénoncés⁵². »* Pour Marie,

⁵² Salmona, M. (2022). *Le livre noir des violences sexuelles*. Dunod.

le « regard social » a aussi été source de minimisation, voire de résignation : « *Bon, c'est pas arrivé souvent hein, peut-être une fois ou deux... ou alors quand je disais non il faisait la gueule trois jours quoi. Et ça c'est une pression énorme. C'est à dire que tu fous en l'air l'ambiance familiale voilà...et j'ose même pas imaginer ce que c'était pour nos mères et nos grand-mères ah bah là...C'était même pas possible de dire non du tout quoi. J'ai rarement discuté d'intimité avec mes amies mais... c'était plus par sous-entendus je pense, parce que c'était compliqué d'en parler crument. Maintenant, peut-être plus facilement avec du recul et avec de l'humour tout ça, avec mes amies du même âge. Mais à cette époque-là c'était vraiment compliqué, on n'arrivait pas aux questions d'intimité du tout.* »

Catherine Le Magueresse, juriste et chercheuse à l'Institut des sciences juridiques et philosophiques de la Sorbonne, propose dans ses travaux une critique féministe du droit pénal français en matière de prise en charge des violences sexuelles. Elle déplore notamment la « présomption de consentement » de la législation française, « une fiction légale et culturelle qui dispense celui qui initie un contact sexuel de s'assurer du consentement effectif – voire du

désir – de l'autre⁵³ ». Elle propose de repenser les critères permettant de qualifier un viol en France : « si au lieu d'exiger de la victime qu'elle résiste, on demandait à la personne qui initie l'activité sexuelle de s'assurer du consentement positif de l'autre ? Et si on expurgeait le droit pénal français de ses représentations stéréotypées⁵⁴ ? » En inversant la charge de la preuve, nous arrêterions de demander à la victime si elle a *dit* non : nous demanderions à l'accusé·e d'expliquer comment il ou elle s'est assuré·e du consentement de son ou sa partenaire. Pour Catherine le Magueresse, « il s'agit aujourd'hui de changer de paradigme. Il est pour cela impératif de repenser notre droit. De concrétiser le droit fondamental de chacun·e au respect de son intégrité, incompatible avec la présomption de consentement sous-jacente. De passer d'un “a priori c'est oui” à un “a priori, c'est non” et de poser qu'il est de la responsabilité de chacun·e à s'assurer de la participation volontaire de l'autre à l'activité sexuelle. »

⁵³ Le Magueresse, C. (2021). *Les pièges du consentement. Pour une redéfinition pénale du consentement sexuel*. Éditions Ixe.

⁵⁴ Le Magueresse, C. (2021). De la centralité du consentement. *Les Cahiers de la Justice*, 4(4), 613-623.

Daniela est née en 1979. Elle est traductrice, conférencière et mène une recherche sur les violences sexuelles en Loire-Atlantique. Elle me parle d'un « *viol de la zone grise* » qu'elle a vécu à 16 ans : « *Maintenant, tu sais ce que c'est, parce qu'il y a des jeunes chercheuses qui travaillent là-dessus, mais à l'époque, il n'y avait même pas de mot pour ça. Moi, j'ai eu assez tôt des lectures qui m'ont permis de mettre le mot viol dessus. Mais à l'époque, je ne savais pas qu'un tel viol, ça allait générer des psychotraumas, forcément. Ça, je l'ai compris 10, 20 ans plus tard.* » Le travail de la sociologue Alexia Boucherie éclaire, à mon sens, tous les récits d'emprise que j'ai cités, et la grande confusion qui persiste de manière générale autour du consentement. Elle consacre un article⁵⁵ à cette question de « zone grise », qu'elle étudie sous l'angle du « spectre du consentement » : « la construction sociale du viol qui est entretenue par les médias et les affaires judiciairisées s'enferme dans une vision du consentement binaire qui oppose les deux termes : si ce n'est pas un viol, alors c'est du consentement ». Or, pour elle, « cette conception binaire, plébiscitée par la loi, invisibilise la réalité d'un consentement bien plus trouble. En effet, cela mène à nier l'ensemble des contraintes sociales qui peuvent nous

⁵⁵ Boucherie, A. (2019). Du « vrai viol » aux « zones grises ». Juger du (non) consentement dans la sexualité contemporaine française. *Archives de philosophie du droit*, Tome 61(1), 375-386.

pousser à accepter/proposer des relations sexuelles sans pour autant les désirer, ce que l'on va nommer, faute d'études précises, comme des « zones grises » du consentement. Lorsque l'on met à l'écart les viols cadrés par la justice, on observe un quotidien des sexualités dans lequel les pratiques du consentement peuvent prendre la forme d'une auto-contrainte culturellement légitimée. Car si la sexualité contemporaine est désormais cadrée par un impératif de non-violence, elle est aussi bornée par des injonctions quantitatives et qualitatives produites par les normes culturelles officielles de la société dans laquelle les individu-e-s s'inscrivent. » Ainsi, le consentement est situé, socialement, historiquement, culturellement et économiquement. La sexualité n'échappe pas au regard des autres, aux injonctions intériorisées, aux violences que l'on a appris à ignorer ou à normaliser.

Camille, dont la libido est affectée par une sortie d'amnésie traumatique récente, m'évoque la pression qu'elle se mettait elle-même dans sa sexualité avec son mari : « *Parfois j'ai eu le sentiment de devoir répondre à mon devoir conjugal. Alors que mon mari n'a jamais été intrusif, il n'a jamais été violent, il n'a jamais été... En fait c'est moi qui me suis dit : si je ne le fais pas, il va me quitter. Des trucs comme ça, de gamine, de jeune femme.* » J'ai immédiatement réagi : « *Mais c'est pas un truc de gamine. On n'est jamais seul-e dans son lit, même avec son conjoint de tou-*

jours. T'as une pression. ... Je me suis rendu compte, quand je traversais moi-même une phase difficile dans ma sexualité, que toutes les représentations du sexe, dans les films, les séries, les fictions, les Sex and the City, les machins... tu regardes ça et t'as l'impression que tout le monde baise, tout le temps, et que t'es la seule à avoir un énorme problème. Et tout le monde jouit, évidemment, parce que c'est pas juste baiser. Et puis y'a un peu ce truc de représentation binaire de la sexualité des femmes genre : c'est soit tragique, soit l'extase. Soit la meuf se fait violer et c'est son trait de personnalité pour tout le film, soit on enchaîne les dates et c'est toujours fun et léger. Donc, c'est pas vrai que c'est un manque de maturité. C'est qu'on n'a pas de modèle qui dit que parfois, ça se passe pas très bien, ou on n'a pas super envie, et que c'est pas très grave. Et qu'on ne se sépare pas de quelqu'un parce qu'il ou elle ne peut pas ou qu'il ou elle a pas envie de faire l'amour. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre ça, et, encore aujourd'hui, c'est pas toujours complètement fluide. »

Pendant mon enquête, nous avons rediscuté avec mes amies de nos premières expériences sexuelles, en faisant un constat plutôt effrayant du nombre de situations de violence dans lesquelles nous nous sommes trouvées. Nous nous sommes enfin étonnées de la banalité avec laquelle nous abordions des rapports sexuels non consentis avec certains partenaires, y compris au sein de relations amoureuses. Nos propos rejoignent exactement ce

qu'Alexia Boucherie décrit : « *Je sais pas comment dire. J'ai pas dit non mais j'avais pas envie, j'ai pas dit stop mais j'avais mal, ou bien c'était pas dingue en terme de plaisir, vraiment bon... mais je disais rien, voire je faisais semblant, et puis j'avais le sentiment du devoir accompli une fois que c'était terminé tu vois ?* » Et oui, chacune d'entre nous « voit » très bien de quoi l'autre parle. Pour autant, il ne faut pas normaliser ce vécu (commun à de nombreuses femmes), car quand on se force, la contrainte ne vient pas vraiment de soi, elle vient de *l'extérieur* et elle est *intériorisée*, c'est différent. Et elle se combine au fait qu'on ne nous a pas forcément demandé si on en avait *vraiment* envie. Nous nous rappelons toutes les fois où, sans contrainte objective, nous avons enduré la douleur en serrant les dents, faisant même semblant de prendre du plaisir parce que le sexe c'est censé être cool ou pour préserver l'égo de nos partenaires. Par peur aussi. Que se passe-t-il si tout d'un coup, nous ne collons pas au scénario ? Comme une stratégie de survie psychique, ne pas dire non suit finalement un raisonnement de terreur qui me donne la nausée quand j'y pense : si je dis non et que ça arrive quand même, alors ça devient grave. Nous évoquons des relations violentes que nous n'aurions jamais pu identifier comme telles à l'époque, ce sentiment d'être « au-dessus de tout ça », de faire le choix plus ou moins conscient d'accepter la violence pour ne pas être la « meuf prise de tête ». Avoir le sentiment de choisir

ces relations qui nous faisaient pourtant du mal. Toutes ces douleurs consenties sont gravées dans nos chairs, aujourd'hui encore. Car oui, nous y avons consenti, nous ne pensions pas valoir mieux, nous ne pensions pas qu'il est possible de dire non. Ces blessures sont là, nichées dans nos corps à des endroits qui ne dorment jamais vraiment, guidant nos instincts. Mais ce que je relève seulement maintenant, ce que nous n'évoquons jamais en premier, ce qui pourtant devrait nous interpeler à la seconde où l'histoire commence, c'est que dans toutes ces situations d'auto-contrainte, l'autre personne (souvent, un homme) ne se rend pas compte du manque d'envie, de la douleur, de l'absence de plaisir. De l'absence tout court, d'une personne qui, a minima, ne passe pas un bon moment. Est-ce pour cela qu'on nous reproche de ne pas crier quand on nous viole ? Parce que sans cette franche manifestation de notre part, il serait impossible pour la personne qui viole de s'en rendre compte ?

Dans ce contexte, je trouve l'analyse d'Alexia Boucherie salutaire : « Par ce déplacement de focale, nous pouvons alors expliquer autrement l'incohérence des statistiques entre les viols judiciairisés et les dénonciations spontanées, en mettant en exergue les difficultés à catégoriser le vécu d'une relation que l'on se sera imposé sans la désirer, mais qui, selon le cadrage légal et au regard des représentations hégémoniques, ne pourra être décrite ni comme viol, ni comme pleinement consentie. » Elle conclut : « En cela, la

création de nouveaux outils de mesure, plus objectifs, à partir de l'étude des normes culturelles (ici des normes de genres) qui poussent les individu-e-s à avoir des relations sexuelles non désirées, pourrait dépasser l'éternelle question de la « vérité » du (non)-consentement, et enfin de déterminer juridiquement ces « zones grises » de la sexualité. »

En ce qui concerne l'amitié, il est édifiant de constater avec quelle fluidité la culture du viol circule ou a circulé dans nos imaginaires et dans nos conversations. Daniela me parle de la soirée au cours de laquelle elle a subi un viol : *« Pendant ce temps, ma copine avec qui j'étais venue se faisait harceler, par un gars qui avait cherché à voir s'il y avait une ouverture avec moi avant. Et elle m'a dit « il a pas arrêté de me peloter toute la soirée ». Et les autres, ils étaient toujours dans leur jeu vidéo et ils se préoccupaient pas trop de ce qui se passait, quoi. Elle a quand même dormi dans le canapé malgré l'autre, parce que je pouvais pas lui dire « viens, on va dans la chambre ». Enfin, j'aurais peut-être dû d'ailleurs, peut-être qu'à l'époque, j'étais pas encore assez outillée pour penser ça. »*

Utiliser le mot « peloter » pour désigner une agression sexuelle est très représentatif de la banalisation des violences que vivent les adolescentes et très jeunes femmes que j'évoquais précédemment. Cette absence de qualification juridique (manque d'information chez les jeunes, misogynie intériorisée dans le cadre des

éducations violentes et sexistes que nous avons citées...) obscurcit davantage le discernement des victimes lorsqu'elles subissent des violences. Qu'est-ce qui, au fond, mérite d'être qualifié d'agression ou de viol, quand les mots « pelotage » et « abus » font encore partie du langage courant⁵⁶ ? Comment se savoir, se dire victime quand toute la société s'arrange pour que la sexualité et la violence fassent partie du même spectre ? Cette confusion crée des souvenirs d'amitié entachés par l'inaction et le sentiment d'abandon face aux violences que subissent nos amies. La présomption de consentement enseigne aux jeunes femmes à se surveiller entre elles, sans qu'elles ne sachent jamais vraiment à quoi prêter attention ni comment agir face aux violences. Tout comme les victimes ne peuvent être tenues responsables des violences qu'elles subissent, aucune stratégie de leur part ne saurait suffire à les éviter. Car les violences ne sont pas une affaire de sexe, elles s'inscrivent dans une logique de domination : c'est la sexualité qui est utilisée à des fins violentes. La sexualisation (d'un·e enfant, d'une femme, d'une ethnie...) est un procédé de domination qui légitimise le passage à l'acte violent. La tenue des victimes se place par excellence sur ce curseur sexualisation/violence : si les jupes sont sexualisées, et qu'une femme porte une jupe, alors je viole non pas en tant que

⁵⁶ À ce sujet, lire la tribune de Jérôme Rousselle du 4 décembre 2018 dans *Libération* : *Pourquoi l'abus sexuel sur mineur est un abus de langage.*

violeur mais parce qu'elle porte une jupe. Les pédocriminels et les incestueux ne sont pas tous pédophiles, les violeurs n'ont pas plus de « besoins sexuels » que les autres, les victimes de violences n'ont pas cherché à l'être. Il faut le répéter pour les auteur·ices comme pour les victimes, car la limite entre sexualité et agression repose dans l'imaginaire collectif sur un consensus bancal : les violences sexuelles ne font pas partie de la sexualité, elles font partie des violences.

Transgresser l'âgisme

Me Too a permis de nommer certaines violences et de libérer certaines paroles. Mais d'autres injonctions restent moins visibles, moins nommées. Parmi elles, celles qui pèsent sur le corps des femmes à mesure qu'elles vieillissent. La particularité de mon enquête est d'interroger des femmes de 45 à 70 ans. L'âge a donc été un thème important dans les entretiens, puisqu'il devient, autour de la cinquantaine, un nouveau critère de discrimination sexiste. La période de la ménopause, notamment, est un moment charnière de la vie des femmes, souvent connoté négativement.

Après notre entretien, je suis restée discuter un moment avec Charlie. Nous échangeons nos points de vue sur les vertus du temps dans l'apaisement des traumatismes. Charlie commence :

« - La période où je tombais tout le temps dans les pommes, j'ai pris conscience de mes traumas. Et j'en ai quand même eu d'autres qui sont arrivés après. Donc je me dis, qu'est-ce qui empêche que ça se répète, là ? Je me rends compte que j'ai cru avoir traversé mes traumas, j'ai cru fonctionner. Et que c'est à force de travail psy et de vécu et grâce à lui, quelque part, que ça y est, là, je suis vraiment réveillée, je suis vraiment lucide et je suis vraiment... Je sais pas comment dire, je sais qu'à partir de maintenant, ça va aller. C'est un peu con, parce que je suis vieille et moche, enfin, bientôt moche, pas encore.

- *Très âgiste. Je vais pas aller dans ton sens, là, je suis désolée, je vais pas valider ça, non (rires). Mais bien sûr, je comprends le sentiment parce que c'est comme ça que le monde fonctionne.*
- *C'est normal de se dire ça ?*
- *Ben, un peu. Tu sais, moi, un jour, j'ai trouvé un cheveu blanc après m'être fait larguer et je me suis dit ça y est, ma vie est terminée, alors que j'avais 26 ans (rires). Donc, bon, je comprends, même si c'est pas du tout la même chose, mais t'imagines pas le drame que j'en ai fait, panique toute la nuit, alors*

que, bon. Je me suis dit c'est terminé et personne ne voudra sortir avec quelqu'un qui a déjà des cheveux blancs, ce qui est absurde. Bon, après, j'allais pas très bien. J'en n'ai jamais eu depuis d'ailleurs, c'était, je pense, le stress ou je sais pas. Donc... (rires).

- *C'est très mignon (rires).*
- *J'en parle avec beaucoup de légèreté, mais je... Mais je comprends. C'est partout, qu'on le veuille ou non. Même chez les jeunes femmes c'est comme un truc qui te pend au nez, comme une menace. Genre : attention un jour, tu seras vieille. »*

Faire un effort conscient pour accepter ses rides, ses cheveux qui blanchissent ou qui deviennent gris, son poids surveillé par la société tout entière sur lequel on n'a plus de contrôle, ne plus comprendre son propre désir, sentir le regard des autres et surtout celui des hommes changer, sentir que la validation n'a plus lieu d'être et mesurer par son absence l'importance qu'elle avait... Le vieillissement du corps n'est pas seulement biologique, il est social, et le regard porté sur le corps des femmes évolue selon les âges : de l'hypersexualisation dès l'enfance, en passant par l'injonction à la maternité, jusqu'au couperet final de la ménopause. Associée au déclin voire à l'obsolescence du corps féminin dans l'imaginaire patriarcal, la ménopause a été traitée par la psychanalyse comme un repoussoir, « un naufrage dont on ne se remet pas ». À rebours

de la conception freudienne de la ménopause comme « catalyseur d'angoisse », la sociologue Cécile Charlap, a consacré un ouvrage dédié aux *Idées reçues sur la ménopause*, dans lequel elle écrit que pour « véritablement saisir les expériences des femmes à la ménopause, il faut prendre en compte leur complexité ainsi que leur inscription sociale⁵⁷. » La représentation du corps, l'âge, la classe sociale et le contexte affectif sont autant de variables qui hétérogénéisent l'expérience de la ménopause. Dans un article sur le même sujet, Cécile Charlap dénonce l'essentialisation de la ménopause dans ses représentations médiatiques et sociétales : « La construction sociale de la ménopause, opérée dans les discours médicaux et médiatiques, participe des rapports sociaux de sexe tout en les reflétant. Ces discours sont, en effet, sous-tendus par une homogénéisation des expériences des femmes, une essentialisation du féminin et une pathologisation de la ménopause. Appréhendant la ménopause comme perte hormonale, ces discours la construisent comme incomplétude. Ils opèrent ainsi un processus de naturalisation et de catégorisation minorante. » La ménopause fait donc partie de la mise en scène du féminin dans l'espace médiatique, parmi les autres représentations que sont les « menstruations, grossesses,

⁵⁷ Charlap, C. (2022). « La ménopause est difficile à vivre. » *Idées reçues sur la ménopause Une problématique médicale et sociale : Une problématique médicale et sociale* (p. 77-86). Le Cavalier Bleu.

vie sexuelle et travail sur le corps (régimes alimentaires, épilation, techniques cosmétiques, activité sportive, chirurgie cosmétique) ». Pour Cécile Charlap, « La ménopause s'intègre ainsi dans la mise en scène de la « ritualisation de l'apparence » qui participe de la construction sociale genrée des corps⁵⁸. »

Dans la saison 2 de la série *Fleabag*, écrite et réalisée par Phoebe Waller-Bridge, l'héroïne trentenaire retrouve Belinda, lauréate d'une cérémonie organisée pour récompenser les meilleures « Women in Business », dans un bar. S'y déroule un dialogue marquant en ce qu'il célèbre les années qui passent et la douleur que ressentent les jeunes femmes dans leur corps tout au long de leur vie. Quand Belinda, 58 ans, demande son âge à l'héroïne, et que celle-ci répond « 33 ans », Belinda lui rétorque : « *Ugh... Don't worry, it does get better*⁵⁹. » Et puis, à contre-courant de toute la culture populaire, elle entame un plaidoyer en faveur de la ménopause : « Le cycle de la douleur revient à date fixe pendant des mois, des années, des décennies... Et puis, au moment où l'on croit être enfin en paix avec la douleur, que se passe-t-il ? La ménopause arrive. La putain de ménopause est là, et c'est... *la* meilleure chose

⁵⁸ Charlap, C. (2015). La question de la ménopause dans le contexte français Entre médicalisation genrée et résistances des femmes. *Gérontologie et société*, 37(148), 123-134

⁵⁹ « *Ne t'en fais pas. Ça va en s'améliorant.* »

qui soit sur Terre, nom de Dieu ! Et, oui, ton bassin entier s'effondre, les bouffées de chaleur t'étouffent et tout le monde s'en fout, mais, ça y est : tu es enfin libre ! Tu n'es plus une esclave, plus une machine, prisonnière de sa mécanique interne... Fini les *Women's Awards*, les *Women in Business*, tu reçois une vraie récompense : le droit d'être enfin *une personne*⁶⁰ ! »

Camille fait partie d'une association nantaise qui propose un travail d'accompagnement dans les périodes de transition de la vie. L'association se donne pour objectif de déconstruire les représentations limitantes, notamment autour de la santé des femmes : des ateliers sont proposés autour de thématiques comme les règles, le post-partum, ou encore la ménopause. C'est un lieu d'échanges et d'accompagnement, les ateliers sont aussi bien créatifs qu'éducatifs. Lors de notre entretien, nous évoquons avec Camille les changements liés à l'âge. Elle me parle de son apparence, de l'épreuve de se voir vieillir, et de vouloir conserver fière allure dans le regard des autres, y compris dans le regard de ses filles. Mais au-delà des injonctions physiques, elle exprime surtout une quête de paix avec soi : *« J'apprends aujourd'hui que ce que je montre dépend énormément de ce que je suis à l'intérieur. J'aurais beau me faire un lifting, me faire blanchir les dents, me faire liposucer. Je ne suis pas sûre que si à l'intérieur, il n'y a pas une paix qui s'est*

⁶⁰ Traduction proposée par : <https://compagnieaffable.com>

installée, je rayonne quelque chose de beau et de satisfaisant pour moi. Donc c'est plus en ça que je te dis que j'aimerais que mes filles soient fières de moi, dans l'idée de voir une maman épanouie, qui arrive à un âge de sa vie où elle a géré tous ses dossiers, d'enfance, de trauma, machin et tout, que ce soit plus ou moins allégé, que ce soit accueilli et puis soigné. C'est à ça que je pense. »

À 59 ans, Chloé porte un regard salutaire sur sa ménopause : *« C'est la ménopause qui m'a libérée. Parce que finalement, si j'avais des relations sexuelles, c'est qu'à un moment donné, mes hormones, l'ovulation, ça me travaillait, et j'avais besoin de baiser, littéralement. Et j'étais prisonnière de ça. Mais c'est avec la ménopause à 50 ans que c'était fini. Et donc là, sexuellement, je n'ai plus besoin de quelqu'un. Moi, je me masturbe, et c'est tout quoi. Et j'ai vraiment plus besoin... Enfin, je me satisfais toute seule, et très bien (rires). »* Chloé fait partie des femmes qui n'ont pas ressenti de symptômes handicapants lors de leur ménopause. Elle peut donc mettre à profit cette étape de vie pour se détacher du regard des autres et vivre comme elle l'entend : *« J'ai de la chance, je n'ai pas du tout eu de complications quand on parle de la ménopause. Je le vis très bien. Je suis quelqu'un de très active, aussi. Je fais beaucoup de sport. J'ai couru ce matin une heure. Je randonne, je danse. Des fois, je vais danser toute seule dans la forêt avec mes écouteurs. »* Quand je demande à Chloé si elle vit encore

du harcèlement de rue, elle me répond : « *Oui, ça c'est fou. Forcément moins, parce que je fais plus vieille femme. C'est souvent quand je cours, parce que j'ai une tenue où on voit mon corps. C'est le regard sur le corps. Ils ne voient pas mon visage pour se dire « finalement, elle est âgée ». C'est le corps, l'objet. On est des objets à disposition des hommes. Il y a 3 ans, en sortant du lycée en été, à vélo, je passe et il y a des élèves de collège qui disaient « t'es bonne madame ». J'ai fait demi-tour. Je leur ai dit « pardon ? » Après, ils s'étonnent. Je me suis dit que ce n'était pas possible. Et y a 2 ans, quand je courais (parfois il y a un circuit que je fais, je passe devant le groupe de CRS de Strasbourg) les gars, c'était l'été, ils m'ont sifflée. Les CRS. »*

Petit éloge de la colère

Mon amie Mélissa, 29 ans, fait des études de psychologie à Genève. Nous partageons un passé commun de victimes de violences sexuelles avec notre amie Maureen, et notre amitié a été un pilier de résilience considérable dans nos parcours post-traumatiques. À l'occasion d'une conversation autour de mon travail de recherche, elle me dit : *« Plus je pense à la différence entre des femmes qui sont d'une autre génération que nous et notre génération, plus je me dis que j'ai l'impression que nous, on a eu cette possibilité, ou cette chance, je sais pas, d'être en colère. J'ai vraiment l'impression que je me suis autorisée à être en colère parce que t'étais en colère. Me Too m'a permis d'être en colère par rapport à ce qui t'est arrivé à toi, par rapport à ce qui est arrivé à Maureen, là où c'était trop compliqué de se mettre en colère par rapport à ce qui m'était arrivé à moi. C'est ça que j'ai trouvé dans nos amitiés, pas seulement du soutien, mais aussi une colère qui dort depuis tellement longtemps que t'arrives pas à l'éprouver toute seule, en tout cas, pour ma part, j'avais besoin de vous. Je me rappelle de conversations où t'étais tellement en rage, et ça me faisait du bien, de créer de l'humour aussi par rapport à cette colère-là, de créer tout un registre, un langage qui nous est*

propre. Ça vient créer quelque chose de profondément politique. On tient pas le kiosque des assos toutes les semaines, mais cette colère-là, elle est possible certes grâce au militantisme, mais aussi grâce aux dialogues qu'on a ouverts entre nous. De vous voir ravagées par ça, ça m'a tellement donné une colère de lionne. »

La colère est un levier politique formidable. Je ne peux plus compter le nombre d'heures que nous avons passées à déverser notre rage autour d'une table ou au cours d'une balade. Et jamais en vain : la colère n'a pas pourri dans nos corps blessés, elle nous a transpercées. Elle nous a fait rire, en ayant honte de rire, en en pleurant presque, c'est tellement drôle de rire de choses si graves. C'est la colère de l'une qui ramène l'autre à la vie. Voir son amie traverser la tourmente qui nous a fait envisager la mort est intolérable. Voir sa propre souffrance en l'autre est intolérable. La tristesse absorbe. On disparaît dans le chagrin. C'est la colère qui nous rend notre consistance.

À la fin de l'année 2025, une de mes amies, que je considère comme ma sœur, a été violée par un ex-compagnon. Elle m'a appelée, juste après, pour me le dire. Je n'ai pas décroché, j'étais occupée. J'étais chez moi, à Genève, elle était à Paris. Elle m'écrit, me décrit l'agression. J'ai lu ses messages, assise sur une chaise dans ma cuisine, et j'ai pleuré. Je n'ai pas ressenti la colère de lionne, j'étais abattue. Pas désemparée (mon travail fait que je sais

accompagner les victimes) mais tellement triste. Minée par cet échec de plus. Cet échec de n'avoir pas pu empêcher que ça lui arrive. Je pleure quand j'en parle à Mélissa le jour d'après. Elle pleure aussi. Ma cousine pleure, quand je lui en parle un mois plus tard. J'y pense en faisant l'amour. Je me dis, pendant un rapport sexuel auquel je consens : elle a vécu la même chose, mais elle ne le voulait pas. Et je sais, je sais dans ma chair, ce qui a blessé sa chair à elle, pour toujours. Je comprends qu'elle pense d'abord à sa culpabilité à elle. Qu'elle aurait pu faire autrement. Dire non plus fort, ne pas aller chez lui. Je comprends qu'elle me dise qu'il ne pensait peut-être pas mal faire. Peut-être qu'elle a envoyé les mauvais signaux. Après tout il est féministe, lui aussi, il s'entoure de personnes tellement engagées. Il couche aussi avec des femmes de vingt ans de moins que lui, mais ça ne l'empêche pas d'être féministe. Elle parle de zone grise. Elle dit qu'elle s'est laissé faire. Il lui demande après si elle ne s'est pas forcée, mais ça ne l'empêche pas d'être féministe. La colère de lionne arrive quand mon amie-sœur a été violée et qu'elle me dit « Je suis tellement conne en même temps ». Elle me transperce quand elle m'écrit « Je me demande à quel point je suis responsable ». Ma colère m'aide à être certaine de ce qu'elle a vécu, quand elle en est incapable. Ma colère gronde pour deux. Elle brûle dans mon ventre et réduit la peur de moitié. Elle me pousse à reprendre ce texte pour rendre justice à mes amies-sœurs et aux femmes qui ont déposé leur douleur auprès

de moi : la colère me fait taper très fort sur les touches de mon clavier d'ordinateur, parce qu'il va falloir l'écrire, ce putain de livre.

« Celles et ceux que nous aimons peuvent être les raisons pour lesquelles nous restons en vie quand nous ne sommes pas vraiment certain·e·s d'en avoir envie. Ils et elles peuvent nous aider à sortir de situations misérables en plongeant avec nous dans l'inconnu. Les amitiés peuvent être à l'origine de notre capacité à prendre des risques et nous mettre en travers de la violence et de l'exploitation. Elles peuvent être ce qui nous rend dangereux·ses et capable de nous battre différemment⁶¹. »

carla bergman & Nick Montgomery

⁶¹ bergman, c., & Montgomery, N. (2021). Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes. Éditions du commun.

En finir avec la « bonne victime », ou la récupération
politique du courage

Qu'il s'agisse du corps qui vieillit ou du corps qui a subi des violences, la même logique est à l'œuvre : une injonction à se conformer à une image acceptable de femme digne, courageuse, qui sublime sa douleur. Si la souffrance des femmes a longtemps été glamourisée dans l'art, la dignité des victimes est aujourd'hui un outil puissant de dépolitisation des luttes, une nouvelle injonction néolibérale à porter sa croix « dignement », c'est-à-dire sans claquer la porte au système de domination à l'origine des violences subies.

Sylvia résiste à sa manière : *« Je n'ai eu aucun courage, j'étais effondrée quand l'émission est sortie. Quand j'ai témoigné j'étais effondrée. À aucun moment je me suis sentie courageuse. Je crois même que ce qui m'a fait témoigner c'est encore un peu d'insouciance. Là je vais être très émue : quand Adèle Haenel a dit qu'elle devait un peu (elle a les larmes aux yeux)... pardon... (sa voix se brise) qu'elle devait ça à l'enfant qu'elle était, et bien c'est plutôt ça. Donc ce n'est pas vraiment du courage, c'est de la survie. Et puis c'est se protéger comme toi on ne t'a pas protégée. On sait qu'on ne pourra plus reprendre à ce moment-là. Parce qu'on a fait le chemin, on a fait celui qui était le nôtre avec ça. Par contre on*

est toujours redevable à cet enfant là qu'on était. Et lui dire, bizarrement, reparler à cet enfant. » La simple survie n'entre pas dans le vocabulaire de l'héroïsme médiatique. Pourtant, c'est précisément ce que vivent la plupart des femmes qui parlent.

L'affaire Pélicot en a été l'illustration la plus récente et la plus spectaculaire. Le 20 décembre 2024, jour du verdict, Emmanuel Macron salue sur X la « dignité et le courage » de Gisèle. Même Dominique Pélicot, condamné pour viols aggravés, salue « le courage » de son ex-femme. Ce consensus, de l'État à l'agresseur, mérite qu'on s'y arrête. En érigeant Gisèle en héroïne nationale, le pouvoir opère un glissement : il transforme une victime du système en exception méritocratique, et dépolitise le crime. Il suggère que la justice a été rendue grâce au courage individuel d'une femme, occultant les milliers d'autres qui, faute de ressources ou de « courage » médiatisé, ne bénéficient d'aucune reconnaissance. Ce n'est pas remettre en question la force de Gisèle que de nommer ce mécanisme. C'est refuser que son cas devienne la norme à laquelle toutes les autres sont mesurées.

Existe-t-il des victimes indignes ? En encensant les victimes « dignes », « courageuses », on invisibilise également la pluridimensionnalité de la condition de victime en créant des bons et des mauvais comportements et en les hiérarchisant. *Quid* des victimes terrassées par la dépression et le stress post-traumatique qui ne sortent plus de leur lit ? *Quid* de celles qui s'enferment chez

elles pour survivre comme Virginie ? N'ont-elles pas droit à ce qu'on les considère également comme des survivantes ? *Quid* de celles qui aimeraient porter plainte mais n'en ont pas les moyens comme Meera ? De celles qui ont fait appel à la justice et qui ont vécu un second traumatisme comme Emma ? S'indigne-t-on de la maltraitance institutionnelle ? *Quid* de celles qu'on choisit de ne pas croire parce que l'accusé est un ami fidèle ? Un candidat aux élections présidentielles ou une légende du cinéma ? Le terme de « monstre sacré » employé pour désigner certains artistes dont le talent dépasse celui du commun des mortels est ironiquement on ne peut plus explicite : il y a des hommes, et ils sont nombreux, qui ont le droit d'avoir des comportements monstrueux et qui demeurent intouchables. Paradoxalement, seules quelques victimes sont dignes d'être érigées au rang d'héroïnes. À l'occasion de la 4ème édition du Festival du film féministe (Paris), Giulia Foïs expliquait qu'aux termes d'« héroïne » et de « modèle », elle préfère celui de « protagoniste » : « parce que tu es au centre de ta vie et tu cesses de subir ». Qu'on cesse de glorifier les victimes des horreurs permises par un système raciste et patriarcal : nous n'avons pas besoin de martyr·es, nous voulons que les violences cessent. L'injonction à un comportement de victime type nous cantonne collectivement à « une lutte formée par un monde néolibéral et taillée pour ne pas

trop (le) déranger⁶² ». Il n'est pas question d'imposer une manière de faire, d'aimer ou de survivre, mais d'affirmer que la joie et la douleur ne sont jamais étanches, et que la complicité s'éprouve et se réinvente continuellement, quelque part sur ce spectre.

« Je ne sais pas si je serais devenue la femme que je suis, si ça ne m'était pas arrivé. Je n'en sais rien. Parce que ça a eu un impact énorme dans ma relation à l'homme, sur ce que j'acceptais ou pas, mon estime de moi. Enfin, voilà, forcément, c'est ça qui a changé. Est-ce que si j'avais eu une vie linéaire sans avoir été violée dans ma vie, est-ce que je serais arrivée à qui je suis aujourd'hui ? Ou est-ce que j'étais déjà cette femme-là ? Aujourd'hui, je suis revenue à la femme que j'étais. Peut-être parce que j'étais extrêmement dynamique, fouguese, voilà. Alors, je l'ai toujours été un petit peu. Mais aujourd'hui, je le sens, c'est beaucoup plus clair. Ce qui a changé, c'est mes limites. Alors, parfois, de façon un peu violente, parce qu'aujourd'hui, je ne fais plus de compromis. »

Sylvia

⁶² Deck Marsault, E. (2023). *Faire justice. Moralisme progressiste et pratiques punitives dans la lutte contre les violences sexistes*. La Fabrique.

Aujourd'hui, je ne fais plus de compromis.

CONCLUSION

Au-delà d'avoir démocratisé des questionnements et des pratiques féministes, le mouvement *Me Too* et ses prolongements (*Me Too* inceste, *Me Too* médias, *Me Too* musique...) ont insufflé de nouvelles conceptions de la vie affective, et de nouvelles exigences en termes de soin et de considération des personnes sexisées⁶³. Il n'est en aucun cas question d'affirmer que le traitement des minorités de genre dans la société française post *Me Too* est exemplaire, nous avons d'ailleurs démontré l'exact contraire à bien des égards. Mais l'année 2017 a marqué un tournant vers une compréhension des oppressions à une échelle plus globale, et une politisation de la notion de collectif, d'entraide et d'amour entre les femmes.

La sororité ne va pas de soi : elle s'apprend et se construit. Patiemment, maladroitement. Mais même avec si peu de moyens, nous faisons des miracles. Malgré la surveillance acharnée des chien·nes de garde de la domination et indépendamment de nos caractères, nous parvenons à créer des espaces où notre colère nous

⁶³ Une personne sexisée est une personne discriminée en raison de son genre.

rend invincibles. Nous tournons le dos à la rivalité, à la compétition pour accéder aux mêmes privilèges que les hommes, trop conscientes de l'annihilation physique et psychique que les violences de genre infligent à nos sœurs... quand elles ne les tuent pas.

L'amitié, sous toutes les formes que nous avons évoquées, constitue un outil d'insoumission à l'hégémonie de l'hétéronormativité, car elle questionne l'institution familiale comme fin en soi. La complicité et l'affection peuvent aussi bien émerger d'un militantisme que de la rage d'en connaître *une de plus*. La connaissance des dominations structurelles a le pouvoir de sceller des liens indéfectibles entre les opprimées. Nos alliances sont en mesure de transcender des catégories sociales a priori très étanches à d'autres endroits. L'allié·e souhaite l'intégrité physique et psychique de l'autre. L'allié·e n'abandonne pas la vie à laquelle l'autre doute parfois tenir. Nous luttons selon des temporalités plus ou moins tardives, mais pas moins transformatrices.

Est-ce cependant suffisant pour combattre ces violences de manière plus systémique ? Pour proposer de nouveaux modes de relation, d'éducation, de soin ou de justice exempts de ces violences ? Les liens sororaux et amicaux sont de formidables espaces pour conscientiser, se libérer ou guérir (si cela est possible) des violences sexistes et sexuelles. Mais qu'en est-il à l'échelle de la

société ? Bien que préservées de certaines formes de violence inhérentes aux amitiés mixtes et à l'entre-soi masculin, les amitiés entre femmes ne protègent pas à elles seules du « dressage à la féminité », de « l'infériorisation systémique du féminin », des « discriminations économiques essentialisées », du « harcèlement sexuel », des « humiliations », de « l'humour sexiste », de la « contrainte à l'hétérosexualité et la lesbophobie », qui découlent, « pêle-mêle et sans exhaustivité », du continuum féminicide⁶⁴. Il n'est d'ailleurs pas souhaitable que la lutte contre le VSS repose sur les seules initiatives individuelles : nous ne devons pas dépolitiser l'amitié, tant sur son potentiel militant que sur ses limites à l'échelle systémique. Dans son essai *Une théorie féministe de la violence*, Françoise Vergès écrit : « Nous n'avons pas un « ailleurs » entièrement protégé de la violence systémique, mais nous avons une cartographie des failles, des interstices, des espaces faiblement gardés, opaques, où déployer des pratiques qui ne sont pas fondées sur le calcul et la valeur marchande⁶⁵. » C'est l'affection, la considération de l'autre qui sert nos luttes, car nos combats ne sont jamais dénués d'affect.

⁶⁴ Taraud, C. (2022). *Féminicides : une histoire mondiale*. La Découverte.

⁶⁵ Vergès, F. (2022). *Une théorie féministe de la violence. Pour une politique antiraciste de la protection*. La fabrique.

Le potentiel transformatif, de résilience et de soin de l'amitié est indéniable. Mais attribuer le rôle principal de garde-fou et de surveillance aux opprimé·es ou à leurs ami·es participe directement de la culture du viol : l'entourage peut être complice des violences, nous en avons eu les preuves, tout comme il peut se dresser contre les injustices que nous vivons, mais il ne saurait être tenu pour seul responsable (qu'il aide ou qu'il abandonne) de l'occurrence des VSS. Sans se substituer à l'action des pouvoirs publics, ou aux formes de relations institutionnelles que sont le couple et la famille, la complicité sororale est un contre-pouvoir qui pallie, à bien des égards, et il faut bien le reconnaître, de manière remarquable, les carences et l'acharnement de la justice dans la prise en charge des violences de genre. L'enquête que j'ai menée et le tournant que ma vie a pris depuis quelques années m'ont donné une certitude : mettre l'amitié au centre de nos vies est déjà en soi une révolution.

À Christelle, Mélissa, Camille, Marly, Maureen, Mara, Pauline,
Mathilde, Brune, Alexandra, Adélie, Macie, Mariem, Louise...

RÉFÉRENCES

Ouvrages

Armanet, J., Bastide, L., Brey, I., Bulle, E., Chaillon, R., Harmange, P., Cherhal, J., Coffin, A., Froidevaux-Metterie, C., Kiyémis, Lafon, L., Ouassak, F., Ovidie, Salvayre, L., & Soumahoro, M. (2021). *Sororité*. Points.

Avvenenti, M. (2023). *Amour conjugal hétérosexuel : analyse sociologique du couple comme entité sociale de reproduction de la domination patriarcale*. Mémoire de master, Université de Genève.

bergman, c., & Montgomery, N. (2021). *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes*. Éditions du commun.

Butler, J. (2023). *La force de la non-violence : une obligation éthico-politique*. Pluriel.

Charlap, C. (2022). *Idées reçues sur la ménopause. Une problématique médicale et sociale*. Le Cavalier Bleu.

Deck Marsault, E. (2023). *Faire justice. Moralisme progressiste et pratiques punitives dans la lutte contre les violences sexistes*. La Fabrique.

Dorlin, E. (2017). *Se défendre. Une philosophie de la violence*. Zones.

Dussy, D. (2021). *Le berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*. Pocket.

Font, E. (2024). *À nos désirs*. La Déferlante éditions.

Joly, M. (2024). *La perversion narcissique, étude sociologique*. CNRS éditions.

Kouchner, C. (2022). *La familia grande*. Points.

Le Magueresse, C. (2021). *Les pièges du consentement. Pour une redéfinition pénale du consentement sexuel*. Éditions Ixe.

Maupin, A. (2018). *Mon autre famille*. Éditions de l'Olivier.

Raybaud, A. (2024). *Nos puissantes amitiés*. La Découverte.

Rey-Robert, V. (2020). *Une culture du viol à la française*. Libertalia.

Rousseau, J. (2021). *Lutter ensemble : Pour de nouvelles complicités politiques*. Éditions Cambourakis.

Salmona, M. (2022). *Le livre noir des violences sexuelles* (3e éd.). Dunod.

Springora, V. (2020). *Le consentement*. Grasset.

Taraud, C. (2022). *Féminicides : une histoire mondiale*. La Découverte.

Vergès, F. (2022). *Une théorie féministe de la violence. Pour une politique antiraciste de la protection*. La Fabrique.

Chapitres d'ouvrage

Charlap, C. (2022). « La ménopause est difficile à vivre. » Dans *Idées reçues sur la ménopause. Une problématique médicale et sociale* (p. 77-86). Le Cavalier Bleu.

Articles de revue scientifique

Ahmed, S. & Bonis, O. (2012). Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés). *Cahiers du Genre*, 53(2), 77-98.

Albenga, V., & Dagorn, J. (2019). Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises. *Mouvements*, 99(3), 75-84.

Bidart, C. (2010). Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation. *Transversalités*, 113(1), 65-81.

Boucherie, A. (2019). Du « vrai viol » aux « zones grises ». Juger du (non)consentement dans la sexualité contemporaine française. *Archives de philosophie du droit*, 61(1), 375-386.

Charlap, C. (2015). La question de la ménopause dans le contexte français. Entre médicalisation genrée et résistances des femmes. *Gérontologie et société*, 37(148), 123-134.

Gumbs, A. (2022). Semences de liberté. Préparer le terrain pour l'abolition à Durham, Caroline du Nord (E. Bigé & C. Nous, Trad.). *Multitudes*, 88(3), 121-127.

Kelly, L. (2019). Le continuum de la violence sexuelle (M. Tillous, Trad.). *Cahiers du Genre*, 66(1), 17-36.

Le Magueresse, C. (2021). De la centralité du consentement. *Les Cahiers de la Justice*, 4(4), 613-623.

Marques-Pereira, B. (2011). Marylène Lieber : Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question. *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 121-125.

Roseneil, S. (2011). Mettre l'amitié au premier plan : passés et futurs féministes (F. Armengaud, Trad.). *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 56-75.

Films, documentaires et séries

Angot, C. (Réalisatrice). (2023). *Une famille* [Film documentaire]. Nour Films.

Fischer, S. (Réalisatrice). (2024). *Mères à perpétuité* [Film documentaire]. Arte.

Waller-Bridge, P. (Créatrice). (2016-2019). *Fleabag* [Série télévisée]. Two Brothers Pictures.

Sources institutionnelles et rapports

Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (DREES). (2022). *Fiche 15 – Violences sexuelles et tentatives de suicide*. Ministère des Solidarités et de la Santé.

Ministère de la Justice. (2023, 12 décembre). *Les violences sexuelles*. <https://www.justice.gouv.fr/documentation/etudes-et-statistiques/violences-sexuelles>

NousToutes. (s. d.). *Comprendre les chiffres pour mieux défendre les femmes et les enfants victimes de violences sexistes et sexuelles*. <https://www.noustoutes.org/comprendre-les-chiffres/>

Salmona, M. (2015, août). *La reconnaissance des conséquences psychotraumatiques sur les enfants victimes de violences sexuelles : un impératif*

humain pour respecter les droits des enfants et une urgence de santé publique. Association Mémoire Traumatique et Victimologie.
<https://www.memoiretraumatique.org/assets/files/v1/Articles-Dr-MSalmona/201508-reconnaissance-consequences-psychotraumatiques-sur-les-enfants-victimes.pdf>

Sites et ressources en ligne

Centre Hubertine Auclert. (2019). *Violentomètre* [Outil de sensibilisation]. <https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/medias/egalitheque/documents/violentometre-maj-10072019-web.pdf>

CNRS Le Journal. (s. d.). *Pervers narcissique : un syndrome social*. <https://lejournal.cnrs.fr/articles/pervers-narcissique-un-syndrome-social>

Rousselle, J. (2018, 4 décembre). *Pourquoi l'abus sexuel sur mineur est un abus de langage*. Libération.
https://www.liberation.fr/debats/2018/12/04/pourquoi-l-abus-sexuel-sur-mineur-est-un-abus-de-langage_1695753/

LA FABRIQUE DE LA COMPLICITÉ

Nous nous positionnons volontiers contre la violence. Pourtant, un homme violent a rarement besoin de menacer son entourage pour qu'il se taise.

La fabrique de la complicité s'appuie sur les entretiens biographiques de dix-huit femmes, âgées de 45 à 70 ans. Toutes victimes de violences sexistes et sexuelles, elles se livrent sur leur entourage, leur expérience du soin, de la justice, de l'éducation, leur rapport à l'âge... Leurs récits, riches, intimes, parfois brutaux, ouvrent la voie à une réflexion collective autour de notre connivence avec un système violent, qui s'arrange pour faire des dominé·es ses complices.

Comment construire, dans la colère et dans la joie, de nouvelles formes d'alliances qui protègent les victimes ? Si, dans l'amour ou l'affection, la violence trouve des allié·es, elle y trouve aussi sa plus puissante résistance.

Parce que la révolution passe par la manière dont nous nous aimons, nous soutenons et refusons de rester complices.